
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00324570 1

LE POPE

I. POTAPÉNKO

Le Pope

Traduit du Russe

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

LÉON GOLSCHMANN

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1899

LE POPE

I

Parmi le public venu à la rencontre des voyageurs qui remplissaient la vaste salle d'attente de la gare, se détachaient nettement deux personnages. Tous deux appartenaient au clergé, tous deux étaient vêtus de longues soutanes, mais là s'arrêtait leur ressemblance, et, en les regardant plus attentivement, il était facile de s'apercevoir qu'ils étaient de conditions différentes. Celui qui se tenait devant le poteau aux affiches, en lisant attentivement l'horaire des trains du Sud-Ouest, appartenait, selon toute apparence, à l'aristocratie ecclésiastique du chef-lieu du gouvernement. Il portait une soutane de satin vert foncé ; sur sa poitrine s'étalait une grosse croix, à côté d'une décoration quelconque, avec une chaîne d'or massif. Ses joues, blanches et pleines, étaient

encadrées d'une végétation grisonnante qui, vers le bas, s'épaississait et se fondait en une large barbe soigneusement peignée. Ses mains étaient couvertes de gants noirs et sa tête d'un chapeau mou, gris sombre. De temps à autre il tirait de sa soutane une grosse montre en or et semblait mécontent de voir que les heures ne marchaient pas assez vite à son gré.

Le second personnage était assis sur un banc, à demi caché par un énorme paquet appartenant à un gros bourgeois qui se tenait à côté. Ce personnage possédait une remarquable barbe, complètement blanche, très longue, que son attitude penchée faisait paraître plus longue encore ; elle lui tombait sur les genoux, où s'étalaient, posées à plat, des mains aux doigts longs et malhabiles, aux veines bleues en relief. Les pans écartés de sa soutane grise, roussie par le temps, laissaient voir des bottes de cuir grossier. Le vieillard était mince, maigre et fortement voûté. Il avait fermé les yeux et sommeillait, ce qui contribuait à donner à sa pâle figure un aspect cadavéreux. Parfois, le bruit qui se faisait sur le quai l'éveillait en sursaut et il considérait avec inquiétude le public nombreux, auquel il n'était pas évidemment habitué ; puis, semblant comprendre enfin de quoi il s'agissait, il se replongeait à nouveau dans son sommeil.

L'ecclésiastique à la soutane de satin s'était maintenant lassé d'étudier l'horaire des trains; il profita du moment où l'homme à la soutane grise avait ouvert les yeux pour s'approcher de lui. Ce dernier se ressaisit brusquement ; il se leva et chercha à se redresser autant qu'il lui fut possible.

— Plus je vous regarde et mieux je vois que votre physionomie ne m'est pas inconnue ; mais je ne puis me rappeler où j'ai eu le plaisir de vous voir, fit d'une voix de baryton agréable, mais un peu traînante, le personnage à la soutane de satin.

— Oh ! moi, je vous ai reconnu tout de suite, Père recteur !... Je suis, si vous voulez bien vous souvenir, le diacre du village d'Oustimievka, Ignace Obnovlénsky.

La physionomie du recteur exprima un plaisir mêlé de surprise.

— Obnovlénsky... Obnovlénsky... Votre fils... Oui, oui, oui ! Vous êtes alors le père de Cyrille Obnovlénsky? J'en suis charmé, charmé !... C'était un très bon élève, un élève modèle !... Savez-vous que l'Académie nous a fait notifier des remerciements pour lui !... Oui, oui ! j'en suis charmé! Et maintenant, qu'est-il devenu? A-t-il terminé ses études ?

Le diacre Ignace Obnovlénsky fut évidemment enchanté des éloges donnés par un aussi haut

personnage que l'était le recteur du séminaire. Ses grands yeux devinrent brillants de contentement et tout humides. Il était toujours prêt à pleurer de joie, chaque fois qu'on parlait en termes si flatteurs de son fils cadet Cyrille.

— Oui, Votre Révérence, il a terminé ses études... et il est reçu premier licencié... Oui, premier licencié.

— Eh bien! et on l'a gardé à l'Académie? On garde toujours les premiers.

— Non, on ne l'a pas gardé!

Et la voix du diacre trembla tout d'un coup et s'abaissa. Le vieillard était troublé. Comment cela se faisait-il en effet? On garde toujours les premiers et on n'a pas gardé Cyrille. Pourquoi donc ne l'a-t-on pas gardé? Il a écrit pourtant : « Mes chers vieux, disait-il, j'arrive chez vous et je ne vous quitterai plus; » donc, on ne l'a pas gardé...

— Hum... c'est étrange! fit le Père recteur. A vrai dire, je ne le comprends pas.

La tête du diacre commença à trembler, son cœur se serra, soit par une sorte de pressentiment pénible, soit par le trouble éprouvé devant le Père recteur à l'idée que Cyrille, pour lequel on avait notifié des remerciements au séminaire, n'avait cependant pas justifié complètement toutes les espérances que l'on fondait sur lui.

— Je ne le comprends pas non plus, fit-il pres-

que à voix basse, car quelque chose le tenait à la gorge et l'empêchait de parler.

— Et moi, j'attends mon neveu, un étudiant de l'Académie, lui aussi, qui y a été envoyé en même temps que votre fils Cyrille. Il est nommé à un emploi ici, dans notre séminaire, fit le Père recteur, comme s'il voulait effacer l'impression désagréable de la conversation précédente.

Mais le diacre ne l'écoutait plus.

Une sonnerie qui arrivait du quai indiquait l'approche du train. Il se précipita tout effaré vers la porte par laquelle s'engouffrait le public venu à la rencontre des voyageurs. Arrivé sur le quai, le cœur serré d'angoisse, il se mit à suivre du regard le train qui s'approchait. Il fixait des yeux les portières des vagons, espérant apercevoir de loin la tête chérie de son fils, mais il ne voyait encore rien. Le train, avec un bruit solennel, s'engagea sous la marquise de la gare. Le diacre demeurait comme figé à sa place et, l'air éperdu, cherchait à regarder à la fois dans tous les vagons; mais ses yeux se troublaient et confondaient tout. Il dévisageait ces voyageurs qui sortaient des voitures et allaient et venaient en se hâtant, avec des valises et des paquets à la main; il écoutait les conversations, les saluts, les baisers; et tout cela pourtant lui semblait se passer comme dans un rêve. Voilà là-bas le Père recteur qui embrasse

un jeune homme portant un sac de voyage en sautoir et qui serre ensuite la main à un autre jeune homme grand et pâle, aux longs cheveux blonds, aux petites moustaches avec une barbiche en pointe. Ils se dirigent de son côté. Le grand jeune homme court plutôt qu'il ne marche, et lui, le vieux diacre, sent son cœur se serrer de plus en plus, la tête lui tourne, ses jambes flageollent, et il ne comprend plus rien à ce qui se passe. Il serre dans ses bras Cyrille et ne veut pas le lâcher; il l'embrasse sur le front avec transport, avec acharnement, comme si ce n'était pas un retour, mais une séparation.

Cyrille fut obligé de s'arracher de force aux bras du vieillard.

— Bon, bon, nous aurons le temps de nous embrasser encore! fit-il d'une voix de basse un peu forte. J'ai là des bagages : il faut les retirer.

Le vieillard le suivit avec soumission. Tantôt il le devançait, tantôt il restait en arrière, se trompait de porte, prenant une valise qui n'était pas celle de son fils ; mais il ne le questionnait pas et regardait seulement avec avidité sa haute stature, sa démarche, ses longues jambes, la redingote noire de la Couronne dont il était vêtu, et tout cela l'attendrissait profondément . Lorsqu'ils eurent retiré leurs bagages et pris place dans la voiture, Cyrille demanda :

— Et Mourka va bien ?

— Maria Gavrilovna ? Oui, Dieu soit loué ! Elle t'attend !...

— Pourquoi donc n'est-elle pas venue à ma rencontre ?

— Elle le voulait bien. Mais la mère, Anna Nicolaïevna, ne l'a pas permis. « Pour une jeune fille, a-t-elle dit, ce n'est pas convenable. »

— Et ma mère, ma sœur, mon frère Nazaire ? Vont-ils bien ?

— Ils te font leurs amitiés. Nazaire avait prié l'archevêque de l'ordonner prêtre, mais Son Éminence a refusé : « Qu'il serve encore quelque temps, » a-t-elle dit.

Et le diacre, tout en répondant, pensait en lui-même : « Tout d'abord il m'a demandé des nouvelles de Mourka, et puis de sa mère. Ça ne va pas ! »

— Où faut-il que nous allions ? demanda le cocher de fiacre, à qui on avait oublié de le dire.

— Au presbytère de la cathédrale, répondit vivement le diacre ; et il ajouta, s'adressant à son fils : — Nous descendrons chez le Père Gabriel, où sont aussi mes chevaux. Nous mangerons un morceau et nous nous mettrons en route pour Oustimievka ; nous pourrons arriver chez nous ce soir.

— Non, non..., lui répondit son fils ; il faut que

nous passions la nuit ici... J'ai affaire... Je dois aller voir Son Éminence.

Le vieillard aurait bien voulu demander pourquoi ; mais il n'en fit rien, quoique des pensées pénibles assaillissent son esprit : « Il est premier et il veut aller chez Son Éminence. Pourquoi faire? se demandait-il. Chez Son Éminence, c'est à nous autres, gens simples, d'y aller, pour demander une place de prêtre ou de diacre. Mais un licencié, un premier licencié!... Qu'est-ce qu'il a à faire là-bas?... »

Et le vieillard, transporté de joie à la pensée que son fils, si chaleureusement aimé, était enfin arrivé et se trouvait à ses côtés, dans la voiture, se taisait, remettant ses questions à une autre fois. Son fils ne se doutait pas de ses pensées. Il regardait de côté et d'autre et s'étonnait des changements divers qui s'étaient produits depuis deux ans dans le chef-lieu du gouvernement. On construisait une nouvelle église, on avait pavé la rue de la Gare, de nouvelles maisons surgissaient.

— Notre Kherson s'embellit, fit-il à haute voix; et le presbytère est aussi repeint à neuf.

La maison devant laquelle ils s'arrêtèrent était à deux étages et peinte en brun foncé. Non loin de celle-ci, sur une grande place, s'élevait la cathédrale, édifice considérable entouré d'une grille,

lourd et disgracieux. Ils payèrent le fiacre et entrèrent par la petite porte, puis montèrent au second. Le Père Gabriel Fortificantoff occupait là un appartement spacieux et assez convenable. Il remplissait la fonction de troisième prêtre, et, comme les habitants du chef-lieu se distinguaient par leur piété, il avait de bons revenus. Les hôtes montèrent un étroit escalier de bois recouvert d'un tapis de grosse toile, traversèrent un vaste couloir vitré et entrèrent dans l'appartement du Père Gabriel Fortificantoff. A leur entrée,un mouvement s'était produit dans le salon, mais un mouvement plein de dignité. Ils furent accueillis sur le seuil par le Père Gabriel lui-même qui, tout d'abord, bénit Cyrille en faisant sur lui par trois fois le signe de la croix, puis l'embrassa à trois reprises. En ce moment apparut la *matouchka* [1], Anna Nicolaïevna, femme d'aspect important, vêtue d'un peignoir bleu, et la tête couverte d'un élégant bonnet de rubans ; elle aussi embrassa Cyrille.

Dans cette maison, on le tutoyait et on le traitait en fils ; car, dès sa seconde classe de théologie, il s'était considéré comme le fiancé de Maria Gavrilovna. Certes, une telle confiance dans

1. « Mère, » titre que l'on donne, en Russie, aux femmes des prêtres séculiers, comme celui de *batiouchka* « Père » aux prêtres eux-mêmes. Le célibat est incompatible avec la dignité de prêtre orthodoxe ; en revanche, les prêtres veufs n'ont pas le droit de se remarier. (Trad.)

le fils d'un pauvre diacre de village ne s'expliquait que par les progrès tout particuliers de Cyrille dans les sciences. On savait déjà alors qu'il entrerait à l'Académie.

On s'assit. La conversation roula sur les détails du voyage et quelques nouvelles de la ville. Comme il était près de onze heures, la matouchka invita ses hôtes à déjeuner.

— Et où est donc Moura ?... demanda Cyrille, — Maria Gavrilovna, se reprit-il, en se rappelant qu'en présence des parents il ne l'avait jamais encore appelée de son petit nom.

— Elle s'habille, fit la matouchka.

En réalité, Moura était déjà habillée ; mais sa mère voulait tout simplement prendre son temps, jugeant peu convenable qu'une jeune fille mette trop d'empressement à accourir au-devant d'un homme. Il était son fiancé, à la vérité, mais il y avait deux années qu'ils ne s'étaient vus. Qui sait quels changements avaient pu se produire pendant ce laps de temps ?

« Quand donc le Père Gabriel se mettra-t-il à le questionner? » pensait en tremblant le diacre. Il comptait beaucoup sur cet interrogatoire, mais n'osait pas le commencer lui-même. Il avait tout simplement une certaine crainte de son fils, ayant conscience de son humble situation de diacre vis-à-vis de la « licence » de l'autre.

Maria Gavrilovna entra dans la salle à manger. Elle salua Cyrille amicalement, mais avec réserve.

Cyrille trouva qu'elle s'était développée à son avantage et avait pris un peu d'embonpoint. Elle avait une figure ronde assez commune, aux joues vermeilles et rebondies et des yeux bruns remplis de vivacité. Les cheveux noirs et abondants, peignés avec soin, formaient une natte longue et épaisse qui descendait au-dessous de la ceinture. Ses manières réservées manquaient évidemment de franchise. Elle était devenue toute rouge et l'émotion la rendait muette. Elle aurait bien voulu se rapprocher de son bien-aimé qu'elle avait attendu avec tant d'impatience, et qu'elle trouvait maintenant beau à ravir.

— C'est donc comme cela, Cyrille Ignatievitch ! Tu es premier licencié de l'Académie de Théologie ! fit le Père Gabriel, avec un accent triomphal, qui n'était pas exempt d'une légère nuance de plaisanterie.

Le diacre se sentit frémir : « Tout va enfin s'expliquer, » pensa-t-il ; et, troublé, il se mit à manger avec un appétit exagéré.

Moura regarda attentivement le nouveau venu, et pensa à son tour : « Comme il doit être savant, maintenant ! »

— Oui, je suis un grand personnage, répondit en riant Cyrille.

— Mais certainement un grand personnage. Tu as une belle carrière devant toi, une très belle carrière !...

« Voilà que ça commence ! » pensa le diacre.

Cyrille ne répondit rien ; mais le Père Gabriel était décidé à épuiser ce sujet ; il continua donc :

— Mais comment se fait-il que tu ne sois nommé à aucun emploi ? As-tu donc en vue quelque chose de particulier ?

— Rien du tout, Père Gabriel; me revoilà tel que devant.

« Ah ! voilà, voilà ! C'est bien extraordinaire, vraiment extraordinaire, » pensa le diacre; et craignant que son fils ne devinât sa pensée sur son visage, il se mit à regarder fixement son assiette.

— C'est surprenant ! c'est la première fois, à ma connaissance, qu'un premier licencié est ainsi laissé sans place... On ne t'a même rien offert ?... C'est surprenant !...

— Comment ! rien offert? On a voulu me garder comme professeur ; mais j'ai refusé.

A ces mots, tous à la fois, et le Père Gabriel, et le matouchka, et Moura, et même le diacre, posèrent leurs fourchettes et leurs couteaux sur la table.

— Tiens ! tiens !... murmura le diacre; mais il s'arrêta aussitôt, pris de peur. Peut-être, n'aurait-

il pas fallu dire cela? Peut-être, Cyrille s'en trouverait-il offensé ?

— Professeur à la Faculté de Théologie! tu as refusé? Mais tu es fou! s'écria le Père Gabriel.

— Un fou, parfaitement! confirma la matouchka.

Moura ne dit rien. Seulement son cœur se serra de regret. « On aurait pu vivre à Saint-Pétersbourg, » fut l'idée qui lui traversa l'esprit. L'existence dans la capitale se présentait à elle comme un rêve irréalisable.

— Que faire pourtant, si je vous aime tous, si j'aime mon chaud Midi, le village où j'ai grandi et le pauvre paysan qui m'a nourri, moi et les miens! fit Cyrille, avec un accent sérieux et pensif. Me voilà donc revenu chez vous. Aimez-moi, si je vous suis cher! ajouta-t-il.

Tous échangèrent entre eux un regard d'intelligence; le Père Gabriel dit :

— Très bien : l'amour du pays natal et du prochain, tout cela est très joli. Mais pourquoi renoncer à ce qu'on a acquis par son travail et son talent? Tu pouvais venir nous rendre visite et repartir ensuite, et revoir ainsi ton village et tes parents. Mais refuser le professorat, et, qui plus est, à l'Académie de Théologie de la capitale encore, c'est tout simplement criminel!

— Criminel, répéta la matouchka, avec un accent très expressif, — c'est bien cela.

— Et qu'est-ce que le village vient faire ici ? continua le Père Gabriel, puisque tu ne vivras pas à la campagne.

— Je vivrai à la campagne, répondit Cyrille. d'une voix ferme et nette. Je serai prêtre de village.

Ces mots frappèrent tout le monde comme un son discordant. Au premier moment, personne ne crut à ses paroles. « Il plaisante, » pensa-t-on, et tous levèrent leurs regards sur Cyrille. Mais celui-ci demeurait à sa place, sérieux, pâle et recueilli. Dans son regard brillaient une volonté ferme et une résolution inébranlable. Tous comprirent qu'il ne plaisantait pas.

Le Père Gabriel rougit, et reculant bruyamment sa chaise de la table, s'écria presque avec colère :

— Tu es donc venu pour te moquer de nous ?

— Moi ! De vous ? demanda Cyrille avec un accent de douleur profonde et sincère.

La matouchka se leva brusquement, et, prenant l'attitude fière d'une personne atteinte dans ses sentiments les plus chers, elle dit :

— Ma fille n'est pas faite pour la campagne.

Puis, s'adressant à Maria Gavrilovna, elle ajouta d'une voix impérieuse :

— Maria, va dans ta chambre !

Cyrille se leva aussi et s'approcha de la fenêtre, tournant à moitié le dos aux assistants. Il était

visiblement ému et regardait, à la dérobée, sa fiancée, attendant ce qu'elle allait faire.

Moura obéit à l'ordre de sa mère. Elle sentait qu'elle était prête à fondre en larmes et, considérant cela comme une honte pour elle, elle se dirigea rapidement vers la porte et sortit à pas rapides et chancelants.

La matouchka la suivit. Le Père Gabriel restait là, la face empourprée et les sourcils froncés. On aurait pu croire qu'il allait éclater en quelque discours orageux; mais, au lieu de cela, il essuya simplement sa bouche avec la serviette, se leva, fit le signe de la croix et, sans même jeter un regard ni sur Cyrille, ni sur le diacre, il suivit sa femme et sa fille.

Le diacre restait assis et immobile, la tête penchée, les bras ballants. Il ne parvenait pas à se rendre nettement compte de ce qui s'était passé. Dans sa tête se confondaient des fragments de phrases comme celle-ci : « Comme il est fâché, le Père Gabriel !... Et la matouchka !... Premier licencié !... Prêtre de village !... Seigneur, mon Dieu !... » Et il avait peur en levant la tête de rencontrer le regard de son fils.

Cyrille, demeuré quelques instants debout près de la fenêtre, se mit bientôt à arpenter fiévreusement la chambre, bousculant les chaises qui s'accrochaient à ses longues jambes. Après s'être ainsi

promené quelque temps, et comme convaincu que cette promenade ne présentait aucun agrément, il s'arrêta derrière la chaise du vieillard, et dit, d'une voix tremblante :

— Eh bien ! père, prenons notre valise et sauvons-nous !

Le diacre tressaillit.

— Comment cela ? Où ? Alors, c'est donc fini, tout à fait fini ?

— Il faut le croire, fit Cyrille, avec un sourire amer.

— Et tu... tu ne le regrettes pas, Cyrille ? demanda le diacre d'une voix timide et douce.

— Hélas ! comment veux-tu que je ne le regrette pas ? Je le regrette, certes, et mon cœur se déchire... Mais puisqu'on nous a refusé net !

— Refusé ! répéta le vieillard, d'une voix sépulcrale.

Combien d'amertumes et d'espérances déchues renfermait pour lui ce mot ! Il avait deux orgueils dans sa vie. Le premier, c'était son fils, qui avait toujours été le premier dans ses classes et s'était même assez distingué à l'Académie de Théologie pour être reçu premier licencié. Son autre motif d'orgueil gisait en l'alliance projetée avec la famille du Père Gabriel Fortificantoff. Aurait-il jamais osé, lui, pauvre diacre de village, inaperçu et obscur, vieilli dans l'oubli, aurait-il jamais osé

rêver pareille alliance ? Et pourtant le rêve était prêt à se réaliser ; il serait reçu dans la maison de l'archiprêtre, aimé et considéré comme une personne de sa famille, et voilà que tout à coup !...

Il se leva précipitamment, boutonna sa soutane râpée et dit avec la résignation du désespoir :

— Allons, mon fils !

Ils sortirent dans le vestibule. Cyrille marchait d'un pas ferme. A la vérité, ses tempes battaient, son cœur palpitait bien fort dans sa poitrine ; mais il comprenait parfaitement l'impossibilité d'agir autrement. Le diacre le suivait à petits pas timides et silencieux. Les portes des chambres étaient toutes hermétiquement fermées, et on n'entendait derrière elles ni un mouvement, ni une parole. Ils se trouvaient déjà dans le couloir vitré, lorsque le diacre demanda à voix basse :

— Nous partons comme cela, sans prendre congé ?

— Mais puisqu'ils ne veulent pas, répondit Cyrille d'une voix sourde.

Et, prenant la valise, il se mit à descendre l'escalier.

Le diacre resta en arrière ; et, ouvrant doucement la porte de la cuisine, il appela d'un geste la femme de chambre, et lui dit à voix basse :

— Aniouta, si on s'informait de nous, tu diras que nous sommes à l'auberge de Moscou.

Aniouta le regarda avec surprise, et, lorsqu'il fut parti, referma la porte derrière lui. Silencieusement, le diacre attela ses haridelles à sa tarataïka [1], ramassa le foin tombé sur le pavé de la cour de l'église; silencieusement encore, ils montèrent dans le véhicule, et partirent.

L'auberge de Moscou était située à l'extrémité de la ville. En s'en approchant, Cyrille aurait pu se rappeler que dix, quinze années auparavant, il descendait là, chaque fois que son père, après les vacances, le ramenait au séminaire. C'est dans cette vaste cour que se tenait autrefois leur tiéléga, servant de râtelier à leur vieux cheval. La chambre qu'ils occupaient, grande, sale, et privée de tout confort, était restée la même comme si ces quinze ans ne se fussent pas écoulés.

Mais Cyrille avait d'autres préoccupations.

A peine entré dans la chambre, il jeta sa valise dans un coin, et se mit à arpenter la pièce si rageusement que le diacre préféra se retirer chez son ancien ami, l'aubergiste, à qui il conta immédiatement tout ce qu'il avait sur le cœur.

— Savez-vous, Père diacre, ce que j'en pense? fit l'aubergiste, homme de complexion solide et d'idées un peu matérielles. Ne prenez pas en mal

1. *Tarataïka*, comme plus loin *tiéléga, povozka* et *kibitka* : espèce de voiture.

ce que je vais vous dire : Votre fils doit avoir l'esprit quelque peu dérangé... Croyez-moi.

Le diacre se sentit blessé.

— Excusez-moi. Mon fils à un esprit tel qu'on en pourrait souhaiter un pareil au vôtre, fit-il non sans une pointe d'aigreur.

— Mon fils, à moi, sera aubergiste... Qu'a-t-il besoin d'être bel esprit? Quant au vôtre, il a trop étudié, et... savez-vous... son imagination l'a emporté chez lui sur la raison. Non, ne vous offensez pas, Père diacre, je parle ainsi par sympathie pour vous.

Le diacre sortit de chez l'aubergiste tout décontenancé; et entrant dans la chambre il demanda avec abattement à son fils :

— Eh bien? iras-tu demain chez Son Éminence?

Cyrille s'assit sur une vieille chaise qui se trouvait là, et regarda son père d'un bon et doux regard.

— Asseyez-vous, père, et causons. Nous ne nous sommes même pas entretenus à notre aise, fit-il, d'une voix très calme.

Le diacre aussitôt s'assit sur le lit, qui craqua plaintivement sous le poids.

— Pourquoi irais-je maintenant chez Son Éminence? fit Cyrille; pour devenir prêtre, il faut se marier, et je ne connais pas d'autre jeune fille que

Maria Gavrilovna. Avec elle, je me suis lié d'amitié et je suis habitué à elle, comme elle à moi. Maintenant, mes idées sont brouillées.

— Brouillées... c'est juste, elles se sont brouillées, répéta, comme un écho, le diacre.

Cyrille eut un sourire.

— Oh ! ce n'est pas ce que vous croyez : vous me considérez comme fou, je le sais.

— Moi ! je n'en ai même pas eu l'idée... Dieu te pardonne ! se hâta de répondre le diacre. Jamais je n'ai cru cela !

— Et quant à moi, je ne veux, après tout, que donner un sens à ma vie ; vous, mon père, vous n'êtes pas dépourvu d'esprit, seulement votre esprit est abattu par la pauvreté. Que personne ne me comprenne, soit ; mais vous, vous devez au moins me comprendre. Dès mon plus jeune âge, j'ai vécu dans le village ; notre village Oustimievka est pauvre. Et j'ai vu comment le paysan vivait et s'épuisait en labeurs stériles dans les ténèbres. Son ignorance vient de sa pauvreté, et sa pauvreté — de son ignorance. L'une tient donc à l'autre : c'est un cercle vicieux.

« Cette pauvreté m'inspirait déjà dans mon enfance de l'amour pour lui ; seulement cet amour était étouffé en moi, il sommeillait, parce que je vivais sans discernement, que j'allais où le vent me poussait et que je ne possédais pas un juge-

ment ferme et personnel. Mais j'ai étudié beaucoup et assidûment, j'ai appris la science contenue dans les bons livres, j'ai conversé avec des gens d'esprit, et mon intelligence s'est ouverte. Et j'ai compris que vivre sans but est indigne de l'esprit humain. J'ai donc adopté ce principe : « Si ton esprit est éclairé, profites-en pour éclairer celui des autres, de ton prochain. Alors, ta vie laissera une trace après elle. » Et qui a donc besoin d'être éclairé, sinon l'homme ignorant du village? Il faut faire la lumière là où il fait sombre, mon père. Et vous savez vous-même combien, là-bas, il fait sombre!

« Et c'est pour cela, pour éclairer les ignorants et les pauvres, père bien-aimé, que j'ai dédaigné ma carrière et que j'ai pris la résolution de me faire curé de village. Maintenant, dites-moi, mon père, suis-je, oui ou non, un fou? »

Le diacre demeurait là, la tête penchée. Enfin, la voilà, cette explication de son fils, si longtemps attendue. Chaque mot de ce petit discours avait pénétré dans son âme. Il comprenait imparfaitement ce que son fils voulait dire, mais il sentait que ces paroles renfermaient quelque chose de juste, de grand et de bon. Et il était à la fois heureux que son fils raisonnât avec tant de droiture, malheureux de voir s'écrouler ses projets d'élévation pour sa race inconnue, et honteux d'avoir cru un ins-

tant à un dérangement dans les facultés intellectuelles de Cyrille.

Toutes ces sensations se confondaient dans son âme et il se taisait. Cyrille alors se leva et vint tout près de lui :

— Eh bien, mon père, répondez! M'approuvez-vous, oui ou non?

Le diacre, dans un élan brusque, entoura de ses bras la poitrine de son fils, et, pesant de sa tête contre lui, fit d'une voix tremblante :

— Tu es un homme droit... Tu agis selon l'Évangile, oui, selon l'Évangile!

Cyrille baisa la tête blanche du vieillard et sa figure rayonna d'un sourire d'allégresse et de victoire.

— Voici ce qui est bon, père, c'est que vous me compreniez! La vie paraît meilleure quand quelqu'un vous comprend. Je sais bien que ma mère et tous mes parents me blâmeront. Mais j'espérais toujours en vous.

— Oui, tu as raison. Mais ta Moura, comment agiras-tu envers elle? Si tu l'aimes, si, comme tu le dis, tu t'es habitué à elle, que vas-tu devenir, car ce sera bien douloureux pour toi?...

Cyrille se mit à marcher silencieusement dans la chambre, et le diacre, après un moment, sortit pour ne pas le troubler. Il se tint un instant sur le perron, réfléchissant, puis, tout à coup, sembla

se décider. Il rentra dans le vestibule, prit son bonnet et, furtivement, sortit de la cour. Une fois dehors, il précipita le pas et, presque en courant, se dirigea vers le presbytère de la cathédrale.

II

Là, il trouva un conseil de famille qui avait été précédé des plus graves circonstances.

Lorsque Moura eut quitté la salle à manger, elle rentra dans sa chambre et y attendit, tremblante, le résultat de la scène qui avait eu lieu. Mais lorsque la matouchka vint lui annoncer que Cyrille et son père étaient partis et que la rupture était définitive, elle éclata en sanglots, et déclara qu'elle n'épouserait jamais un autre que Cyrille.

— Inepties que tout cela! Tu ne penses pourtant pas aller vivre à la campagne! répondit la matouchka.

— Cela m'est égal. Je l'aime, et je vivrai là où il sera. Et vous avez eu tort, oui, tort... Je m'en irai tout simplement chez lui. Je ferai un scandale.

Maria Gavrilovna, généralement modeste et douce, manifestait parfois, dans les occasions décisives, le caractère de la matouchka qu'elle avait sans doute reçu en héritage. Le Père Gabriel, dans ces occasions, se retirait dans son cabinet, et s'enfermait dans cette retraite, laissant ainsi la faux

s'émousser contre la pierre. Si c'eût été un des cas journaliers de la vie, la même chose se fût certainement produite; mais c'était un cas tout particulier. Aussi, la matouchka, non seulement s'était humiliée devant sa fille, mais avait même reconnu la suprématie du Père Gabriel, et lui avait proposé de dire son avis sur ce sujet si important. Ils essayèrent tous les deux d'agir sur Moura par de bonnes paroles.

— Sais-tu seulement ce que sont la campagne et la vie qu'on y mène? disait le Père Gabriel. C'est un désert; on n'y voit pas âme qui vive, rien que des moujiks. On s'y ennuie à mourir. Des moujiks sont des gens grossiers, mal élevés, sales, et tu seras obligée de rester en leur compagnie. En hiver, ce sont des tempêtes, la neige recouvre tout; en été, ce sont des chaleurs insupportables.

— Cela m'est égal, je l'aime! répondit Moura avec fermeté.

Le Père Gabriel, comme s'il se fût convaincu de la vanité de sa tentative, se tut et se mit à se creuser la tête pour trouver un argument plus efficace.

— L'essentiel est que tu réfléchisses un peu reprit à son tour la matouchka : supposons que tu l'aimes. C'est bien! Mais lui, t'aime-t-il? Pour moi il ne t'aime pas. Juge donc toi-même : lorsqu'un homme aime sa fiancée, il fait tout ce qui

pourrait lui être agréable. Est-ce vrai, ce que je dis là, Père Gabriel ?

— Très vrai, confirma le Père Gabriel, qui s'était rappelé qu'en son temps il tâchait aussi de faire tout ce qui pourrait être agréable à sa fiancée, la matouchka actuelle.

— Et lui, vois-tu comme il agit ! Il s'est fourré quelque chose dans la tête et, pour l'amour de cette bêtise, il est prêt à te faire mourir. Tu vois bien qu'il ne t'aime pas !

— Si, matouchka, il l'aime, devant Dieu, il l'aime ! prononça, en accentuant fortement ces paroles, un quatrième personnage ; et en tournant ses regards vers la porte, la famille reconnut que celui qui les avait prononcées n'était autre que le diacre, entré inaperçu pendant la querelle. Cette fois, il ne paraissait ni timide, ni abattu : tous ses mouvements exprimaient la résolution. Il appuya sa main droite contre son cœur, et dit d'un ton grave :

— Père Gabriel, matouchka ! écoutez-moi, au nom de Dieu ! Mon fils m'a dit : « Pourquoi irais-je chez Son Éminence maintenant ? Je ne veux plus me marier à présent, parce que je ne connais et ne veux connaître au monde d'autre femme que Moura. Et maintenant, a-t-il dit, toutes mes idées sont brouillées. » Père Gabriel ! matouchka ! voilà ce qu'il a dit...

Et le diacre fondit en larmes.

Moura, en entendant cet aveu si touchant de l'amour de Cyrille, éclata de nouveau en sanglots, tandis que le Père Gabriel et la matouchka baissaient la tête et se taisaient.

— Mais comment explique-t-il sa décision ? demanda, après un court silence, la matouchka sans le regarder.

— Il veut agir suivant les préceptes de l'Évangile.

Une surprise extrême se peignit sur les traits de la matouchka.

— Père Gabriel, fit-elle, est-il dit dans l'Évangile qu'on doive absolument vivre à la campagne ?

Le Père Gabriel ne répondit pas à cette question peu heureuse, mais il dit :

— Mon avis est le suivant : notre Maria est une jeune fille adulte. Elle sait ce qui l'attend. Si son amour est si fort qu'elle soit résolue à tout, laissons-la agir à sa guise. C'est à elle de ramener par la suite son mari à la raison ! Voilà ! Je crois que, plus tard, il changera d'avis. Il sera toujours possible de lui confier un emploi à la ville. Du reste, décide toi-même, fit-il en s'adressant à la matouchka.

Le diacre s'approcha de lui et l'embrassa au front et à la main et, se tournant vers la matouchka, dit :

— Matouchka, permettez-moi aussi...

— Seulement, retenez ceci : je ne veux pas être responsable de ce qui pourrait arriver, fit la matouchka en lui tendant sa main, qu'il embrassa avec effusion.

Moura se précipita vers sa mère et il s'en suivit une scène touchante d'embrassements réciproques.

Le diacre courut tout d'une traite à l'auberge et, une demi-heure plus tard, ramenait son fils chez les Fortificantoff. Mais, avant d'acquérir définitivement le rang de fiancé, Cyrille eut à subir une conversation avec le Père Gabriel, puis avec la matouchka. Le fond de ces entretiens roulait sur des exhortations pour le faire revenir à la raison. Cyrille était d'humeur bienveillante et ne faisait point d'objections. Il avait même trouvé moyen de promettre que, si l'expérience ne réussissait pas, il reviendrait à des idées plus pratiques. Finalement, on lui permit de rester auprès de Moura.

— Moura, fit-il, je dois t'expliquer...

— Ne m'explique rien, Cyrille, je ne veux rien savoir... Je t'aime, voilà tout.

Et elle se serra contre lui avec tant de confiance qu'il n'essaya plus de lui rien expliquer. Le soir, ils allèrent ensemble à la promenade; Cyrille lui parlait des palais magnifiques de la capitale, de ses ponts, de ses musées et de ses théâtres.

— C'est beau, là-bas ! s'écriait timidement Moura, craignant que ces paroles ne lui parussent un reproche.

— C'est beau. Seulement on n'y vit pas, on ne fait qu'y passer. La vie s'y consume en affaires et en distractions stériles. De mon plein gré, je n'y voudrais certainement pas vivre même une année.

« Et moi, j'y passerais toute ma vie, » pensa Moura.

Le lendemain, Cyrille se leva de bonne heure. Son Éminence recevait dès huit heures. Ayant revêtu le costume noir de la Couronne, qu'il portait assez gauchement, et avalé une tasse de thé, il sortit de la maison de l'archiprêtre, alors que tout le monde y dormait encore. Le diacre ne dormait pas, lui, et il l'accompagna jusqu'à la porte. Il voulut même le bénir pour la route, car la visite à Son Éminence se présentait à son esprit comme quelque chose d'extraordinaire, de troublant et de grave, se rattachant à des idées d'un ordre plus élevé. Mais il ne trouva pas le moment opportun pour lui donner sa bénédiction. Pourtant, il arrêta Cyrille à la porte, en lui disant :

— Son Éminence te traitera certainement avec estime, parce que tu es un savant et que tu t'es distingué à l'Académie. Sois cependant respectueux... Mais ce n'est pas tout : si tu le juges convenable, dis un mot en faveur de ton frère

Nazaire. Ne lui accordera-t-il pas la prêtrise ?

Cyrille trouva dans l'antichambre de l'archevêque toute une foule de gens, vêtus de cafetans et de soutanes râpées et appartenant pour la plupart au clergé de village. Les uns avaient l'aspect onctueux, comme ces deux prêtres corpulents qui demandaient l'autorisation d'échanger leurs places. D'autres attendaient, en tremblant, leur exil dans un couvent, à cause de leur vie coupable et dissolue. On y voyait aussi des femmes, les yeux rougis de larmes, évidemment des veuves d'ecclésiastiques, qui sollicitaient une pension ou l'autorisation de demeurer dans la loge de l'église dont leurs maris furent diacres pendant trente ou quarante ans.

Le licencié de l'Académie de Théologie, Cyrille Obnovlénsky, fut immédiatement introduit chez l'archevêque, tandis que la foule restait à attendre comme auparavant. L'archevêque l'accueillit amicalement. Les remerciements notifiés au séminaire à cause des succès de Cyrille l'avaient indirectement flatté.

— Je le sais, je le sais, on m'en a fait part. Le Père recteur de l'Académie m'a écrit. On comptait sur toi, et, tout d'un coup, voilà que tu refuses. Pour cause de maladie? Hum !... Quelle maladie t'est donc survenue? A te voir, on te dirait fort bien portant.

L'archevêque était très vieux; mais il avait conservé sa vigueur, et aimait à causer. Sa barbe, toute blanche, tremblait continuellement. Il était de grande taille et un peu obèse. Sa physionomie exprimait la simplicité et la bonhomie, et il avait en effet un caractère doux et bienveillant; mais il aimait à laisser croire à sa sévérité, et tenait en bride tout le diocèse. Ce qui donnait lieu à l'observation que voici : tout le monde disait que Son Éminence était sévère, très sévère même ; mais on cherchait en vain dans le diocèse plus d'une dizaine d'individus punis. Il criait tout à son aise, et renvoyait ensuite le délinquant en paix chez lui.

Cyrille s'assit sur une chaise indiquée par Son Éminence, et répondit :

— Je me porte très bien, Votre Éminence. Si j'ai prétexté la maladie comme cause de mon refus, ce n'était que pour la forme.

— Je ne saisis pas bien... Parle plus clairement, mon fils !

— Oui, Éminence, c'est précisément dans le but de vous faire part de mes intentions que je vous ai incommodé par ma visite. Je vous en prie : donnez-moi une place de prêtre de village.

— Comment? Tu es reçu premier licencié, et tu veux t'en aller dans un village ?

La surprise de l'archevêque était bien naturelle.

C'était la première fois dans sa vie qu'on lui faisait pareille demande. Généralement, les étudiants de l'Académie réclamaient la meilleure place, visaient toujours à une fonction à la cathédrale, et, s'ils consentaient à entrer dans une autre église de la ville, c'était uniquement en qualité d'archiprêtre.

— Je ne saisis pas bien... Explique-toi, répéta l'archevêque, en fixant ses regards curieux sur Cyrille.

— Je veux servir les déshérités de ce monde, les simples, les petits ! fit gravement Cyrille.

— Tu as raison, tu as raison !... Mais je ne comprends pas encore comment tu as pris cette résolution ?

— La ville ne me tente pas, les revenus et l'argent m'importent peu, continua Cyrille. Mon cœur aspire à la campagne, où j'ai passé mon enfance.

— Dieu te bénisse! fit l'archevêque, transporté de joie. Je te citerai comme exemple aux autres.

Il se leva, s'approcha de Cyrille, et l'embrassa au front.

— Mais quelle paroisse te donner ! Il n'y a maintenant à ma disposition que les plus pauvres ; toutes les meilleures sont occupées. Et tu mérites la meilleure.

— Non, non, répondit Cyrille; je ne veux pas de cela. Donnez-moi une paroisse où je puisse uni-

quement vivre à l'abri du besoin avec ma famille.

— Dieu te bénisse, Dieu te bénisse ! répétait l'archevêque, profondément ému par le désintéressement du jeune homme.

Un désir lui vint de lui être agréable, de lui accorder une faveur quelconque.

— Tu as un frère, — le diacre Nazaire, — dis-lui qu'il vienne me voir, je le ferai prêtre, et je lui donnerai un bon emploi.

Cyrille salua, et l'archevêque ajouta :

— Va en paix ! Choisis-toi une compagne, et prépare-toi au sacerdoce. Je te trouverai un emploi.

Il bénit le jeune homme, l'embrassa, et ajouta :

— Pourtant, c'est dommage que notre ville te perde. Tu serais un bon et grand prédicateur... Je me rappelle que, pendant ton temps de séminaire, tu t'entendais déjà fort bien aux homélies ; oui, je me le rappelle !... Ainsi, tu diras à ton frère qu'il vienne.

Cyrille sortit de chez l'archevêque tout heureux. Ce qui lui causait le plus de joie, c'était que le vieillard l'avait apparemment compris. Il lui était aussi fort agréable d'apporter à son père, à son frère et à toute sa famille, la bonne nouvelle de la faveur de l'archevêque. Le public qui remplissait l'antichambre s'écarta respectueusement devant lui ; tous le regardaient avec envie. Tous

savaient déjà qu'il était premier licencié, et pensaient :

« L'heureux homme, il va obtenir le meilleur emploi du diocèse. Il y a pourtant des gens qui ont de la chance ! Et comme il est jeune, presque un gamin ! »

Dans la cour de l'archevêché, Cyrille rencontra le Père recteur, avec son neveu : Eugène Andréïévitch Méjoff, — ainsi s'appelait le neveu du recteur, — était vêtu très élégamment. Sa redingote noire n'était évidemment plus celle de la Couronne ; elle avait été faite sur mesure, d'un drap fin et lui allait à souhait. Son chapeau aussi était tout neuf, garni d'un ruban bleu foncé et d'un cordon attaché au bouton de son pardessus ; il portait des gants noirs et des bottines vernies. Il se tenait droit et présentait l'aspect d'une élégance cossue. Il s'était fait raser, pour la circonstance, ses favoris d'un blond fade et lisser ses petites moustaches à la brillantine. Le Père recteur portait une soutane de soie noire avec ses insignes sur la poitrine, la calotte et une canne. Devant la porte stationnait la voiture du séminaire. Il était évident que le Père recteur avait amené son neveu pour le présenter à l'archevêque.

— Tu t'es présenté ? demanda Méjoff tout en marchant, car il se hâtait de suivre son oncle.

— Oui, répondit brièvement Cyrille.

— Moi aussi, je viens avec mon oncle solliciter un emploi. Tu sais, on a transféré ailleurs notre inspecteur... Alors, je fais des démarches en conséquence.

— Déjà ? fit Cyrille avec surprise.

Cette surprise était d'autant plus légitime que Méjoff avait assez mal achevé ses études et ne pouvait même pas compter être reçu licencié.

— Et pourquoi pas ? Mon oncle aussi se démène... Vois-tu, on ne me confirmera sans doute pas dans la charge d'inspecteur, on me nommera seulement inspecteur par intérim. Mais cela m'est égal, parce que les appointements sont pareils.

— Certainement, fit Cyrille distrait.

— Et le logement, et même le chauffage. Ce n'est pas mal, pourtant ?

— Pas mal.

En ce moment le Père recteur s'approcha d'eux.

— Eh bien ! que pensez-vous faire, Obnovlénsky ? demanda-t-il avec un intérêt affecté, mêlé d'une sorte de désapprobation.

Cyrille n'avait nulle envie de lui ouvrir son cœur. Il n'avait jamais aimé le recteur, à cause de son caractère sournois et hypocrite.

— Je n'en sais rien encore ! Je vais voir mes parents, je les consulterai.

— Oui, oui, c'est ce qu'il faut... Allons, Eugène, nous sommes en retard !

Cyrille prit congé d'eux et les quitta.

« Comme un homme réussit pourtant facilement avec de la bonne volonté et des protections, » pensa-t-il, se rappelant le peu de capacité du jeune Méjoff.

III

La tarataïka du diacre Ignace Obnovlénsky n'avait pas de ressorts : à chaque motte de terre, elle cahotait terriblement, et le bruit qu'elle faisait s'entendait fort loin à la ronde. Chacune de ses parties intégrantes possédait la propriété d'émettre un son particulier et caractéristique. La cheville ouvrière qui unissait les roues de devant à la caisse tintait sourdement, en faisant entendre de petits coups par intervalles ; les larges ailes et le marche-pied rendaient un son tremblotant dans lequel on distinguait nettement une note triste et uniforme. Cette note donnait le ton à toute la musique. Les brancards, aux tournants des chemins ou même à un simple mouvement des chevaux, criaient en sourdine. Toute cette symphonie était bien connue dans le district, et chacun, en l'entendant, pouvait, les yeux fermés, dire que c'était le diacre d'Oustimievka qui passait.

Ils voyagèrent ainsi pendant cinq heures environ, enveloppés d'un nuage épais de poussière,

qui, une fois soulevée, restait longtemps suspendue en l'air, immobile. Les voyageurs étaient complètement gris de cette poussière. Le diacre sommeillait, balancé de côté et d'autre, culbutant, et se signant rapidement à chaque cahot de la voiture. Cyrille regardait tout autour de lui, en évoquant ses souvenirs d'enfance. De chaque côté de la route jaunissaient, légèrement brûlés par le soleil, des champs de seigle mûr. Dans le lointain apparaissaient en stries noires les cultures maraîchères, à peine levées. Par ici, par là se dessinaient des hameaux d'une dizaine de chaumières, avec de larges potagers, et la perche élevée du puits. Là, des bergers chassaient vers l'auge noire près du puits un troupeau de brebis, apparaissant comme une torche grise mobile sur le fond jaune de la steppe. A l'entour régnait un silence profond : tous les êtres vivants cherchaient l'ombre pour se soustraire aux rayons brûlants du soleil.

Cyrille, avec une sorte d'étonnement douloureux, songeait que cela était ainsi deux ans auparavant, comme si c'était d'hier qu'il eût quitté ce district où il était né, et que cela était encore ainsi dix et même vingt ans auparavant. Tout avait le même aspect de grisaille, pâle et triste : aucun changement, aucun mouvement, — ni en avant, ni en arrière.

— Allons, mon vieux, encore un effort, voilà Oustimievka ! dit Cyrille, en indiquant du regard la route qui tournait à gauche.

Oustimievka apparut tout d'un coup, avec l'église blanche, le jardin du *pomiéstchik* [1] négligé et à moitié brûlé par suite du manque de pluie et d'arrosage ; le cabaret couvert en tuiles, qui se trouvait à l'entrée du village ; les trois petits moulins à toits pointus et le cimetière sans verdure, froid et triste. A l'écart s'élevait la maison du pomiéstchik, au toit de bardeaux, à moitié pourri, au crépi dégradé, avec ses dépendances en ruines, ayant des trous noirs en guise de fenêtres... Cette maison abandonnée ne rappelait plus en rien l'habitation spacieuse et confortable qu'on avait autrefois élevée à cette même place. Oustimievka faisait l'impression de quelque chose de pauvre, de triste et de profondément ennuyeux. Un homme fraîchement arrivé éprouvait à sa vue le désir de passer outre. Ses maisons, disséminées, mêlées à des cabanes en terre, ses aires désertes et ses puits saumâtres ne promettaient au voyageur fatigué et épuisé par la chaleur ni fraîcheur, ni bon accueil, ni repos.

— Quelle misère et quelle monotonie que notre Oustimievka ! fit le diacre avec un soupir.

1. Propriétaire terrien.

Mais dans les yeux de Cyrille brillait la joie.

— Misère natale, père. Je ne la changerais pas pour n'importe quel bien ! dit-il.

Et, en effet, il éprouvait une sensation de joie intense. Il se comparait mentalement à un prisonnier revenant dans son pays et il considérait comme choses étrangères à son âme et la capitale avec son bruit continuel, auquel il n'avait jamais pu s'habituer, et la science officielle, qui n'avait pas eu le don de se l'attacher, et tout ce qu'il laissait derrière lui, à part Moura qu'il rapportait à son passé et par conséquent à Oustimievka.

— Oui, certes, fit le diacre en secouant son sommeil et frappant ses haridelles du bout de ses guides.

Celles-ci, à l'approche de la maison, prirent d'elles-mêmes une allure plus rapide et se mirent à trotter de toute la force de leurs jarrets. Enfin, ils dépassèrent le cabaret et arrivèrent devant l'église. Le diacre ôta son chapeau et se signa.

— Nous voilà arrivés ! dit-il, et Dieu soit loué ! Voici l'église, et là est notre maisonnette. C'est toujours la vieille maison d'autrefois. Le Père Agathon, l'archiprêtre, propose depuis vingt ans d'en construire une autre, dépendante de l'église, mais il en remet toujours l'exécution... Nous sommes bien à l'étroit.

Les paysans qui passaient dans la rue, en aper-

cevant ou plutôt en entendant la tarataïka du diacre, levaient d'un mouvement coutumier leurs chapeaux; mais voyant qu'à côté du diacre était assis un nouveau personnage, ils l'examinaient attentivement et, en reconnaissant Cyrille, lui souriaient amicalement. Une femme n'y tint pas, et, indiquant du doigt le nouveau-venu, elle s'écria dans le trop-plein de son cœur :

— Mais c'est Kirioucha qui revient! C'est lui!

Cyrille ôta son chapeau et la salua profondément. Il lui était agréable de s'entendre encore saluer ici par le nom dont on l'appelait quinze ans auparavant. Enfin, ils s'arrêtèrent devant la maison du diacre. C'était une chaumière ordinaire de paysan, bâtie en terre glaise; mais les fenêtres avaient des dimensions plus grandes et elle semblait tenue plus proprement. La chaumière tournait un de ses côtés vers la rue et faisait face à la cour. La porte cochère était toute grande ouverte : ils entrèrent. Les petits volets verts étaient fermés. Trois chiens tournaient autour de la tarataïka, frétillant affectueusement de la queue. Mais lorsque Cyrille sauta de la voiture, ils témoignèrent tout d'un coup la surprise et se mirent à grogner avec méfiance.

— Cela commence mal, dit en plaisantant Cyrille : les chiens ne m'approuvent pas.

Le diacre ne répondit rien et se borna à crier

après les chiens. Il savait que la plaisanterie de Cyrille renfermait un sens caché et il était convaincu que bientôt allait avoir lieu une scène poignante.

La porte de la chaumière s'ouvrit brusquement et donna passage à tous les parents de Cyrille à la fois. Il embrassa une femme de haute taille, mince et svelte, à la figure ridée et pâle, comme la sienne. Cette figure était sévère et peu accueillante. C'était sa mère. Sa sœur Motia, fillette d'une quinzaine d'années, le regardait avec des yeux curieux et joyeux, mais semblait comme intimidée et confuse. Le séminariste Méthode s'efforçait de paraître posé et réservé. Il avait dix-sept ans. Cyrille crut même voir chez lui une sorte d'animosité à son égard. La vieille tante Anna Ievgrafievna pleurait, on ne savait pourquoi. Les parents l'embrassaient cérémonieusement. Personne ne se hâtait de lui exprimer ses sentiments affectueux. Méthode intervint, sans raison apparente, dans le dételage des chevaux et fit observer à son père que la sellette blessait le dos d'une des bêtes et qu'il fallait la garnir de feutre.

— Mon Dieu! que tu es couvert de poussière! s'écria d'une voix sonore Motia; et, lui enlevant son pardessus, elle courut au milieu de la cour et se mit à le secouer.

— Entrons donc dans la maison! fit la femme

du diacre : nous n'avons pas besoin de rester, comme cela, au soleil! As-tu bientôt fini, père?

— Non, non, ne m'attendez pas, allez! je vais revenir!

Le diacre nourrissait dans son cœur le secret espoir que les interrogations commenceraient en son absence et qu'il n'assisterait pas au premier désappointement. Cyrille suivit sa mère dans l'appartement ; derrière lui, en traînant ses souliers éculés, venait la tante. Motia arriva ensuite en courant et disparut immédiatement dans la chambre voisine. Dans le coin de la pièce, sur une petite table triangulaire placée devant une grande icône de la Mère de Dieu, dans une châsse dorée, brûlait une lampe. Un long canapé, recouvert d'une housse de toile grise, était le principal ornement de cette pièce où d'ordinaire on recevait les visites. Devant lui, se trouvait un guéridon couvert d'une nappe blanche tricotée. Sur le guéridon, un vase avec un bouquet de fleurs champêtres. Le long des murs étaient placés des chaises en toile cirée, à hauts dossiers, un buffet vitré et une glace, fortement penchée en avant. La femme du diacre s'arrêta cérémonieusement au milieu de la pièce et se mit à se signer pieusement devant les saintes images. Puis elle baisa la croix posée sur la table devant l'icône et la donna à baiser à Cyrille et à la tante.

— Assieds-toi donc, Cyrille, et conte-nous ce que tu vas faire maintenant, dit-elle ; et elle s'assit elle-même sur une chaise. Cyrille prit place sur le canapé. Il ressentait un grand trouble. On lui avait, dès le début, posé une question à laquelle il n'aurait voulu répondre qu'en dernier lieu. Il se taisait.

— Tu es beau comme une image! fit enfin la tante, et cette effusion la calma sans doute, car elle cessa de pleurer. Motia se tenait sur le seuil et regardait son frère avec un sourire coquet. Méthode entra à son tour, alluma une cigarette et s'assit lourdement sur une chaise.

— Donc, tu as terminé tes études à l'Académie, n'est-ce pas? reprit la femme du diacre.

— Oui, répondit Cyrille.

— Eh bien! et maintenant, qu'est-ce que tu vas devenir?... professeur?

— Non, je ne serai pas professeur, maman.

— Quoi, alors : archiprêtre?

— Non, je ne serai pas non plus archiprêtre.

— Est-ce que tu voudrais te faire moine, par hasard? En effet, c'est fort bon d'être archevêque... Mais il faut attendre longtemps pour cela.

— Je ne te conseille pas de te faire moine, de renoncer au monde! fit la tante d'une voix plaintive.

— Je ne me ferai pas moine ; aussi ne serai-je point archevêque.

— Qu'est-ce que tu seras donc?

— Je veux vivre à la campagne, je veux être simple prêtre de village.

— N'importe quel séminariste peut devenir curé de village. Pourquoi es-tu donc entré à l'Académie?

— Pour étudier, maman.

— Et l'étude, à quoi sert-elle? Voilà le fils du Père Porphyre qui est prêtre à Krivaïa-Balka, après avoir terminé l'année dernière ses études à l'Académie... On lui a donné immédiatement le premier emploi du chef-lieu.

— Cela arrive... Mais à dire vrai, je ne sais pas encore moi-même, au juste, ce que je ferai. Maintenant, voyons, comment allez-vous?

Cyrille avait dit ces dernières paroles pour mitiger un peu de ce qu'il y avait de pénible dans sa précédente déclaration. Mais l'impression faite par celle-ci ne pouvait plus s'effacer. A ses questions, on répondait mollement. Le séminariste le regardait avec défiance : selon toute apparence, il avait envie de lui poser une question insidieuse, mais il ne l'osait sans doute pas. Motia, profondément désappointée, se retira dans la chambre voisine, et s'assit à la fenêtre. Elle, comme la mère, comme le séminariste, la tante, et, plus que tous les autres, comme le diacre lui-même, s'était depuis longtemps habituée à l'idée de voir Cyrille

professeur de séminaire et, plus tard, peut-être même recteur. Et personne ne comprenait rien à ce changement bizarre, et tous l'expliquaient par des circonstances extérieures. La tante recommença à pleurer. On servit à manger à Cyrille. Il prit un petit verre d'eau-de-vie, et dit :

— Il est bon, votre poisson, il sent bon.

— Il vient de la ville. Nous ne savons où en pêcher! répondit la femme du diacre.

Et tous se turent.

Cyrille mangeait également en silence. La sensation de joie avec laquelle il était rentré à Oustimievka cédait visiblement au dépit. Il ne s'attendait pas à une réception aussi froide. Il comprenait qu'elle venait uniquement de l'exposition sincère qu'il avait faite de ses projets. Si, comme tant d'autres, il avait annoncé à ses parents qu'il serait professeur ou archiprêtre, tout le monde se fût déclaré satisfait et toutes les physionomies eussent exprimé le contentement. Il comprenait aussi que sa mère avait gardé, au fond de son âme, la rancune de l'outrage ainsi fait par lui à toute la famille. « Elle s'est contenue par convenance, se disait-il, à cause de la première entrevue, mais demain elle éclatera nécessairement en reproches et lâchera un torrent de larmes. » En effet, cette femme, qui avait beaucoup travaillé et encore plus souffert dans sa vie, possédait un

caractère irritable et bilieux. Lui expliquer de quoi il s'agissait, tenter de lui rendre intelligible son idée, Cyrille n'y songeait même pas. Dépourvue de toute instruction, sachant à peine lire, elle était incapable de comprendre des choses aussi élevées que l'était l'idée de servir son prochain selon l'esprit de l'Évangile.

La tante, ne cessant de se moucher à force de pleurer, sortit enfin pour voir si le diacre arrivait. La femme du diacre alla rejoindre Motia. Cyrille mangeait méthodiquement son poisson, coupait lentement de petites tranches de concombre qu'il mâchait avec le sérieux le plus profond. Tous se sentaient mal à l'aise. Méthode avait roulé une autre cigarette et, l'ayant allumée à la première, lançait en l'air d'énormes bouffées de fumée. La question insidieuse brillait nettement dans son regard. Il se leva, et, s'approchant de la table, s'assit auprès de la fenêtre.

— Dis-moi, je t'en prie, Cyrille, dit-il d'un ton confidentiel, en regardant avec appréhension la porte derrière laquelle avait disparu la mère : ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ? demanda Cyrille.

— Mais ce que tu as dit... Tu n'a pas achevé tes études à l'Académie, tu as rencontré quelque obstacle ?

Cyrille sourit.

— Tu le crois, parce que je ne veux pas devenir archevêque ? Non, mon frère, je les ai achevées... Et si tu ne me crois pas, tiens, voilà !

Il sortit de sa poche latérale une épaisse feuille de papier pliée en quatre, qu'il tendit à son frère. L'autre la déplia, la regarda et la jeta violemment sur la table :

— Ah ! par exemple, je ne comprends pas, pas du tout ! C'est absolument extraordinaire. Il est parfaitement reçu licencié... Regardez donc, maman, Motia... Il est reçu licencié, et premier licencié, par-dessus le marché. Nous avons eu un inspecteur qui, lui, n'a jamais été autre chose qu' « étudiant effectif ». Non, je vous assure, par ma foi, que je n'y comprends rien !

— Je te l'expliquerai plus tard, dit Cyrille, en passant à un autre plat, du riz au lait qu'il aimait beaucoup.

La femme du diacre et Motia vinrent examiner le diplôme.

— Il faut l'encadrer, dit Motia.

Elle se rappelait, en effet, que chez le premier prêtre, le Père Agathon, tous les diplômes, celui de la prêtrise, comme ceux de l'épigonat et de la calotte, étaient encadrés et accrochés au mur.

— Oui, puisque c'est tout ce qui nous reste ! fit avec un soupir la femme du diacre.

Méthode se promenait dans la chambre et répé-

tait toujours qu'il n'y comprenait rien. Sa tante, les paupières rougies, vint à son tour et examina le diplôme avec attendrissement.

— As-tu bien mangé? Es-tu rassasié ? demanda le diacre qui entrait.

Comme un homme habitué à proportionner et à mesurer chacune de ses paroles ou de ses démarches, il jeta un regard investigateur sur les physionomies de tous les assistants et comprit que c'en était fait.

— Il est bon, votre poisson, dit Cyrille, jetant un regard joyeux sur son père, la seule personne qui comprît et approuvât ses résolutions.

— Il vient de ville, puisque dans nos puits il n'y en a pas !

Ici, le diacre s'avisa que c'était le moment d'égayer tout le monde par une nouvelle agréable.

— A propos, tu ne sais pas, Iricha? fit-il en s'adressant particulièrement à sa femme : Cyrille a été voir Son Éminence ; Son Éminence l'a embrassé et lui a dit : « Tu as un frère, le diacre Nazaire; il a, a-t-il dit, demandé à être ordonné prêtre ; donc... »

Et voyant que toute la maisonnée l'écoutait avec une curiosité soutenue, le diacre s'arrêta un instant pour les taquiner.

— Peut-être, vaut-il mieux ne pas vous raconter cela, hein ?

— Va donc ! qu'est-ce qu'a dit Son Éminence ?

— Ah ! cela vous intéresse ? Eh bien, je ne vous le dirai pas.

— En voilà encore une idée ! Pourquoi avoir commencé, alors ?

D'ailleurs, tout le monde savait que le diacre finirait par tout conter et qu'il en avait même plus grande envie encore que tous les autres.

« ... Donc, a-t-il ajouté, dis-lui qu'il vienne et je le ferai prêtre. »

— Il a dit cela ?

La physionomie austère et froide de la femme du diacre s'épanouit. La prêtrise de Nazaire était son rêve le plus intime. Même la carrière académique de Cyrille s'effaçait devant cette heureuse perspective. Qu'était-ce que Cyrille ? Un oiseau de haut vol qui pouvait s'en aller à deux mille verstes de là et disparaître, tandis que Nazaire était un homme attaché par mille liens au sol ; il aurait un tas d'enfants, il vivrait toute sa vie à côté d'elle. Oui, c'était douloureux, que son fils cadet, licencié, se fît curé de village ; mais, en revanche, quel bonheur que son fils aîné, diacre, devînt prêtre, fût-ce même curé de village !

Méthode se frottait joyeusement les mains. Motia sautait de plaisir dans la chambre voisine, parce que la présence de Cyrille la gênait trop pour qu'elle pût sauter devant lui ; la tante, de

nouveau, sanglotait, mais de joie, cette fois.

— Est-ce bien vrai, au moins, ce que tu dis là ? interrogeait encore la femme du diacre.

— Est-ce que je me mettrais à mentir sur un pareil sujet? D'ailleurs, si tu ne me crois pas, demande-le à Cyrille !

— C'est vrai, confirma celui-ci, Son Éminence m'a dit cela !

— Seigneur Dieu, que c'est beau !

Tous étaient émus; ils s'abordaient l'un l'autre, en échangeant des exclamations enthousiastes ; on parlait de la joie qu'éprouveraient Nazaire et sa femme Sonia ; de leur installation dans le nouveau domicile ; du projet de faire entrer leur fille aînée dans l'école du diocèse, projet qui, jusqu'à présent, ne pouvait se réaliser, faute d'argent.

— Eh bien ! sais-tu maintenant, ma vieille; je vais me retirer des affaires, s'écria le diacre avec attendrissement. Il en est temps, regarde comme je suis voûté !

— Comment, te retirer ?

— Tout simplement ; je demanderai ma mise en disponibilité et nous irons vivre chez notre fils. De quoi ai-je besoin ? Méthode terminera bientôt ses études au séminaire et Matriona sera admise dans un établissement aux frais de l'État.

La physionomie de la femme du diacre devint

tout à coup dure et sévère. Elle eut comme un soubresaut.

— Cela ne se fera jamais! fit-elle d'une voix tranchante.

— Pourquoi? Nazaire est très bon !

— Toutle monde estbon, aussi longtemps qu'il s'agit de mettre quelque chose dans sa poche ; mais lorsqu'on veut en prendre, tous deviennent des loups... J'en sais quelque chose! Non, j'aimerais mieux me faire servante que d'être à la charge de qui que ce soit.

Cyrille examinait la pâle physionomie de sa mère et pensait combien sa vie avait dû être douloureuse pour que son caractère se fût aigri à ce point. Juque-là, il ne s'en était pas aperçu.

— Là, là, la voilà en train! fit le diacre avec bonhomie, en esquissant un geste de découragement à l'adresse de sa femme, et c'est toujours comme cela. Elle est irritée contre tout le monde, se défie de tout, même de ses propres enfants.

— Je m'en défie, en effet, déclara-t-elle avec énergie.

— C'est cela! tu te défies! Et moi, j'ai confiance en tout le monde, en chaque créature du bon Dieu. C'est plus chrétien.

— Et chacun te fait des passe-droits à cause de cela.

— Eh bien ! qu'on m'en fasse ! Mais pendant

ce temps, moi, je reste en place. Tout comme un chêne séculaire, faites-en le tour un million de fois, il demeure toujours inébranlable. Voilà ce que c'est.

Cette petite altercation fut bientôt oubliée. Le diacre n'insistait pas sur son désir de demander sa mise en disponibilité. Pendant toute sa vie, il avait cédé à Anna Ievgrafievna; comment, maintenant encore, ne lui céderait-il pas? On se remit bientôt à parler de la faveur de l'archevêque, et tous se déridèrent. Le soir, on conçut le projet d'en informer Nazaire.

Nazaire était diacre au village de Tchakmary, à une trentaine de verstes d'Oustimievka. Le lendemain, de bonne heure, on attela les haridelles à la tarataïka : Cyrille et Méthode y montèrent et prirent la large route qui mène par la steppe à Tchakmary. Le soleil venait à peine de se lever, une fraîcheur matinale flottait dans les champs. Cyrille ressentait une singulière vigueur d'esprit. Il dit à son frère que la campagne produisait sur lui une influence salutaire et qu'il ne l'échangerait pas contre n'importe quelle capitale.

— Qu'y a-t-il donc de si attachant dans la campagne? On n'y trouve ni gens intelligents, ni distractions. Rien que de l'ennui. D'ailleurs, je ne te comprends pas, frère.

— Si on m'avait dit cela quand j'avais ton âge, je ne l'aurais pas compris non plus, répondit

Cyrille. Alors, comme toi maintenant, je me sentais attiré vers la grande ville ; il me semblait que là seulement était la vie, tandis qu'ici on ne faisait que sommeiller et végéter. Maintenant, je pense autrement. La vie n'existe qu'ici ; ici, les hommes ne vivent que selon leur vraie nature, et là-bas, ils ne font que se plier à une série interminable de conventions arbitraires. Tout est conventionnel là-bas : et les convenances, et le respect, et la dignité, et l'esprit, et le sentiment. Tout y est soumis à un Code, et l'homme est l'esclave de ce Code. Là-bas, on ne peut vivre que pour soi ; ici, on peut faire la part du prochain. Prenons, par exemple, ce fait : la vie coûte cher à la ville ; pour y vivre convenablement, il faut employer toutes ses forces à s'en procurer le moyen. Il ne reste plus à l'homme ni le temps, ni la force nécessaires pour être vraiment un homme, un être pensant, et ici, la vie ne coûte presque rien. On a du temps devant soi et on peut travailler tant qu'on veut. Ici, et rien qu'ici, on est maître de son temps, de ses forces et de ses aptitudes. Ici seulement, on peut se consacrer au service de son prochain...

— Dis-moi, je t'en prie, est-ce cela qu'on enseigne à l'Académie ? demanda Méthode, chez qui les paroles de son frère provoquaient une vive surprise.

— On enseigne quoi ?

— Mais tout ce que tu viens de dire...

— Non, répondit Cyrille avec un sourire : on n'enseigne pas cela à l'Académie.

Ils arrivèrent à Tchakmary vers midi. Nazaire les accueillit avec cordialité et embrassa affectueusement Cyrille. Il fit observer avec regret que Cyrille avait beaucoup maigri.

— En revanche, toi, mon frère, tu ne fais que grossir. Il serait temps de te ranger ! dit Cyrille.

Nazaire fit un geste de découragement. C'était là ce qui faisait son malheur. Il était incroyablement gros, de sorte que, par moments, il se pesait trop à lui-même. Rien ne pouvait y remédier. Pourtant il ne négligeait aucune précaution : il faisait de l'exercice ; il avait cessé de se coucher après le repas; il prenait des bains ; il appliquait docilement tous les remèdes qu'on lui conseillait; quelqu'un lui ayant dit que le thé fort possédait la propriété de faire maigrir, il se mit à prendre du thé fort, jour et nuit; un autre lui conseilla de boire du vinaigre, il laissa le thé et adopta le vinaigre. La seule chose à laquelle il n'avait jamais pu s'accommoder était la modération dans la nourriture. Il avait un ventre énorme et pouvait, en conséquence, loger une masse effrayante d'aliments. Il mangeait littéralement comme cinq, et, avec cela, prenait plus d'un verre d'eau-de-vie. Nazaire avait déjà dépassé la quarantaine : il avait

sept enfants, et sa femme, Loukéria Grigorievna, qui, dans le cercle de la famille, portait le nom de « Lounia », promettait de lui en donner encore autant. Cette femme, petite, mince, d'une mobilité extrême et d'humeur toujours gaie, formait un contraste complet avec Nazaire, dont les jambes enflaient à tout moment et qui se sentait toujours invinciblement attiré vers le canapé. La femme, cependant, était bien réellement le chef de la famille : Nazaire ne faisait que s'acquitter religieusement de ses devoirs de diacre et encore parce qu'il lui était absolument impossible d'en charger Lounia. Dans tout le reste, vu sa pesanteur, il n'intervenait pas et Lounia venait toute seule à bout et du ménage, et de la classe et préparait même, par-dessus le marché, les pains sacrés. Elle arrivait à faire tout cela sans jamais se plaindre de la fatigue ou d'une surcharge de travail. Elle vivait d'activité. Nazaire adorait sa femme ; il en était tout simplementa moureux, la considérant comme une beauté, quoique sa figure brune se fût ridée, et que des fils d'argent eussent paru prématurément dans sa chevelure noire.

Méthode courut à l'étable, où Lounia était affairée auprès d'un veau nouveau-né, et lui communiqua l'heureuse nouvelle. Elle laissa là le veau et, toute émue, courut vers son mari. Là, elle fit

semblant de simuler la douleur et joua une petite scène en manière de plaisanterie.

— Sais-tu, Nazaire ? Cyrille a été voir l'archevèque, et celui-ci lui a dit que probablement son frère Nazaire serait obligé de demander sa mise en disponibilité.

— Dieu ait pitié de nous ! s'écria Nazaire, effrayé, en se signant. Pourquoi donc?

— Parce que, a-t-il dit, il est trop gros : il ne peut plus officier.

Mais à la vue du désespoir profond dans lequel cette plaisanterie plongeait le trop crédule Nazaire, Lounia se mit à rire et lui conta toute la vérité. Cyrille la confirma. Nazaire, cela va sans dire, fut transporté de joie et aurait sauté de plaisir, si son poids le lui avait permis. Il se mit tout de suite à rêver des améliorations qu'il allait pouvoir introduire dans sa vie : d'un appartement plus vaste, du placement de sa fille dans un établissement d'instruction et de l'éducation des enfants qui grandissaient ; enfin, de ce qui constituait son désir principal et le plus ardent, c'est-à-dire de prendre un congé, et de s'en aller à Kiew ou à Kharkow, afin de s'y soumettre, chez un des meilleurs médecins, à un traitement contre l'obésité. Tout cela allait enfin se réaliser bientôt, grâce à la seule parole de l'archevèque.

Les frères dînèrent ensemble, et, après le repas,

les jeunes gens se remirent en route pour Oustimievka. En les voyant arriver, Motia courut à leur rencontre, et, prenant place dans la tarataïka, leur raconta qu'à la maison une scène fâcheuse avait eu lieu. Arina Ievstafievna n'avait pas dormi de la nuit. Deux sentiments luttaient, en effet, en elle : la joie de l'élévation imminente de Nazaire et la douleur de l'inconcevable décision et de l'humiliation volontaire de Cyrille. Elle s'était levée avec un grand mal de tête et fort énervée. Le diacre le comprit tout de suite, et se mit, dès le matin, à parler de la visite qu'il devait faire à l'archiprêtre. Mais elle ne le lâcha pas. Ce furent d'abord des soupirs et des reproches d'un caractère général.

— Chez les autres, tout va comme il faut; les enfants grandissent et servent à quelque chose. Un tel a un fils qui a eu grand'peine à terminer ses études au séminaire; et pourtant, tu vois, il a fait quelques visites à droite et à gauche, et voilà qu'il a obtenu une place à la ville.

Et les exemples de tomber dru : le fils du sous-diacre de l'archevèque a terminé ses études en troisième série, et il a obtenu une place en ville, dans l'église du cimetière. Les deux fils du prêtre de Tchakmary n'ont pas été au delà de leur quatrième ; mais cela ne les a pas empêchés de monter à la prêtrise. Et chez nous autres, les Obnov-

lénsky, tout se fait autrement qu'ailleurs ; le fils a étonné tout le monde par les progrès qu'il faisait dans les études qu'il a terminées comme premier licencié, et il reste à moisir dans un village. Tout le monde nous montrera au doigt. « Vous voyez bien, dira-t-on, que vous n'êtes bons à rien ; l'Académie, elle-même, n'a pu vous tirer de votre ornière, puisqu'en sortir premier ne vous a servi de rien. » Et le père, au lieu d'admonester son fils, de le remettre dans la bonne voie, le loue encore, et s'attendrit. Il est évident que Dieu la punit ainsi, à cause de ses péchés.

Puis vinrent les larmes qui se changèrent vite en sanglots. La tante, cela va sans dire, pleurait aussi, mais en cachette, retirée dans un petit cabinet noir. Arina Ievstafievna se monta si bien la tête qu'elle fut obligée de se mettre au lit. Lorsque Cyrille entra dans sa chambre, s'approcha d'elle, et lui embrassa la main, elle l'accueillit avec ce reproche :

— C'est la faute de mes chers enfants, si je suis ainsi alitée.

Et elle éclata de nouveau en sanglots. Cyrille s'assit à son chevet, prit sa main, et se mit à lui parler d'une voix douce et caressante :

— Vous êtes malade, maman, vous ne pouvez pas m'entendre avec calme ; autrement, je vous aurais tout expliqué.

— Expliqué quoi ? Que peux-tu vouloir m'expliquer ? s'écria tragiquement Arina Ievstafievna.

— Ma résolution, maman. Vous vous indignez contre moi, parce que j'ai refusé tous les emplois lucratifs et que je me fais curé de village. Mais songez donc, maman : nous autres, nous avons été pauvres toute notre vie ; vous, vous avez toute votre vie travaillé sans relâche ; le travail vous a desséchée, épuisée. La pauvreté et le travail, c'est notre patrimoine, à nous : ils sont des nôtres. Tout ce qui est pauvre et travailleur est de notre famille. Eh bien ! je veux être utile à nos parents. Je ne veux pas me mettre au service des riches, mais au service des pauvres. Je veux vivre comme vous avez vécu. Votre vie laborieuse m'inspire pour vous le plus profond respect. Je veux mériter le respect des autres de la même manière. C'est vous qui m'avez appris cela. Vous, avec votre exemple, vous avez laissé tomber dans mon âme des graines qui ont germé et grandi.

Il serait difficile de dire ce qui, dans ces paroles, était capable d'agir sur la femme du diacre. Son âme aigrie ne semblait guère accessible à ces arguments. Mais la voix caressante de son fils, son regard affectueux, peut-être la tiédeur de sa main, dans laquelle il serrait tendrement celle de sa mère, produisirent sur elle un effet calmant. Les traits, qui respiraient la colère et le désespoir, se

détendirent ; elle attira Cyrille doucement, et l'embrassa au front.

— Ah ! Cyrille, fit-elle, d'une voix plus douce, nous avons eu tant d'espoir en toi, tant d'espoir ! Nous croyions que notre famille s'élèverait, grâce à toi, et voilà de quoi tu t'avises.

Mais elle dit tout cela d'un ton calme et conciliant.

— Cela viendra aussi. Attendez, laissez-moi d'abord satisfaire mon âme. Tout arrive, mère.

Cyrille resta encore près d'une demi-heure auprès d'elle. Le diacre, qui écoutait leur conversation de la chambre voisine, s'étonnait de l'art que mettait son fils à dissiper l'orage, art qu'il n'avait jamais pu acquérir, lui, en dépit de sa soumission complète à Arina Ievstafievna. Celle-ci se leva bientôt du lit, se remit à ses travaux quotidiens, et sembla oublier ce sujet de conversation.

Nazaire, se rendant à la ville, vint les voir en passant. On lui donna une bénédiction solennelle. Arina Ievstafievna lui fit une foule de recommandations comme à un enfant. Le bon Nazaire les écouta docilement, et en prit bonne note. Il était réellement un enfant, et en se mettant en route, avec des intentions aussi sérieuses, sans être accompagné de Lounia, il se sentait désorienté et indécis. Si, en effet, Son Éminence ne changeait pas d'avis , Nazaire serait obligé de rester au

moins une semaine en ville, seul, dans une auberge quelconque, et il considérait cela comme un véritable exploit, comme une action héroïque.

Les deux jours qui suivirent son départ furent, dans la maison du diacre d'Oustimievka, remplis d'une attente inquiète. Cyrille, seul, était calme : il savait que l'archevêque lui avait fait une promesse sérieuse, et qu'il resterait fidèle à sa parole. Le diacre, dans sa timidité, n'osait pas ajouter foi à un tel bonheur avant qu'il ne fût réalisé. Arina Ievstafievna, qui avait le pessimisme ancré dans l'âme, répétait qu'il ne faut compter que sur le mal, qui, lui, ne se fait jamais attendre; quant au bien, il faut encore patienter avant de l'obtenir. Il y a des circonstances où, selon toutes probabilités, on doit obtenir du bien, et, en fin de compte, c'est le pire des maux qui vous arrive. Mais les deux jours passés, on fut en droit d'établir le raisonnement suivant : Si Nazaire s'était heurté à un insuccès, il serait déjà de retour; donc, s'il reste à la ville, c'est qu'il se prépare à sa nouvelle dignité.

— Mais, peut-être, s'il reste en ville, c'est parce qu'on lui a imposé une pénitence là-bas, fit observer quand même Arina Ievstafievna, quoique, au fond, elle penchât plutôt du côté de l'opinion générale.

Quand vint le dimanche, le diacre se revêtit d'une soutane propre pommada et lissa ses

cheveux, et prit un air solennel et important.

— C'est sûrement aujourd'hui qu'on l'ordonne prêtre! répétait-il avec onction ; et il officia ce jour-là à l'église dans une disposition d'esprit toute particulière, en scandant les mots et en les traînant. Son agitation augmentait d'heure en d'heure. En revenant de l'église, il refusa complètement, contre son habitude, et le petit verre d'eau-de-vie et le poisson séché avec de l'oignon cru. Il refusa même le dîner, l'agitation lui coupant l'appétit. Diacre perpétuel, il considérait la prêtrise comme un idéal inaccessible, et voilà que Nazaire qui, comme lui-même, paraissait condamné à un diaconat perpétuel, gravissait aujourd'hui ce haut degré de l'échelle ecclésiastique. Arina Ievstafievna était aussi profondément agitée; mais elle dissimulait son émotion, et continuait à dire, quoique sans aucune sincérité, qu'elle n'en croyait rien.

Enfin, vers le soir, Nazaire revint. Il entra dans la chambre, la figure rayonnante de triomphe, et, s'arrêtant sur le seuil, se signa pieusement, s'inclina profondément devant les icônes, puis, se tournant vers sa famille, qui toute était réunie à table, la bénit en silence.

Alors tous comprirent que c'était fait; ils se levèrent gravement et se mirent également à se signer. Leur joie était si profonde qu'au premier moment personne ne prononça une parole. Après

s'être remis de leur émotion, tous s'approchèrent gravement, à tour de rôle, du nouveau prêtre, et reçurent sa bénédiction. Puis ils se mirent à questionner Nazaire sur ce qui lui était arrivé pendant ce temps-là. Il leur conta tout dans les moindres détails, et quand il en vint au récit de sa première visite à l'archevêque, il dit en s'adressant à Cyrille :

— Il a parlé de toi dans les termes les plus élogieux. « Il peut, a-t-il dit, servir d'exemple à tout le diocèse, et c'est précisément à cause de son humilité chrétienne que je t'ai appelé à la prêtrise. » Il te fait dire aussi, ajouta-t-il, qu'il t'a préparé un bon emploi, que tu te maries au plutôt et que tu ailles le voir.

Toute la famille, excepté le père, considéra alors Cyrille avec surprise...

Nazaire passa la nuit à Oustimievka. Cyrille, dès le lendemain, partit pour la ville.

IV

Les quinze jours que Cyrille passa en ville furent remplis de tourments pour lui. Il avait pourtant supplié le père Gabriel, ainsi que la matouchka et Moura, de célébrer les noces modestement; mais ni les uns, ni les autres ne voulurent rien entendre.

— Tu en demandes trop! disait la matouchka. On t'a cédé sur tous les points. Mais, quant à celui-ci, pardon: je ne céderai pas!

Et la matouchka soupirait à l'idée des concessions qu'elle avait faites à Cyrille. De son côté, Moura assura qu'elle serait très heureuse de passer le soirée des noces au milieu de l'éclat des lumières et de l'animation des convives. Elle avoua sincèrement à Cyrille que c'était le rêve qu'elle avait toujours nourri. Le Père Gabriel déclara, d'autre part, que sa situation dans la ville l'exigeait ainsi. Il était donc inutile de résister à tous ces arguments.

Et c'est pourquoi le second étage du presbytère resplendit ce jour-là de lumière; c'est pourquoi,

dans la cathédrale,le grand chandelier fut allumé, l'office chanté par les chantres de l'archevêché et les actes des Apôtres lus par une basse tonitruante, un surnuméraire de la cathédrale, destiné à l'archidiaconat. Toute la fleur de la jeunesse ecclésiastique de la ville, toutes les filles en quête de fiancés parmi les étudiants d'Académie, accompagnées de leurs grosses mamans; les professeurs du séminaire, les prêtres et même quelques-uns des séminaristes des classes supérieures, — tout ce monde était à l'église et de l'église passa dans la maison de la cathédrale où,jusqu'au matin,l'on s'en donna à cœur joie. Moura était gaie et gracieuse dans sa toilette, avec sa couronne blanche sur la tête. Cyrille avait l'air gauche dans l'habit dont il n'avait pas l'habitude, mais cela lui seyait comme à un étudiant de l'Académie, censé très sérieux et très savant. De tous ses parents d'Oustimievka, Méthode et Motia seuls assistaient à la fête; les vieillards avaient eu peur de cette cérémonie mondaine et avaient dit : « Qu'avons-nous besoin de paraître là-bas? ce n'est pas fait pour nous autres ». Lounia ne pouvait quitter les enfants, et Nazaire allégua tout simplement son obésité. Du reste, il quittait, juste à ce moment, son village pour se rendre à sa nouvelle paroisse, le village de Gourievo, où il avait été nommé premier prêtre.

Deux jours après son mariage, Cyrille se présenta chez l'archevêque.

— Oui, oui, dit celui-ci en l'accueillant avec affabilité, je sais, je sais. Le Père Gabriel m'a tout dit. Tu as pris pour femme une brave jeune fille. Eh bien, je t'ai choisi une fonction. C'est dans le voisinage de ton pays. Connais-tu le bourg de Lougovoïé ?

— Le bourg de Lougovoïé !

— Quoi donc, tu n'es pas content?

— Mais il y a là deux prêtres, Éminence.

— Eh bien ! tu seras le premier.

— Cela me fait peur. Qui sait si nous pourrons nous accommoder l'un à l'autre ?

— Toi ? Avec ta douceur de colombe? Non, non, ne me réplique rien. Je l'ai décidé ainsi : cela se fera. Du moins, dans ce bourg, il y a un marché, une école, une poste. Ce n'est pas un désert comme tant d'autres villages... Prépare-toi. Le vendredi est une fête, nous t'élèverons au diaconat, et dimanche à la prêtrise. Va, et que Dieu te garde !

Cyrille ne répliquait plus. Mais il était fort mécontent de sa nomination. Le bourg de Lougovoïé était fort étendu et avait un grand nombre de paroissiens. Cela ne l'effrayait pas. Mais il n'y serait pas seul. Tous ses plans rencontreraient peut-être une certaine résistance de la part de son cama-

rade. Quant à trouver en lui un aide, il n'y comptait même pas. Il y aurait donc des dissensions, des intrigues, des menées, toutes choses qu'il craignait le plus au monde. Mais, d'autre part, résister résolument à l'archevêque, qui, dès son premier pas, avait tout fait pour lui et témoignait tant de sympathie à ses desseins, — cela lui parraissait impossible. Il s'était dit alors : « Advienne que pourra ! Quoi qu'il arrive, je suivrai le chemin que je me suis tracé. Rien ne pourra me forcer à m'en écarter et à vivre autrement que je ne l'ai résolu. Qui sait? Peut-être tout est-il ainsi pour le mieux. »

Dès cet instant, il se sentit sous l'empire d'une agitation continue. Ce que son esprit avait théoriquement conçu commençait à se réaliser. La pratique était proche et il fallait y être prêt. Il s'asseyait parfois à côté de Moura, lui prenait les mains et disait :

— Ah, Moura ! la frayeur me prend. Ma charge est bien lourde; mes forces seront-elles suffisantes?

Moura ne concevait que d'une manière très vague la nature de cette charge. Mais la frayeur la prenait elle aussi, rien qu'à entendre Cyrille. Pourtant ses doutes se dissipaient bien vite, il chassait immédiatement ces idées sombres et déclarait que ce n'était là qu'une faiblesse passagère de

son esprit et qu'il n'avait aucune raison de douter de ses forces.

— Nous sommes si jeunes, Moura ! Nous douterons lorsque nous vieillirons.

Moura confirmait cette assertion comme la première. Elle était son écho. Elle aimait en lui un mari jeune, intelligent, sympathique, cordial ; elle le tenait pour un esprit très vaste et très savant ; mais ses idées, trop élevées pour elle, restaient inaccessibles à son intelligence.

Le vendredi, il revint de l'église, vêtu d'une soutane. L'apercevant dans ce costume, Moura failli s'évanouir ; mais bien vite revenue à elle, elle se mit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu donc? demanda Cyrille, essayant de la consoler par ses caresses, mais sans y parvenir. Il lui paraissait si étrange dans son nouveau costume ! Elle avait pris l'habitude de l'aimer vêtu d'une redingote, ainsi pareil aux autres jeunes gens : il lui semblait alors svelte et élégant. Et voilà que tout cela avait disparu sous une longue et large soutane, sous ce costume qui éloignait toute idée d'amour et de roman. Elle admettait bien, en théorie, que Cyrille revêtirait un jour la soutane ; mais quand cela se réalisa sous ses yeux, quand il apparut devant elle, déjà ordonné, sans qu'elle pût par conséquent conserver le moindre espoir de le voir un jour quitter sa soutane et

reprendre l'aspect d'un jeune homme ordinaire, de celui qu'elle avait aimé; quand tout eut été fini et à jamais, son cœur se serra involontairement et elle ne put alors retenir ses larmes.

— Ah! Moura, Moura; mais je suis le même pourtant. Je n'ai point changé pour avoir revêtu la soutane.

— Que tu es ainsi singulier, laid et ridicule! fit Moura déjà souriante à travers ses larmes.

Il se regarda dans la glace, et sourit également. En effet, il avait l'air étrange. Ses cheveux courts, coupés la veille pour la dernière fois [1], la moustache à peine naissante, l'expression très jeune de sa physionomie, sa taille mince, tout cela donnait à croire que c'était pour rire qu'il avait revêtu la soutane, ce vêtement des pasteurs graves, qui suppose la barbe, les cheveux longs et une corpulence imposante. Pourtant ce n'était point pour rire, et Moura le savait. Et c'est pourquoi, maintenant, elle pleurait.

La matouchka le félicita tout en jetant un regard de travers sur son costume. Elle se sentait blessée dans ses plus intimes sentiments. Le désir secret de la majorité des femmes d'ecclésiastiques est de lancer leurs enfants dans la carrière laïque. Elle comptait précisément que son gendre, qui

1. Les prêtres orthodoxes ne doivent jamais se faire couper les cheveux. (Trad.)

étudiait à l'Académie avec tant d'éclat, serait inspecteur de séminaire ou même professeur à une Académie quelconque, et que, vers la quarantaine seulement, il embrasserait la carrière sacerdotale et monterait d'un seul coup à l'emploi d'archiprêtre de la cathédrale. Mais la chose une fois acceptée par elle, elle n'avait plus qu'à se soumettre ; c'est pourquoi elle se borna à lui adresser un compliment assez froid, sans ajouter un mot de reproche. Le Père Gabriel, qui avait pris part à l'ordination de son gendre, envisageait ce fait avec calme ; il savait que l'archevêque approuvait la résolution de Cyrille, et, en secret, il plaçait de grandes espérances sur cet appui. Que Cyrille en eût assez du village, que sa folie se passât, et l'archevêque lui donnerait immédiatement la meilleure place de la ville.

Le dimanche, Cyrille fut ordonné prêtre. Une foule de pensées et de sensations diverses se heurtaient en son âme, pendant qu'on l'investissait de cette dignité, selon les règlements de l'Église. Le voilà donc venu, ce moment où, formellement et publiquement, il se lie par un serment et un devoir sans lesquels la vie lui semble injuste et dénuée d'intérêt... Il ressentit, en ce moment, un respect pour lui-même, pour sa ténacité et son caractère. Il connaissait nombre de gens qui parlaient sans cesse du grand devoir qui leur incombe

en cette circonstance et qui n'ont jamais suffisamment d'audace pour savoir passer de la parole à l'action. Et, toute leur vie, ils parlent de ce devoir sans réussir à aller au delà de ces phrases. Il les avait laissés derrière lui ; il s'était marqué un but, et aujourd'hui il entrait d'un pied ferme dans la route qu'il s'était tracée. Il ne s'enorgueillissait point, ni ne blâmait les autres de leur défaillance ; mais, dans ce moment solennel, il ne pouvait rester indifférent pour lui-même et ne pas ressentir un grand contentement de sa fermeté d'âme.

Maria Gavrilovna était à l'église. Son cœur battait fortement, pendant qu'on célébrait la cérémonie. Il lui semblait que cette même cérémonie s'accomplissait aussi indirectement sur elle et elle se dit mentalement : « Me voilà donc devenue une matouchka, — femme de prêtre. » Pourtant, à force de le regarder pendant ces trois jours, elle s'était habituée au costume de Cyrille et avait pris son parti de la situation nouvelle.

Après la messe, celui-ci lui dit d'un ton solennel et significatif :

— C'est maintenant, Moura, que commence notre vraie vie. Jusqu'à présent, nous nous sommes seulement préparés.

Durant cette journée, son état d'âme s'était comme élevé ; ses yeux brillaient du feu de l'inspiration, comme si la cérémonie accomplie à

l'église lui avait en effet donné une vie nouvelle. Moura s'effrayait de ce changement qui, par des voies pour ainsi dire insaisissables, éloignaient d'elle Cyrille. Parfois il lui semblait que lui, le prêtre au regard profond et sévère, à l'accent de prédicateur et d'apôtre, était devenu presque un étranger pour elle. Était-ce bien ce gentil et doux Cyrille qu'elle avait pris en affection ? Alors, parfois la peur l'envahissait : l'avenir se présentait à elle sous des couleurs indécises et froides. Mais ce n'était qu'une disposition d'esprit passagère qui disparaissait et revenait pour disparaître encore.

La semaine d'essai commença. Cyrille officiait chaque jour à la chapelle de l'archevêché. De retour à la maison, il semblait nerveux et témoignait d'une impatience extrême.

— Que je voudrais être enfin rendu à destination, répétait-il plusieurs fois par jour, — et comme ils traînent longtemps, tous ces préparatifs !

— Voilà ce que je comprends de moins en moins, observait la matouchka, — qu'as-tu à te dépêcher ? Tu en auras bientôt assez de moisir dans ce trou ! Seigneur Dieu, comme tu en auras assez !

— Se mettre à l'œuvre, s'y plonger tout entier, la tête, le corps et l'âme, s'y adonner sans réserve... disait Cyrille avec exaltation, sans s'adresser à personne et en regardant vaguement dans l'espace.

La matouchka ouvrait de grands yeux, haussait

les épaules et, impatiente, quittait la chambre. « Non, pensait-elle, nous avons agi imprudemment en lui donnant notre Maria. Je ne vois rien de bon en lui. Il dit des choses incohérentes. Il m'a l'air d'être quelque peu détraqué... » Pourtant elle se gardait de faire part à Moura de ses réflexions.

A peine la semaine d'essai fut-elle terminée que, le dimanche, après la messe, Cyrille se mit à hâter le départ. Moura était prête. Toute la semaine, il l'avait pressée de faire ses malles et sa dot entière se trouvait, maintenant, emballée avec soin dans des coffres. Le diacre arriva d'Oustimievka et se chargea de louer un chariot pour le transport de leurs affaires et de l'accompagner jusqu'à Lougovoïé ; quant à Cyrille et à Moura, il fut décidé qu'ils partiraient en poste, un jour plus tard, lorsque tout serait déjà installé là-bas.

Le lundi donc, de très bonne heure, le diacre, après une prière fervente, se mit en route, tandis que Cyrille se rendait chez l'archevêque pour y recevoir la bénédiction d'usage.

L'archevêque le reçut vêtu d'une soutane de satin vert foncé, du froc, et tenant un long chapelet à la main. Il était prêt à sortir. Cyrille fut surpris de la façon quelque peu sévère avec laquelle il l'accueillit. Il ne souriait pas, ne plaisantait pas et le traitait d'une manière plus officielle.

Cyrille s'expliqua cet accueil par la raison qu'il était maintenant prêtre, qu'il portait la soutane et que, par conséquent, l'archevêque se trouvait être son supérieur direct. Il avait déjà remarqué, d'ailleurs, que les archevêques sont plus affables et plus simples avec ceux qui portent l'habit laïque. Son Éminence le laissait debout et restait debout elle-même, tandis que, d'ordinaire, elle l'invitait toujours à s'asseoir et s'asseyait à son tour.

— Tu te rends à ton poste ? demanda-t-il en égrenant son chapelet.

— Oui, Éminence : je compte m'y rendre demain, répondit Cyrille.

— Par conséquent, tu n'a pas changé d'avis et tu tiens bon ?

— Non, je n'ai pas changé d'avis.

— Autrement, je t'aurais donné une bonne place ici, à l'église de la corporation des marchands.

— Je vous remercie ; mais je préfère aller à la campagne.

L'archevêque fronça les sourcils et le regarda fixement.

— Tu le veux absolument? demanda-t-il d'un ton expressif.

Cyrille fut étonné de cette question et de ce changement de ton.

— Oui, je le veux, Votre Éminence !

— Sache, cependant, dit l'archevêque d'un ton

d'exhortation sévère, que dans ta nouvelle charge aucun artifice de raisonnement n'est admis. Tu dois être pasteur de tes brebis, et rien de plus.

— Bon pasteur, Votre Éminence ?

— Certes, bon, interrompit l'archevêque en élevant quelque peu la voix ; mais crois-tu donc que tous les autres pasteurs ne le soient pas ? Il n'est pas bon de commencer ton service avec des idées aussi orgueilleuses.

Tout cela paraissait fort étrange, et chaque nouvelle parole de l'archevêque plongeait Cyrille dans la stupéfaction. D'où venaient ces réticences ? Qui lui avait inspiré ces soupçons ?

— Voilà ce que j'ai à te dire, mon fils, ajouta l'archevêque qui semblait à présent se radoucir : tu es pour moi une énigme. De deux choses l'une : ou bien tu as une âme bonne et simple, ou bien tu abrites en ton cœur le démon de la révolte.

— De la révolte ? s'écria Cyrille. Vous n'étiez pas de cet avis, il y a quelques jours, Votre Éminence.

La physionomie de l'archevêque trahit alors une certaine confusion, comme s'il s'était senti tout à coup honteux d'avoir infligé cette épreuve à un homme parfaitement innocent. Il sourit et tapota Cyrille sur l'épaule.

— Non, je suis certain que tu as l'âme pure, fit-il d'un accent doux et amical ; pourtant, sois

sur tes gardes. Je sais que, pendant ton séjour à l'Académie, tu étais en relations avec de beaux-esprits. J'estime beaucoup les gens d'esprit, fussent-ils même laïques; mais les idées du monde ne sont pas applicables dans les dignités ecclésiastiques. Mets-toi au service des déshérités, des plus humbles et des plus petits, c'est une bonne idée ; mais garde-toi de tout parti pris. Et sois prudent, car ta bonne idée, peu de gens la comprennent et ceux qui ne comprennent pas les choses peuvent trouver du mal dans tout bien ! Sois prudent ! C'est ma recommandation paternelle.

Il donna, très ému, la bénédiction à Cyrille, l'embrassa et, en le congédiant, lui dit :

— Courage !

Cyrille sortit très perplexe. Il ne lui restait aucun doute dans l'esprit : quelqu'un avait parlé de lui à l'archevêque. Ce « quelqu'un » était certainement un homme qui connaissait son genre de vie à l'Académie. Mais qui cela pouvait-il bien être ?

Il prit un fiacre et se rendit à la maison de la cathédrale. Devant la porte, en descendant de la « britchka », ses regards rencontrèrent le jeune Méjoff qui se précipita vers lui et déclara sans préambule :

— Je suis confirmé, mon ami, oui, confirmé. Certes, ce n'est d'abord que par intérim ; mais on

ne manquera pas de me confirmer tout à fait.

Cyrille comprit qu'il s'agissait de l'inspection.

Méjoff l'examina, et continua :

— Et toi, tu as déjà revêtu ta soutane ? Tu vas vite, toi. Vois-tu, je l'avoue franchement, ce que je ne comprends pas, c'est précisément cela.

— Eh bien ! que veux-tu que j'y fasse, si tu ne me comprends pas? se hâta de répondre Cyrille.

— C'est-à-dire... comment m'expliquer... je comprends... le village, la communion avec le peuple, etc. Seulement, tout cela, excuse ma franchise, c'est stupide.

— Au revoir, je suis pressé, interrompit Cyrille, en faisant un signe de tête, et il disparut promptement sous la porte.

Il n'aimait pas à causer avec ce monsieur. Quel que fût le sujet de la conversation, ils avaient toujours des avis diamétralement opposés. Ils différaient d'opinions par tempérament, pour ainsi dire. Par surcroît, Méjoff était bavard, et aimait beaucoup à développer ses idées en phrases vides et en tirades oiseuses.

« Celui-ci en a jasé avec l'oncle recteur, et l'oncle recteur n'a pas manqué d'en parler à l'archevêque, avec les commentaires qui convenaient à la circonstance. Voilà toute l'histoire, » pensa Cyrille ; et désormais tout lui parut en effet très clair.

V

Le mercredi, vers les deux heures de l'après-midi, une chaise de poste, entourée d'un tourbillon de poussière, de la profondeur duquel, comme d'un nuage mystérieux, sortait un tintement aigu de sonnaille, entra sur le territoire du bourg de Lougovoïé. Du premier coup d'œil, il était facile de comprendre que cet endroit était devenu un bourg uniquement par suite d'un malentendu. Sur un indice passager et quelconque, les gens s'imaginèrent que l'endroit était commode et fréquenté, et se mirent à aligner des maisons. Peut-être aussi, dans le temps, passait-il par là une grande route commerciale qui attirait les gens; mais, avec le perfectionnement des voies de communication, cette route avait été abandonnée, et cet endroit restait maintenant à l'écart.

Lougovoïé est éparpillé, sans ordre, sur l'étendue de deux bonnes verstes [1] en long et d'une verste à peu près en largeur. Les maisons sont

1. La verste égale 1,067 mètres.

basses, couvertes de vieux roseaux, noircies depuis longtemps et ce sont là cependant les maisons d'anciens propriétaires qui, autrefois, avaient eu de l'aisance. Elles s'élevaient dans la rue principale, à une petite distance d'une rivière couverte de jonc et encadrée d'une épaisse bordure de roseaux verts. Dans cette rue se trouve aussi l'église, ni grande ni haute, à l'unique coupole verte et sans clocher. Les cloches sont suspendues sous un auvent en bois qui s'appuie sur deux poteaux. Plus loin partent des deux côtés de la rue des ruelles étroites, le long desquelles s'échelonnent des cabanes en terre, au toit bas également en terre, sur lesquelles croissent en abondance de mauvaises herbes, et par ci par là des carrés d'oignons et de concombres. Il semble ainsi évident que les générations antérieures ont souffert déjà d'une franche misère en vivant dans ces huttes lamentables.

A l'entrée même du bourg, à droite, s'étendait un jardin assez vaste, mais complètement négligé, rempli d'arbres desséchés, couvert de hautes herbes et de broussailles parasites. Dans le jardin, se trouvait la maison de la propriétaire du bourg, édifice carré à toit en lattes noircies et déjetées, petit et, selon toute apparence, mal tenu.

La chaise de poste se dirigea vers l'église et s'arrêta devant le perron d'une maison de briques

à l'air propret, au toit peint en vert, attenant à l'enceinte même de l'église. Sur le perron se tenait, souriant cordialement, le diacre d'Oustimievka. Il était content et bien disposé, car son appartement, dans le presbytère de l'église, se trouvait être commode, convenable et assez spacieux.

— Seulement, les gens par ici sont tous des dépenaillés, des sortes de va-nu-pieds, quoi!... Il est fort douteux que les revenus y soient bons, ajouta le diacre, lorsque les jeunes maîtres entrèrent dans la maison et dépouillèrent leurs vêtements couverts de poussière. Du reste, il leur fit part aussi d'une chose consolante. Il avait eu le temps de voir le prêtre de l'endroit, le Père Rodion Manuscriptoff, établi depuis quinze ans à Lougovoïé et qui, par conséquent, en connaissait les revenus. Tout d'abord, il avait reçu froidement le diacre.

— Qui êtes-vous? lui dit-il; je ne vous connais pas. Votre fils est tout jeune et aspire déjà à être prêtre, tandis que, moi, je moisis ici depuis quinze ans.

Mais le diacre lui répliqua que Cyrille n'avait pas sollicité l'emploi de premier prêtre et qu'il n'avait obtenu cette place que parce qu'il était premier licencié de l'Académie.

— Licencié! Ah! s'il en est ainsi, alors, c'est une autre affaire.

Le mot de « licencié », aux yeux du Père Rodion Manuscriptoff, était magnifique. Ce mot donnait à l'homme le droit de suprématie sous tous les rapports. Lui-même était arrivé à la prêtrise peu à peu, par le canal de sollicitations incessantes, puisqu'il n'avait pas achevé ses études au séminaire. Ayant obtenu de tels éclaircissements, il s'ouvrit à son tour au diacre d'Oustimievka et lui révéla que, au fond, les revenus étaient bons, si on savait s'y prendre. Les gens étaient des gueux, à la vérité; mais il y avait une dizaine de familles riches, et, en outre, le dimanche, les fermiers aisés, habitants des métairies voisines, venaient fréquemment. Pour ceux-ci, il n'y avait qu'à en inviter un et à lui offrir du thé et de l'eau-de-vie pour que, le dimanche suivant, il apportât du seigle assez pour en remplir un enclos de grenier.

— C'est de ce que nous donnent ces métayers que nous vivons principalement, ajouta le Père Rodion. Et quant à Lougovoïé, c'est, on peut dire, belle figure, pas de rapport. Il y a peu de choses à en tirer. Les gens y sont pauvres et avec cela grossiers. Il y a ici trois cabarets ; eh bien ! ils sont toujours pleins, tandis que l'église reste vide. La propriétaire du bourg demeure également ici; mais elle a un caractère bizarre. Elle ne fréquente pas l'église et n'est pas bien disposée

pour les ecclésiastiques... Voilà. Toutefois, d'une manière générale, on peut y vivre.

Le diacre conta tout cela à Cyrille en ajoutant de son côté :

— Tâche de t'entendre avec le Père Rodion. et rends aussi visite à la propriétaire. Peut-être sera-t-elle mieux disposée pour toi, à cause de ton érudition; elle pourrait t'être utile, tout de même.

Il prit à la hâte un verre de thé et partit pour Oustimievka, alléguant que le prêtre se fâcherait de sa longue absence.

Fatigué par le voyage, Cyrille décida de ne rien entreprendre ce jour-là. Il aidait activement Moura à ranger les meubles, à sortir des malles les habits et le linge et à ranger tout cela dans les commodes et les armoires... C'était une chaude journée d'août. Ils ouvrirent les fenêtres qui donnaient sur un petit parterre où fleurissaient des capucines, des dahlias et des pensées, semés probablement par leurs prédécesseurs. De ces fenêtres, on apercevait les chaumières de paysans avec des aires étroites, où s'agitaient les gens, dont les fléaux apparaissaient en l'air et produisaient un bruit hâtif et cadencé. Les femmes râtelaient la paille et balayaient le grain en tas. Moura regardait tout cela avec une curiosité enfantine. C'était la première fois qu'elle voyait le travail qu'il fallait accomplir pour avoir du pain. Ce bruit éveilla en

elle un trouble inconcevable. L'idée qu'elle était la maîtresse ici, dans cette contrée qui lui était étrangère, au milieu de gens et de coutumes qu'elle ne connaissait pas, ne parvenait pas à entrer dans sa tête. Il lui semblait toujours qu'elle n'était qu'une voyageuse, et que ce qu'elle voyait là ne constituait qu'un épisode de la route.

Le soir tombait. Ils étaient assis dans la chambre à coucher devant la fenêtre ouverte et se reposaient de toutes leurs allées et venues. Il leur sembla que, dans la pièce voisine, qu'ils baptisèrent du nom d'antichambre, la porte grinçait et que quelque chose remuait. Maria Gavrilovna tressaillit, se leva et se dirigea du côté du bruit.

— Bonsoir, matouchka! fit une femme qui entrait en saluant profondément.

Elle était de petite taille, robuste, mais très grosse. Sa face était rouge, comme si, avant de venir, elle eût passé la journée devant un fourneau chauffé au blanc; dans cette face, tous les traits étaient massifs et vigoureusement charpentés : les épais sourcils noirs réunis en une seule ligne droite, le gros nez retroussé à narines largement ouvertes, la grande bouche à lèvres charnues d'un rouge cramoisi, le lourd menton carré et le cou épais et court. Elle portait sur sa tête un châle de laine gris foncé qui enveloppait deux fois son cou, quoique le temps fût chaud et

lourd. Sa chemise était d'une blancheur douteuse et sa jupe d'indienne, très retroussée, donnait à toute cette figure comique un air affairé.

— Qu'est-ce qu'il vous faut? demanda, perplexe, Maria Gavrilovna; car il lui paraissait bizarre qu'on pût entrer dans la maison d'autrui sans y être invité ni annoncé. Elle savait qu'il n'y avait que les mendiants et les gens suspects pour agir ainsi.

— Je viens vous féliciter à l'occasion de votre heureuse arrivée! fit la femme en saluant encore une fois très profondément.

La voix était forte et virile. Elle continua :

— Peut-être puis-je vous être utile en quelque chose?

Moura la regarda avec défiance et ne répondit rien. Cyrille vint à son aide.

— Qui es-tu? demanda-t-il à la femme.

La femme le salua également.

— Bonsoir à vous aussi, batiouchka! Je suis une femme d'ici, Fiókla, dénommée « la Tchipourikha ». Je suis veuve et seule. J'ai une cabane tout à côté. J'ai servi tous les batiouchkas : et feu le Père Parfienti, et celui qui a été votre prédécesseur, le Père Emmanuel également; si vous voulez, je vous servirai vous aussi, si vous en avez besoin.

— Eh bien! fit Cyrille, en s'adressant à Moura,

qu'elle reste à notre service, puisque nous n'avons encore personne.

Moura l'appela dans la chambre à coucher et lui demanda, à voix basse :

— Cela ne sera-t-il pas imprudent? Elle a peut-être de mauvaises intentions.

Cyrille se mit à rire :

— Quelles mauvaises intentions peut-elle avoir? Regarde sa physionomie et tu t'apercevras que dans sa tête ne peut se loger aucune idée, bonne ou mauvaise.

— Eh bien, c'est parfait, Fiokla. Reste à notre service et nous ne te ferons pas de tort.

— Me faire du tort, pourquoi? Est-ce qu'il me faut grand'chose, à moi, pauvre veuve?

Et Fiokla se mit à « servir ».

C'était le premier lien qui unissait le jeune couple à la population de Lougovoïé. Fiokla s'acquittait de son service avec exactitude, du moins au début. Elle allait et venait, remuait dans la cuisine casseroles et vaisselles, rangeait les ustensiles, lavait les planchers, essuyait la poussière et gagnait ainsi la reconnaissance sincère de Maria Gavrilovna. Lorsqu'il fit sombre, elle déclara qu'elle irait passer la nuit dans sa chaumière. Moura lui donna un demi- rouble, ce qui la mit dans un transport indicible. Elle saisit les deux mains de la jeune matouchka et les baisa longue-

ment, ce qui troubla fort Moura. Une fois dans la rue, Fiokla, le cœur palpitant, la tête remplie d'impressions nouvelles, resta quelque moment indécise, ne sachant où aller. Sa chaumière ne l'attirait pas. Là, en effet, il n'y avait âme qui vive : donc personne devant qui s'épancher. Elle voulait, au contraire, choisir un endroit où se trouveraient beaucoup de femmes, où toutes les voisines, apprenant qu'elle avait été chez le nouveau prêtre, viendraient à leur tour. En un mot, elle désirait un auditoire nombreux, et elle résolut d'aller finalement chez le marguillier, dans la maison duquel demeuraient une foule de femmes. Elle se dirigea donc de ce côté. Bientôt après son départ, la porte cria encore une fois sur ses gonds, et des pas lourds se firent entendre dans le vestibule de la maison de Cyrille. C'était le gardien de l'église qui voulait se présenter au nouveau prêtre, et déclara qu'il s'appelait Cyrille.

— Et vous, batiouchka, de quel nom faut-il vous honorer?

— Moi, on m'appelle aussi Cyrille, répondit le batiouchka.

— Voilà qui est parfait! Rien de plus facile que de se le rappeler! On est sûr de ne jamais oublier son propre nom! fit observer philosophiquement le gardien.

Et il ajouta :

— Et quant à un danger, ne craignez rien. Je dors toute la nuit sur les marches de l'église, et chaque fois que je m'éveille, je me mets tout de suite à sonner la grande cloche. Peut-être aimeriez-vous mieux que je ne sonne pas, afin que la jeune matouchka n'en soit pas incommodée, par hasard ?

Cyrille lui dit qu'il pouvait sonner comme par le passé.

La nuit vint. Moura, fatiguée par le voyage, l'installation et ses impressions nouvelles, s'endormit aussitôt qu'elle fut couchée. Mais Cyrille ne pouvait fermer l'œil. Aujourd'hui, il était encore un simple particulier que rien n'unissait effectivement à l'existence nouvelle qui s'ouvrait devant lui, mais demain commençait son service. Involontairement, il se mit à faire son examen de conscience, à se demander dans quelle mesure il était prêt à aborder ce service.

Il ne savait pas encore ce que la vie lui offrirait et quelle serait son action, à lui, sur cette vie. Des exemples, il n'en avait pas sous les yeux, ou bien ils étaient de toute autre nature. Autant qu'il était à sa connaissance, la tradition de l'état ecclésiastique se composait d'une lutte incessante contre les paroissiens pour en tirer le plus de revenus possible. Le paroissien, lui, cherche à donner le moins possible ; mais le clergé, ayant des moyens

d'existence très précaires, est obligé d'écorcher le monde. Gagner le plus possible, s'installer un peu plus confortablement, assurer l'existence de sa famille — voilà les problèmes inévitables qui s'offraient à lui.

L'âme de Cyrille s'indignait de ce programme. Mais réussirait-il à imposer le sien? Réussirait-il à gagner la confiance de ses paroissiens? Ne se moqueraient-ils pas plutôt de lui? Cette tradition qu'il connaissait s'était élaborée pendant des siècles, et les hommes s'habituent au mal comme au bien. Elle s'était constituée par suite d'efforts réunis de générations nombreuses qui avaient agi à des époques et dans des endroits différents, mais toujours et partout dans le même sens. Et il voudrait, à lui seul, tirer le glaive contre cette armée innombrable de préjugés et d'habitudes, contre son œuvre séculaire!

Par les fenêtres ouvertes s'infiltrait dans la chambre la pâle clarté de la lune; du village arrivait l'aboiement lointain des chiens; le gardien, éveillé, avait sonné vingt coups. Moura, à moitié endormie, lui demanda pourquoi il ne se couchait pas.

— La nuit est trop belle, le sommeil ne me vient pas! répondit-il, et ses idées se portèrent vers Moura.

La voilà qui dort tranquille, jeune, pleine de vie

et de santé. Elle l'aime sincèrement et son cœur est bon. Mais ayant auprès de lui un être semblable, peut-il affirmer qu'il n'est pas seul? L'encouragera-t-elle, l'aidera-t-elle? A ces questions qui se présentent à lui dans une forme si nette pour la première fois, il ne peut répondre. C'est mal de ne s'être pas entendus plus tôt. Dieu sait ce qu'elle attend de lui et ce qui pourra ensuite arriver.

— Viens te coucher, Cyrille, fit en entr'ouvrant les yeux Maria Gavrilovna.

Et il sembla à Cyrille que ces paroles renfermaient une sorte de réponse à ses doutes. Non, il n'y avait rien à craindre de ce côté. Elle l'aimait. Toutes ses joies étaient concentrées en lui. Eh! oui, elle marcherait côte à côte avec lui, la main dans la main, quoi qu'il arrive...

Le lendemain, dès neuf heures, le gardien vint chez Cyrille, et lui annonça qu'à l'église l'attendaient le diacre et le chantre.

— Le sacristain est venu également. Seul, le Père Rodion n'est pas là. Faut-il le mander?

Mais Cyrille crut de son devoir d'aller personnellement chez le Père Rodion. Il revêtit la soutane et donna l'ordre au gardien de le conduire auprès du prêtre.

Le Père Rodion demeurait dans une maison qui lui appartenait en propre, qu'il avait construite,

comme il l'expliquait, pour que, après sa mort, sa veuve et ses filles, dont il avait une demi-douzaine, eussent où reposer leur tète. — « Autrement, si on demeure dans la maison de l'église, le nouvel arrivant les jettera immédiatement dans la rue, » disait-il. C'est pourquoi il céda généreusement sa moitié de presbytère à son camarade. Sa maisonnette, à lui, se trouvait non loin de la rivière, à l'écart de celles des paysans, et se distinguait par ses dimensions, son toit en tuiles et ses volets jaunes.

Le Père Rodion se trouvait dans un état d'âme très perplexe. Selon les règles, il devait se rendre le premier chez l'archiprêtre et se présenter à lui. Mais comme celui-ci était tout jeune, et que lui, le Père Rodion, célébrait depuis quinze ans déjà la gloire du Seigneur dans la dignité de prètre, et depuis presque autant dans les dignités inférieures, son amour-propre ne le lui permettait pas. Il savait fort bien que, si l'archiprètre l'envoyait chercher, il serait, en fin de compte, obligé d'y aller, mais il ne bougeait pas tout de mème.

L'arrivée de Cyrille le tira d'embarras.

— Je suis venu me présenter à vous, Père Rodion. Je m'appelle Cyrille, et mon nom de famille est Obnovlénsky, dit-il.

— C'était à moi de me présenter à vous, Père Cyrille, puisque c'est vous que êtes l'archiprètre !...

— Allons donc, il n'y a pas de hiérarchie ici à la campagne! fit Cyrille, d'un ton simple et sincère : considérez-moi comme un confrère, voilà tout.

— Certainement, cela devrait être ainsi.

— Et cela sera ainsi, affirma Cyrille. Comment serai-je archiprêtre, si je ne puis même pas encore célébrer l'office comme il faut?

Le Père Rodion se tenait sur la réserve, et parlait lentement en pesant chaque mot. Qui sait ce qu'était cet homme-là? il parlait bien, mais comment serait-il à l'œuvre? Comme mesure de précaution, il revêtit pour la circonstance sa soutane la plus usée et la plus râpée, quoiqu'il en possédât une toute neuve, afin qu'il ne s'imaginât pas, cet archiprêtre, que le Père Rodion avait amassé ici de l'argent, car il pourrait ainsi avoir l'idée de réduire ses revenus.

Ils parlèrent un quart d'heure à peu près de toutes sortes de choses en général. Le Père Rodion s'informa s'il était vrai que Cyrille eût fait ses études à l'Académie et fût reçu premier licencié? Cyrille répondit affirmativement.

— Et permettez-moi de vous demander ce qui vous a poussé à venir vous installer à la campagne! Car, enfin, c'est étonnant!

— L'état de ma santé, répondit Cyrille; j'ai la santé faible, et le séjour à la ville m'est nuisible.

« Je ne lui expliquerai pas mes idées ; il est douteux qu'il les comprenne, » pensa-t-il, en regardant le visage bouffi, à l'expression assez stupide, du Père Rodion.

— Il est vrai, en effet, que l'air de la campagne est meilleur pour la santé ! fit le Père Rodion en pensant : « Il n'a pourtant pas l'air d'avoir une mauvaise santé. »

D'ailleurs, après ce court entretien, sa défiance envers son nouveau collègue diminua considérablement. « Qui sait? il peut être un original, mais avoir le cœur bon et ne pas porter le nez au vent. » Il avait, d'autre part, préparé une question qui devait lui servir de pierre de touche la plus sûre. Quand ils se levèrent pour se rendre à l'église, il dit :

— A propos, Père Cyrille, afin qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous, nous devrions tout d'abord nous expliquer au sujet des revenus.

— De quoi s'agit-il donc, Père Rodion?

— Du partage. Chez nous, l'usage est celui-ci : deux tiers sont réservés aux prêtres ; le reste forme la part des autres desservants.

— Eh bien ! si tel est l'usage, je ne chercherai pas à l'enfreindre.

— Oui, c'est bien. Mais en ce qui concerne ces deux copecks, qui sont réservés aux prêtres,... comment les partager?

— Les deux copecks? Mais par moitié, bien entendu.

« Non, il est vraiment un brave homme! véritablement, pensa le Père Rodion! Le Père Manuel, lui, prenait toujours la plus grosse part... Ma foi! c'est un brave homme!... »

A partir de ce moment, le regard du Père Rodion se rasséréna; ses mouvements devinrent plus libres et sa conversation s'anima.

— Excusez-moi, Père Cyrille, je vous présenterai ma famille plus tard, car, en ce moment, elle n'est pas encore prête, fit-il.

Puis ils partirent pour l'église.

L'église de Lougovoïé était un édifice très ancien. Ses voûtes basses étaient noircies par l'humidité et la fumée de l'encens; ses icônes tellement effacées que, seuls, les paroissiens originaires de Lougovoïé pouvaient en distinguer les figures. Tout ici réclamait une restauration complète, à commencer par le plancher percé de trous, depuis vingt ans déteint, le candélabre à branches verdies par le temps, jusqu'à l'église elle-même, d'ailleurs très petite et ne pouvant contenir que trois cents personnes au plus.

— Et malgré cela, elle est toujours vide, fit avec regret le Père Rodion.

A l'entrée de l'église, à droite, devant une table où étaient étalés des cierges de différents prix,

se tenait le marguillier, un paysan trapu à forte carrure, la barbe courte et grisonnante, les cheveux enduits d'huile à brûler et lissés. Il portait un gilet de couleur à ramages, une chemise d'indienne, un pantalon large, quoique à la coupe de la ville, et n'avait point de redingote.

— Carpe Mikhaïlovitch Koulik, notre marguillier, dit en le présentant le Père Rodion, l'un des plus respectables villageois : il a du bien, trois cents brebis, sans compter le reste.

Koulik inclina la tête et tendit les deux mains pour recevoir la bénédiction. Cyrille le bénit silencieusement.

— T.. r. r. t. rr... commença Koulik, mais il lui fut impossible d'articuler sa phrase.

— Il veut dire que c'est la troisième triennalité qu'il remplit l'office de marguillier, expliqua le Père Rodion ; il est bègue, ajouta-t-il, tandis que Koulik enlevait le mouchoir de soie qui recouvrait la table. Aux yeux de Cyrille s'offrit alors, symétriquement étalée, toute une série de paquets de cierges de dimensions différentes, à partir des plus minces dont le prix est de deux copecks, jusqu'à ceux de noces dont le prix est d'un demi-rouble. Il était évident que Koulik n'avait pas inutilement servi trois triennalités dans l'emploi de marguillier et qu'il avait du moins appris à entretenir en ordre la table à cierges.

A peine Cyrille se fut-il avancé jusqu'au milieu de l'église que, des chœurs, vinrent à sa rencontre deux personnages très différents l'un de l'autre, mais possédant en même temps un trait commun qui les rapprochait. Du côté gauche s'avançait un individu de petite taille, en soutane grise, la tête couverte d'une masse de cheveux noirs frisés. Les joues creuses, le nez pointu et le teint jaune de la figure sur laquelle la végétation même était incroyablement pauvre, comme sur un sol stérile, disaient la maladie qui consumait cet homme. Le second personnage, qui venait de droite, était de haute taille et de constitution athlétique. Un casaquin étroit serrait ses membres robustes et élastiques. Le personnage marchait lourdement, et le plancher fragile pliait sous son poids. Leur ressemblance consistait en ce que tous les deux marchaient les bras ballants et que la physionomie maladive du premier exprimait la même humilité que la face rouge, velue et respirant la santé du second. Avec une soumission égale s'inclinèrent devant l'archiprêtre et la tête frisée de l'homme maigre et la tête chauve et luisante de l'athlète, et c'est tout à fait de la même manière que tous deux tendirent leurs mains pour la bénédiction.

— Le diacre Siméon Strutchok, fit d'une voix maladive d'alto le petit homme en soutane.

— Le chantre Dieménti Gloustchénko, dit d'une voix de basse tonitruante l'athlète.

Ayant reçu la bénédiction, ils se placèrent de façon à former une espèce de porte, à travers laquelle passèrent Cyrille et le Père Rodion. On visita le sanctuaire. Cyrille trouva que l'église menaçait ruines et que les ornements avaient besoin d'être remplacés.

— Nous n'en n'avons pas les moyens; autrement ce serait fait depuis longtemps ! fit le Père Rodion. Mais, au fond, jusqu'à présent, de semblables idées ne lui étaient même pas venues à l'esprit. Il partait de ce principe que Dieu devait être indifférent à la richesse de son temple et à la pauvreté des objets de son culte.

La visite terminée, Cyrille invita tout le monde à venir chez lui. Fiokla Tchepourikha, bien que Moura eût dormi tard, avait préparé le samovar depuis longtemps et Cyrille put offrir le thé à tous les desservants de l'église de Lougovoïé.

VI

A la grande surprise du Père Rodion, le dimanche, l'église se trouva remplie par les paroissiens de Lougovoïé proprement dits. Il y avait beaucoup de métayers, quoique le contingent principal des fidèles se composât des habitants originaires du bourg. Mais la surprise du Père Rodion arriva à son comble, quand, pendant la lecture de l'Évangile par le diacre Strutchok, apparut dans l'église et se plaça à gauche, derrière le chœur, la propriétaire du bourg elle-même, Nadiéjda-Alexéïevna Kroupeïeff.

A proprement parler, il n'y avait là rien de surprenant, vu que le dimanche avait été précédé d'une assez grande agitation propagée par les desservants, le marguillier, le gardien et surtout par Fiokla. Celle-ci rassemblait chaque soir, quelque part, sur le pas d'une maison, des bonnes femmes auxquelles elle décrivait le nouveau prêtre, la jeune femme de celui-ci, et ce qu'ils disaient, et comment ils vivaient. Au sujet de Cyrille, elle déclarait qu'il avait la meilleure âme du monde,

et de Moura qu' « il était difficile de la comprendre : elle était comme sauvage et n'entendait rien au ménage ». D'un autre côté, on savait que Cyrille était un homme extraordinairement savant. Le marguillier Koulikavait conté que, des savants de son espèce, il n'y en avait dans tout l'empire que douze. Il faut croire que l'érudition de Cyrille excitala curiosité de la châtelaine elle-même. Tous s'attendaient à ce que le nouveau prêtre prononçât un sermon inaugural dans lequel il montrerait aux paroissiens de Lougovoïé son incroyable érudition. On pensait aussi que le savant archiprêtre organiserait un service particulièrement solennel. Mais tout de suite on fut désenchanté.

— Un vrai vanneau ! Mince et imberbe ! disaient les paroissiens, dans l'opinion desquels le prêtre devait avoir une forte corpulence, une barbe large et touffue et une voix éclatante.

La manière d'officier du nouveau prêtre ne plaisait pas non plus.

— Il marmotte là quelque chose sous son nez, on n'y peut rien comprendre. Non, le Père Rodion, quoique peu savant, articule mieux. On entend chaque parole quand il officie. En quoi se manifeste-t-elle donc, cette science ? Et les bonnes femmes on ont menti. En voilà un peuple !...

Mais quand la messe fut terminée et qu'on vit que le nouvel archiprêtre s'abstenait même de

prononcer un sermon, le désappointement fut général.

— En voilà un savant! On se sera plutôt aperçu qu'il était pauvre d'esprit et c'est pour cela qu'on nous l'aura envoyé. Il n'y en a, dit-on, que douze de pareils dans toute la Russie, c'est plutôt douze mille qu'on en trouverait, de sorte qu'il n'y a même pas assez de places pour eux !

Le Père Rodion se tint pendant toute la messe dans le sanctuaire. Avant la fin il s'approcha de Cyrille et lui dit à voix basse :

— Père Cyrille, la châtelaine assiste à l'office. C'est une rareté. Il faudrait lui offrir un pain bénit.

Cyrille connaissait parfaitement bien la coutume d'offrir le pain bénit aux propriétaires terriens. Cette coutume lui déplaisait déjà alors qu'il était encore enfant.

— Non, Père Rodion, il ne faut pas faire cela, dit Cyrille. Jusqu'à présent, je ne sais rien encore de ses mérites. Et vous, en connaissez-vous quelque chose?

— Prenons que je ne sache rien là-dessus... Mais c'est tout de même la châtelaine, je lui offre toujours le pain bénit.

— Excusez-moi, Père Rodion, mais je ne le lui offrirai pas, fit Cyrille avec douceur.

Les paroissiens doués de quelque esprit d'ob-

servation remarquèrent que le nouveau prêtre n'avait pas offert le pain bénit à la châtelaine. Quand la messe fut terminée, les métayers réattelèrent les chevaux à leurs voitures et se rendirent chez eux. De même partirent les richards du lieu. Cyrille n'invita personne à prendre le thé ou à déjeuner. Cette circonstance fut interprétée de deux façons : les uns disaient que Cyrille était un orgueilleux, les autres qu'il voulait être le même pour tous. On examinait aussi la physionomie de la châtelaine pour discerner si elle ne s'était pas trouvée offensée par le manque d'égards du nouveau prêtre, mais on ne remarqua rien de pareil. Elle sortit de l'église, causa avec deux femmes, — on sut depuis qu'elle leur avait simplement demandé leurs noms, — puis monta dans sa voiture et retourna chez elle.

Il va sans dire que, ce jour-là, les conversations du village roulèrent pour la plupart sur le nouveau prêtre, et il faut convenir que ce qui y dominait surtout, c'était la désapprobation.

Mais il arriva ce jour-là un incident qui acheva de troubler les habitants de Lougovoïé.

Antoine Bondarénko, dont la chaumière se trouvait tout au bout du village, s'avisa de marier sa fille. C'était d'autant plus étrange que la saison des mariages commence ordinairement fin septembre. Mais il se trouvait que la fille Gorpina com-

mençait à prendre de l'embonpoint d'une façon tout à fait inattendue. Lorsque cela devint évident, Marco Pratziouk, un gars jeune et bien fait, qui ne niait pas sa participation à l'affaire, mit de côté le fléau et la bêche, et envoya chez Antoine des « marieurs ». Comme à partir de ce dimanche commençait la semaine du nouveau prêtre, Antoine vint chez Cyrille.

C'était vers les sept heures du soir. Cyrille venait à peine de finir les vêpres et prenait le thé avec Moura.

— Est-ce que le batiouchka est chez lui? demanda Antoine à Fiokla, qui s'était définitivement installée dans la cuisine.

— Il prend le thé. Tu peux bien attendre un peu.

— Mais c'est que ce n'est pas près de chez moi, ici. Il y a bien deux verstes, tu le sais toi-même.

— Mais je ne peux pourtant pas le déranger quand il est à table... Le batiouchka vient de rentrer à peine de l'église.

Cette conversation avait lieu dans l'antichambre. Cyrille l'avait entendue mot pour mot. Il ouvrit la porte et, s'adressant à Antoine :

— Qu'est-ce qu'il te faut?

Antoine ôta son bonnet et salua.

— Je viens chez Votre Grâce, batiouchka : j'ai quelque chose à vous demander.

— Entre ! fit Cyrille.

Antoine entra dans la chambre et salua Maria Gavrilovna.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai à marier ma fille!... Je suis donc venu..

— Bon, nous allons la marier. Pour quand veux-tu la cérémonie?

— Mais demain, si...

— Bon, on peut la faire demain. Venez à l'église, à dix heures.

Antoine salua de nouveau et se tut.

— Eh bien, va en paix ! dit Cyrille.

Mais Antoine ne bougeait pas. Non seulement il ne croyait pas l'affaire terminée, mais, selon lui, la question n'était même pas abordée, puisqu'il y manquait le principal. Marier Gorpina, cela le batiouchka le ferait dans tous les cas, et c'est d'ailleurs pour cela qu'il était venu.

— Et combien coûtera la bénédiction nuptiale, batiouchka? demanda finalement Antoine.

— Mais tu donneras bien un billet de cent roubles, fit Cyrille de l'air le plus sérieux et en le regardant droit dans les yeux.

Antoine eut un sourire sarcastique et branla la tête d'une façon expressive.

— Hum ! Je n'ai même jamais vu tant d'argent de ma vie...

— Tant pis, je ne prendrai pas moins.

Antoine leva les yeux sur lui, s'efforçant de comprendre si le nouveau batiouchka plaisantait ou était bête de sa nature. » Il aime probablement à plaisanter, » pensa Antoine, et il dit :

— Non, batiouchka, dites-moi votre vrai prix !...

— Comment t'appelles-tu ? demanda Cyrille.

— Antoine Bondarénko !

— Eh bien, Antoine, tu demanderas un vrai prix quand tu seras au marché. Si tu achètes un cochon de lait, on t'en dira le vrai prix ; mais chez moi, tu es venu pour une affaire religieuse, sacrée. L'église n'est pas un marché et il ne doit pas y avoir place pour le trafic !

Antoine le regardait d'un œil perplexe.

« Je ne comprends pas bien, réfléchissait-il à part lui : serait-il cupide, ou serait ce quelque chose d'autre ? »

— Va en paix ! ajouta Cyrille.

Mais Antoine ne bougeait toujours pas.

— Comment nous arrangerons-nous donc, batiouchka ? demanda-t-il.

Cyrille revint à la table, s'assit et se servit du thé.

— As-tu beaucoup de terrain ? demanda-t-il.

— Du terrain ? Quatre dessiatines [1] et demie

1. Une dessiatine égale un hectare environ.

et une demi-dessiatine de prairies submergées.

— Et le blé, a-t-il donné, chez toi ?

— Le blé ? Comment dire? Il a donné et pas donné. Le seigle, Dieu nous l'a envoyé bon. Sur deux dessiatines, j'en ai récolté presque seize tchetverts [1], une demi-dessiatine d'orge m'a produit près de cinq tchetverts. Puis j'ai une demi-dessiatine de culture maraîchère, et, là, les concombres n'ont pas mal donné ; mais les pastèques sont toutes brûlées. Sur la demi-dessiatine de millet, j'ai à peine rattrapé les semences ; la dessiatine du froment n'est même pas sortie de terre. Et quant au foin des prairies basses, il est toujours bon dans notre localité, haut, épais... Dieu veuille qu'il y ait partout du foin comme celui-ci. Croyez-moi, batiouchka, ce n'est pas du foin, c'est, comment vous dirais-je ? de la soie.

— Comme cela, tu es un richard, Bondarénko ; comment veux-tu donc que je ne te demande pas un billet de cent roubles ?

Antoine écarquilla de nouveau les yeux. Il ne parvenait pas à discerner le fin sourire qui accompagnait les paroles de Cyrille.

En voyant sa perplexité, Cyrille déclara nettement :

— Eh bien ! va en paix, Antoine ! Pour la bé-

1. Un tchetvert égale deux hectolitres.

nédiction nuptiale, tu donneras ce que tu pourras. Et si tu ne peux rien donner, on mariera ta fille sans cela. Et dis bien à tous qu'on ne vienne pas marchander avec moi.

Antoine remercia, et partit tout troublé. Il ne savait même pas s'il fallait conter aux autres paysans sa conversation avec le batiouchka. Chemin faisant, il calcula qu'il pouvait, sans se faire du tort, donner pour le mariage un rouble, sans compter les cierges qu'il achèterait à part. S'il avait eu affaire au Père Rodion, il n'en eût pas été quitte à moins de cinq roubles, et, en comptant les cierges, de sept même. C'était si agréable qu'il craignait que quelqu'un ne vînt en empêcher la réalisation et déconseiller cette solution au nouveau prêtre. Il était évident que le nouveau batiouchka ne connaissait pas les usages. Et si cela parvenait jusqu'au Père Rodion qui lui expliquerait la chose, elle prendrait une autre tournure. C'est pourquoi Antoine résolut de garder tout cela secret et de ne le conter aux paysans que quand tout serait fini. Et quand on lui demanda combien le nouveau batiouchka avait pris pour la bénédiction nuptiale, il répondit sans hésiter :

— Six roubles qu'il m'a soutirés !

— Oh ! oh ! il s'y connaît, à ce qu'il paraît.

— Et vous, avez-vous cru que non, par hasard ?

fit Antoine en se débarrassant définitivement de ses scrupules : ce n'est pas pour rien qu'on le dit archi-savant.

Lorsqu'Antoine partit et que la porte se referma derrière lui, Cyrille se leva et, agité, fit un tour dans la chambre.

— Sais-tu, c'est même blessant, jusqu'à quel point est invétérée chez eux cette maladie, dit-il en s'adressant à Moura. Il vient chez moi, tout droit comme chez un marchand : à vous la marchandise, à nous l'argent ! Et je suis sûr qu'il est mécontent, à présent, indigné même. Non, réfléchis-y bien ; je suis un prêtre, je dois bénir l'union de sa fille avec son fiancé, c'est pour cela qu'il vient. Et il me dit : « Vends-moi pour cinq roubles de la grâce divine ! » Je devrais dire : « Non, cela ne se peut pas, cela en vaut dix ; » et, enfin, après avoir assez marchandé, nous tomberions d'accord sur sept roubles... Quelle opinion pourrait-il ainsi avoir de moi !...

— Pourtant, Cyrille, il faut que le prêtre ait de quoi vivre ! objecta Maria Gavrilovna.

— Certainement, il le faut, Moura, certainement. Mais cela doit être arrangé d'une autre façon. Cette forme est blessante pour moi, oui, blessante.

Moura ne répliqua plus ; mais elle n'était nullement convaincue. Elle avait, dès son plus jeune

âge, vu débattre le prix des diverses cérémonies religieuses, et était habituée à croire que c'était dans l'ordre des choses, et qu'il n'en pouvait être autrement.

Le lendemain matin eut lieu la célébration du mariage de Gorpina avec Marco Pratziouk. Il y avait peu de monde dans l'église, car c'était la saison des travaux champêtres, et personne, d'ailleurs, n'ignorait que Gorpina n'était plus vierge. Les jeunes mariés se dépêchaient pour avoir le temps de se rendre à l'aire, car ils voulaient, le soir, organiser un banquet. Après la cérémonie, Antoine s'approcha de Cyrille et, tout confus, lui dit :

— Comme vous m'y avez autorisé, batiouchka, voici un rouble; c'est tout ce que je puis donner!

Cyrille prit tranquillement de ses mains le billet d'un rouble, et le remit immédiatement au diacre, le Père Siméon. Le diacre regarda le billet, et, tout à fait involontairement, fit une mine si piteuse que le chantre Dieménti, qui emportait les couronnes dans le sanctuaire, comprit tout de suite que quelque chose clochait là-bas. Un instant plus tard, ils chuchotaient entre eux dans le chœur. Immédiatement après, Dieménti traversa à grands pas toute l'église, rejoignit Antoine qui s'en allait et le saisit par la manche de son habit.

— Dis, tête de bœuf, as-tu donc perdu l'esprit? demanda-t-il, d'un ton grave, en se contenant à peine.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit Antoine, quoiqu'il comprît parfaitement ce que voulait le diacre.

— Comment, qu'est-ce qu'il y a? Tu donnes un rouble pour la célébration d'un mariage?

— Mais, devant Dieu, Dieménti Iermilytch, je n'en ai pas plus!

— Je ne te demande pas si tu en as ou non; mais je veux que tu me dises quel est le prix que le batiouchka t'a fixé.

— Le batiouchka? Le batiouchka a dit : « Tu donneras ce que tu pourras. » Alors... moi...

Le chantre Dieménti perdit toute contenance à ces paroles, tellement il était ahuri. Antoine en profita pour s'esquiver, afin qu'on ne lui soutirât pas encore quelque chose. Dieménti revint dans le chœur, d'un pas plus lent, et communiqua au diacre ce qu'il avait appris d'Antoine. En ce moment, Cyrille, ayant quitté ses vêtements sacerdotaux, sortit du sanctuaire et se dirigea vers la porte. Ils se turent; mais leur physionomie exprimait clairement la stupéfaction et le mécontentement, quoiqu'ils s'efforçassent de dissimuler ces sentiments. Cyrille le vit très bien; mais il fit semblant de ne s'apercevoir de rien, et quitta l'église.

— Non, qu'est-ce que c'est que cela, Père Siméon, je vous le demande? cria alors à pleins poumons le chantre Dieménti ; de cette façon, on peut mourir de faim. Si on ne prend pas d'argent pour les mariages, pour quoi en prendra-t-on?

— Ce sont les nouvelles façons d'agir, Dieménti Iermilytch, répondit d'une faible voix de ténor le diacre maladif qui ajouta :

— Emporte donc le puisoir avec le vin, Dieménti Iermilytch.

Le chantre se précipita vers une petite table carrée, placée au milieu de l'église, saisit le puisoir et s'élança avec lui dans le sanctuaire. Tout cela fut fait par lui dans un élan d'indignation non dissimulée. Quant au diacre, il se tenait la tête humblement baissée, comme un homme habitué à se résigner en face des infortunes de la vie.

— Savez-vous? dit le chantre, revenant du sanctuaire, — allons chez le Père Rodion, et racontons-lui cela.

— Oui, oui, il le faut! répondit le diacre.

Et, quittant l'église, ils s'en allèrent directement chez le Père Rodion.

VII

Le Père Rodion les reçut sans cérémonie. Il portait un large pantalon de nankin qui s'enfonçait dans les tiges de ses courtes bottes, et un petit veston. Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce qu'on appelait le salon, le Père Rodion se tenait devant une cage, suspendue au-dessus de la fenêtre, et avec gravité et circonspection y remettait de l'eau pour ses serins.

— Ah ! voilà l'armée du Christ qui arrive ! fit-il, en gardant la même attitude et sans interrompre son occupation. Eh bien ! comment vont les affaires?

— Mal, Père Rodion ! dit plaintivement le chantre Dieménti, dont l'indignation n'était pas encore apaisée.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc?

— On vient de célébrer le mariage de la fille d'Antoine Bondarénko, et on a reçu pour cette cérémonie un rouble en tout.

— Comment cela se fait-il ?

Le Père Rodion conservait sa placidité, tout à ses occupations idylliques.

— C'est très simple. La cérémonie étant terminée, Antoine s'est approché du Père Cyrille...

Le chantre Dieménti se mit à raconter l'affaire en s'arrêtant sur les moindres détails. Arrivé à l'explication donnée par Antoine, il répéta sa réponse : « Le batiouchka a dit : — tu donneras ce que tu pourras. »

Le Père Rodion lâcha alors brusquement la cage qui se mit à osciller.

— Voilà ce que c'est! Eh bien! je puis le dire, c'est vraiment mal, fit-il.

— Et même très mal,confirma d'une voix plaintive le diacre.

— Mais on n'a qu'à faire cela une fois, et cela ira tout seul. Cela leur plaira même beaucoup.

Sous ce terme de *leur*, le Père Rodion comprenait les paroissiens. Il invita les desservants à prendre place, et on se mit à discuter à fond la question.

— A dire vrai, j'ai tout de suite remarqué quelque chose en lui de... de suspect, disait le Père Rodion; — pourtant, si cela continue, on peut porter plainte.

La délibération dura plus d'une heure. En fin de compte, on décida de ne pas se hâter et d'attendre les événements. Peut-être cela provenait-il

de l'inexpérience, le nouveau prêtre ignorant simplement les usages.

La première semaine de Cyrille fut riche en cérémonies religieuses. La vieille mère du forgeron Pakhome, qui ferrait les chevaux de tout le village, vint à mourir. Le forgeron ne s'en affligea pas outre mesure, parce que la vieille femme était malade depuis longtemps et ne lui était d'aucune utilité, ne représentant qu'une bouche de plus à ajouter aux sept autres qui composaient sa famille. Il alla tout droit chez le chantre Dieménti.

— Quoi, est-ce que Mavra a rendu l'âme? demanda Dieménti.

On savait dans le bourg que Mavra était au plus mal. D'ailleurs, en une saison de travaux comme celle-là, le forgeron ne serait pas venu sans un motif important chez le chantre.

— Vous avez deviné juste, Dieménti Iermilytch. Elle a précisement rendu l'âme. Que Dieu lui donne la paix!

— Eh bien! Quoi alors?

— Mais je voudrais l'enterrer.

— Eh bien! mets-la en terre. Dimanche, nous irons au cimetière et nous dirons l'office des morts. Peut-être jusque-là le Seigneur voudra-t-il recueillir encore quelqu'un. On fera tout ensemble.

— Je voudrais bien que les choses fussent mieux faites.

— Mais je voudrais bien, moi, être archevêque! Elle n'était pas un si grand personnage, ta Mavra! Et tu voudrais pour quarante copecks, n'est-ce pas? la faire enterrer en grande pompe par le clergé tout entier!

— Que voulez-vous, Dieménti Iermilytch? je vous rendrai la pareille autant que je le pourrai. Peut-être aurez-vous besoin de faire ferrer un cheval.

— Cela, tu me le feras bien pour rien; non, Pakhome, laissons cela. Je n'ai pas encore achevé de battre mon froment.

— Dans ce cas-là, il faudra que j'aille chez le batiouchka lui-même, fit Pakhome, qui se rendit chez Cyrille.

« Voyez-vous, ils ont flairé ce que c'est que le batiouchka. Il n'irait pas, certes, chez le Père Rodion,» pensa Dieménti; et il résolut d'attendre ce que dirait Cyrille.

Pakhome arriva chez le batiouchka et lui déclara que sa mère venait de mourir la veille. Il se préparait à lui exposer la prière relative à l'enterrement.

— Tout est-il préparé chez vous? demanda Cyrille.

— Tout ce qu'il faut.

— Eh bien! appelle alors le chantre ou le diacre.

Pakhome hésita un moment...

— Le chantre, fit-il, m'a dit : « Mettez-la en terre vous-même, et nous dirons l'office des morts dimanche! J'ai à battre le blé, dit-il, je ne puis pas pour quarante copecks quitter mon travail. »

Cyrille ne dit rien, revêtit la soutane, mit son chapeau, et sortit. Du perron, on apercevait l'aire de Dieménti. Le chantre était vêtu d'une blouse d'indienne, sans cafetan. Son chapeau de paille lui était descendu sur la nuque. Il frappait avec ardeur de son fléau, et sa figure ruisselait de sueur. En apercevant le batiouchka sur le perron, il redoubla de zèle. Cyrille se tint un moment sur le perron, et pensa : « Il a pourtant une famille nombreuse. » Il traversa l'enceinte, sortit par la petite porte, et s'approcha de l'aire de Dieménti. Le chantre suspendit son travail et ôta respectueusement son chapeau.

— Dieu vous aide, fit Cyrille.

— Faut-il que je me tienne prêt pour l'enterrement? demanda Dieménti.

— Non, cela ne fait rien. Je dirai l'office moi-même. Le diacre, je suppose, est aussi occupé.

— Il récolte ses légumes.

— Bon, je me débrouillerai tout seul, fit Cyrille.

En ce moment, le gardien de l'église lui apporta le paquet renfermant les vêtements sacerdotaux. Cyrille le prit, et suivit Pakhome. Dieménti le

regardait s'éloigner, en pensant : « Quelle sorte d'original es-tu donc? Dieu a-t-il élu domicile dans ton cœur ou es-tu simplement un hypocrite? Tu es difficile à comprendre! »

Cyrille dit l'office des morts pour Mavra, et l'accompagna au cimetière. Lorsque le forgeron, la cérémonie achevée, lui tendit la main, remplie de monnaie de cuivre, il refusa, disant qu'il ne lui fallait rien. Un instant auparavant, il avait vu la misérable demeure où s'abritait Pakhome avec sa nombreuse famille.

« Comment prendrais-je l'argent d'un malheureux pareil? » pensa Cyrille, et il dit :

— Pour l'hiver, je vais avoir une povozka. Si quelque chose s'y casse, je t'appellerai pour la raccommoder!...

— Tout ce qu'il vous plaira, batiouchka, je le ferai pour votre bonté, fit Pakhome tout ému.

Il était, en effet, très touché de l'attention que lui avait témoignée le nouveau prêtre.

Dans le bourg de Lougovoïé, l'usage établi voulait qu'on dît l'office complet des morts rien que pour les riches. « Je ne bougerai pas de place à moins de deux roubles, » déclarait sans préambule le prédécesseur de Cyrille. Quant aux pauvres, il était admis comme suffisant qu'ils fussent portés au cimetière par les membres de leurs familles et qu'on dît pour eux collectivement l'office des

morts quand il y en avait une demi-douzaine de rassemblés. Cela se pratiquait surtout en été, quand tout le monde, prêtres et desservants, était occupé aux travaux des champs. Les paroissiens s'étaient habitués à cet usage, établi depuis longtemps, et ne protestaient pas. Il y avait quelquefois des tentatives partielles en vue de déterminer les desservants à une concession, lorsque, dans une famille peu fortunée, mourait une personne respectable comme dans le cas du forgeron Pakhome. Parfois, dans un bon moment, on réussissait à tomber d'accord pour un rouble, mais en promettant d'apporter à la fin du battage une mesure de seigle. Généralement, la question des cérémonies religieuses se débattait ouvertement dans le village.

C'était un vendredi. Devant la maison de Dieménti s'arrêta une « diligence » de construction solide, attelée d'une paire de chevaux alertes. Sur le devant était assis un jeune gars, vêtu d'une chemise de toile blanche, serrée à la taille par une ceinture, et la tête couverte d'un chapeau de paille à larges bords. En arrière, sur le berceau à ressort, était placé un paysan gros et lourd, avec une figure bronzée, garnie de poils, des yeux petits et d'épais sourcils blancs. Il portait une redingote bleue, ceinte d'une écharpe rouge, et une casquette en drap bleu, ce qui lui donnait l'aspect d'un habitant de faubourg. Il descen-

dit de la diligence, et l'on vit alors que c'était un homme de petite taille, à la démarche lourde et assurée. Dieménti, qui mettait en tas les grains dans l'aire, posa la pelle en l'apercevant, et alla à sa rencontre.

— Tiens! Marco Andreïevitch, quel bon vent vous amène? Et comment vont les affaires là-bas, dans les métairies? Mais entrez donc dans la maison!

Dieménti avait le regard et la parole extrêmement bienveillants. Il était clair que Marco Andreïevitch Chibénko, un riche métayer, était un hôte désiré. Chibénko remua légèrement ses moustaches longues et épaisses, ce qui équivalait à un sourire, et tendit à Dieménti une main basanée et rugueuse.

— Grâce à vos prières, Dieménti Iermilytch, cela va, marmotta-t-il d'une voix saccadée, en bégayant légèrement. Et quant à entrer dans la maison, je le veux bien! Ohé! Mitko, écoute donc... porte l'un des sacs dans le vestibule!

— Grand merci! je vois que vous ne nous oubliez pas.

Mitko descendit paresseusement de son haut siège, et l'hôte et le maître entrèrent dans la maison. Dans le vestibule, ils furent accueillis par l'épouse de Dieménti, Antonina Iegorovna, une femme assez jeune encore et, par sa constitution

et sa santé, exactement pareille à son mari. Elle était affairée auprès du poêle, faisant chauffer un chaudron où remuaient encore des écrevisses vivantes. Elle était entourée de gamins à la tête brune, au nez sale et au ventre proéminent, vêtus de longues chemises sans ceinture, sans pantalon et nu-pieds.

Antonina Iegorovna s'excusa de ne pas pouvoir donner la main à Marko Andreïevitch, vu qu'elle l'avait barbouillée de suie.

— Ne le prenez pas en mal, ajouta Dieménti : elle se met toujours comme cela en souillon !

Lorsqu'ils furent dans la maison, Antonina Iegorovna se rendit immédiatement dans un petit cabinet sombre, se débarbouilla, changea de camisole, sortit un carafon d'eau-de-vie, du poisson fumé, et bientôt parut dans la chambre avec ces provisions.

— Et de qui est-ce maintenant la semaine ? demanda tout d'abord Marko.

— Du nouveau, du Père Cyrille, fit Dieménti, en laissant tomber les bras de découragement.

— Ah ! eh bien ! nous allons justement le mettre à l'épreuve. J'ai construit un nouveau grenier à blé. Demain, nous allons y mettre le grain ; et sans consécration, vous le savez bien, cela ne se peut pas. Je voudrais seulement qu'on l'aspergeât d'eau bénite aujourd'hui.

— Eh bien ! nous le ferons avec plaisir, Marko Andreïevitch. Vous ne nous chicanerez pas là-dessus, sans doute.

— Oh ! par exemple !... Je suis même tout prêt à vous récompenser d'avance. Et tout de suite encore! Tenez, Dieménti Iermilytch, remettez cela vous-même au batiouchka !

Marko sortit de son sein une bourse tricotée, compta trois billets de trois roubles chacun et un billet d'un rouble, et les présenta à Dieménti, qui les prit aussitôt.

— Si tous les paroissiens avaient de tels procédés, nous serions des richards, dit-il, en serrant les billets ; il n'y a que des bienfaiteurs comme vous qui nous fassent vivre !

Mais en ce moment une idée lui traversa l'esprit, qui assombrit sa figure. « Qui sait si, là encore, le nouvel archiprêtre ne nous jouera pas un tour de son métier ! pensa-t-il. S'il lui rendait la monnaie!... On peut s'attendre à tout de sa part. »

— Et pourquoi, Marko Andreïevitch, n'attendriez-vous pas jusqu'à dimanche? demanda-t-il, non sans cette arrière-pensée : « Dimanche commence la semaine du Père Rodion ; donc, l'affaire sera sûre. »

— Mais je vous le dis, le grain est prêt, et demain on le met au grenier. Il n'y a pas moyen d'attendre !...

— Oui, oui !... Toi, Antonina, régale ici notre hôte ; moi, je vais aller voir le batiouchka; je lui communiquerai la demande de Marko Andreïevitch.

— Peut-être vaudra-t-il mieux que nous y allions ensemble pour faire connaissance tout de suite; je lui ai apporté, à cet effet, deux sacs de seigle.

— Non, attendez un peu; j'irai, moi d'abord, puis ce sera votre tour. « Et s'il t'envoie avec ton seigle on ne sait où, pensa Dieménti ; en voilà un original que ce batiouchka ! »

Dieménti se rendit chez Cyrille. Il le trouva à son bureau. Maria Gavrilovna était assise sur un canapé et lisait un livre.

— Prenez place, je vous en prie, je suis tout de suite à vous, dit Cyrille, en continuant d'écrire. Moura, c'est notre chantre : Dieménti Iermilytch Gloustchénko.

Moura lui tendit la main. Dieménti prit cette main dans son énorme paume, la serra et, par suite de son trouble, la secoua avec une ferveur inusitée. Mais il n'osa pas s'asseoir, et il resta debout, après avoir fait deux pas en arrière du canapé. Moura lui demanda s'il avait de la famille et si elle était nombreuse. Il répondit que, grâce à Dieu, elle l'était assez, et ajouta qu'il avait déjà fait entrer son aîné à l'école ecclésiastique.

— Eh bien? de quoi s'agit il? demanda Cyrille, se tournant vers lui avec sa chaise.

— Un métayer, Marko Chibénko, vous prie d'aller chez lui pour bénir son grenier.

— Eh bien ! allons-y !

— C'est un paysan très riche, le premier des métayers... Il a offert de lui-même dix roubles... Je ne lui avais même rien demandé. Faut-il les accepter? expliqua, avec l'accent d'un homme pris en faute, Dieménti.

— Il a offert cela de lui-même? demanda Cyrille en examinant la physionomie du chantre.

— Devant Dieu, Père Cyrille, c'est vrai : je ne lui ai rien demandé, pas même par voie d'allusion.

— S'il est riche et s'il les a offerts lui-même, pourquoi ne pas les accepter ?

— Certainement, pourquoi ne pas les prendre ? D'ailleurs, voici les billets !

— Mettez-les dans le tronc commun !... Et faites vos préparatifs, nous partons.

« Voilà; allez donc le comprendre cet homme, pensait Dieménti, en revenant chez lui : — « S'il est riche et s'il a offert l'argent de lui-même ! » par-dessus le marché ! Et qu'est-ce que cela me fait qu'il soit riche ou non? Y en a-t-il beaucoup de ces riches-là ! — « S'il l'a offert lui-même, » dit-il. Mais c'est Marko Andreïevitch, le métayer : les métayers sont des gens de toute autre espèce ! At-

tends-toi donc à ce que nos paroissiens de Lougovoïé t'offrent d'eux-mêmes de l'argent ! Comment donc ! Attendez-vous-y ! »

En traversant le vestibule de sa maison, il aperçut dans le coin le sac de seigle, bien bourré et bien noué...

« Voilà, on reconnaît tout de suite le métayer. Il l'a apporté lui-même, personne ne le poussait. Et quel sac, tout rondelet, tout gai, il contient au moins 6 pouds [1] ! Si on le comptait rien qu'à 60 copecks le poud, cela ferait ainsi 3 roubles 60 copecks. C'est de l'argent, cela ! »

Marko Andreïevitch avait déjà eu le temps de boire cinq bons petits verres et refusait le sixième, en alléguant la nécessité d'aller voir le batiouchka.

— Cela ne convient pas, vous savez, de sentir l'eau-de-vie.

C'était son unique appréhension, car il ne commençait à être ivre qu'à partir de la seconde demi-bouteille.

Il se rendit chez Cyrille. Le batiouchka avait déjà revêtu la soutane. Maria Gavrilovna fouillait dans la commode pour lui donner un mouchoir propre. Marko Andreïevitch entra dans le vestibule, et, par convenance, quoique le temps fût extrêmement sec, s'essuya soigneusement les

1. Le poud pèse environ 16 kilog.

pieds sur le seuil en bois. S'apercevant qu'à gauche se trouvait une grande porte à deux battants et, à droite, une plus petite, il se dit que celle-ci devait mener à la cuisine et prit à gauche. Il ouvrit la porte et entra. Sur le seuil, il s'arrêta et, tournant les yeux vers le coin, se signa trois fois, puis salua le maître de la maison.

— Je suis Marko Chibénko, des métairies, batiouchka, dit-il en clignant des yeux.

— Ah ! Eh bien, nous allons chez vous : je suis prêt ! répondit Cyrille, croyant que Chibénko était venu pour hâter le départ.

— Non cela est une chose à part, et je suis venu pour une autre affaire.

— Vous avez affaire ? Prenez donc place et dites ce qu'il y a.

— Je vous remercie bien. Seulement, permettez-moi d'abord de vous demander la bénédiction.

Cyrille s'aperçut qu'il avait commis un oubli. Il avait grand'peine à s'habituer à donner ainsi la bénédiction à chacun de ceux qui venaient chez lui. D'habitude, sa main se tendait pour serrer celle du visiteur, tandis qu'ici pas une visite ne se passait sans qu'il eût à donner la bénédiction.

Marko s'approcha donc de lui, reçut la bénédiction et lui baisa la main.

— Et maintenant, voici l'affaire, fit-il d'un ton plus dégagé : nous autres, nous respectons beau-

coup nos batiouchkas et nous tâchons toujours de leur être agréables.

— Mais, asseyez-vous donc ! Pourquoi restez-vous debout ? lui dit Cyrille.

— Je vous remercie bien ! répondit Marko, en profitant immédiatement de l'invitation, et il s'assit sur une chaise, les jambes étendues et serrées l'une contre l'autre. Ce que Dieu, dans sa bonté, nous envoie, nous le partageons avec nos batiouchkas. Donc, pour faire connaissance, permettez-moi, batiouchka, de vous offrir deux sacs de seigle en cadeau.

— A moi? Pourquoi donc? Je n'ai encore mérité en rien !...

— Vous priez pour nous. Nous ne faisons que pécher et vous obtenez notre pardon par vos prières. C'est donc pour cela. En outre, nous estimons beaucoup la dignité ecclésiastique. Ne refusez donc pas d'accepter ces deux petits sacs.

— Mais vraiment... Je n'ai rien à redire à cela. Seulement, c'est un peu étrange ... Enfin, soit, j'accepte... Je vous remercie !...

Cyrille se troubla. Il n'avait pas prévu une offre pareille. Il savait pourtant qu'aux yeux d'un paysan il n'y a pas d'offense plus grande que le refus d'accepter un don.

— Eh bien ! je vous remercie. Pour nous, ce qui importe, ce sont les relations cordiales. Si on

ne nous dédaigne pas, nous autres, nous sommes toujours prêts à rendre service. Et ne me permettez-vous pas de voir la matouchka ?

— Pourquoi pas ? On peut la voir aussi. Moura, viens donc : on veut faire ta connaissance.

Maria Gavrilovna sortit, le mouchoir à la main et regarda avec étonnement Marko Andreïevitch, assis sur une chaise. Elle ne comprenait pas pourquoi il avait le désir de faire connaissance avec elle. A son entrée, il se leva et esquissa un mouvement qui rappelait une révérence.

— C'est donc la matouchka ? Si jeune, Seigneur Dieu !

Et soudain, il s'approcha de Moura, lui saisit la main et la baisa. Moura n'eut pas le temps de s'en garer.

— Je viens des métairies, matouchkta. Venez donc nous voir, vous serez la bienvenue. Nous vous ferons bon accueil, car nous estimons beaucoup les ecclésiastiques. Nous réunirons tous les métayers, nous vous amènerons cinq chariots de blé ! Venez seulement !

Tout cela paraissait singulier à Moura. Elle ne comprenait pas pourquoi il l'invitait si chaleureusement ; pourquoi elle irait chez les métayers ; à quel propos ils se réuniraient tous et lui amèneraient cinq chariots de blé ! Elle se taisait et le regardait avec une stupéfaction non dissimulée.

— Eh bien, merci, merci, répondit pour elle Cyrille. Il est temps toutefois de partir.

Marko répéta son invitation et sortit après Cyrille. Sur le perron, il s'arrêta et cria dans la direction de la chaumière de Dieménti :

— Eh ! Mitko, amène la voiture ici et porte dans le garde-manger du batiouchka les deux sacs qui sont dans l'avant-train.

Mitko se remua, brida les deux chevaux et, un instant plus tard, la voiture s'ébranla avec un bruit sonore. Mitko contourna la clôture et s'arrêta devant la petite porte. Il employa quelques minutes à transporter les sacs, puis il arrangea le foin sur le siège de la voiture et fit des places pour s'asseoir. Dieménti vint, vêtu d'un cafetan gris avec un paquet sous le bras. Dans le paquet se trouvaient les vêtements sacerdotaux. Il dit que le Père diacre était indisposé. Enfin, ils se placèrent dans la voiture et partirent.

Les métairies, qu'on appelait quelquefois « les hameaux de Tchoubatovo », parce que les paysans libres qui s'y étaient établis vivaient sur la terre qui appartenait autrefois au propriétaire Tchoubatoff, mais connues généralement sous cette simple dénomination de « métairies », se trouvaient à une dizaine de verstes de Lougovoïé. Presque tous les habitants des métairies possédaient de la terre en propre : qui, une douzaine de dessiatines ;

qui, deux dizaines, et il y en avait même deux, — le vieux Ieréma-Goubar et Marko Chibénko, — qui, possédant chacun trente dessiatines, en prenaient encore à ferme plusieurs dizaines à la châtelaine de Lougovoïé. En dépit de cela, les métayers, non seulement ne s'offraient point le luxe de belles et vastes maisons, mais la moitié d'entre eux s'abritaient dans des cabanes en terre, tandis que les autres avaient construit, comme le font les paysans, des maisonnettes en terre battue avec toit en roseaux, composées de deux petites pièces où l'on pouvait à peine tenir : celle de tous les jours, et celle des fêtes, — avec un petit cabinet noir pour les poussins, les veaux nouveau-nés et les cochons de lait. Lorsqu'on demandait à ces métayers qui, presque tous, étaient riches, pourquoi ils ne bâtissaient pas pour eux de bonnes maisons, ils répondaient :

— Nous n'en avons pas le temps. Et puis, quoi ! Nous sommes habitués à nos cabanes. Dans une grande maison, la famille est dispersée dans tous les coins : c'est triste ; tandis que, dans une petite cabane, tous sont ensemble, serrés les uns contre les autres : c'est plus gai et plus chaud.

En revanche, à côté des petites cabanes, se trouvaient de hauts greniers à blé, de vastes hangars pour le bétail, pour l'hivernage des brebis, de la volaille ; en un mot, pour toute espèce de

bêtes. On aurait pu croire que les vrais maîtres ici étaient précisément ces bêtes, et que les hommes vivaient à côté d'elles en qualité d'humbles et peu exigeants serviteurs, abrités dans de méchantes masures.

A peine la diligence atteignait-elle le haut plateau traversé d'une large route qu'au milieu de la plaine infinie se dessinèrent les métairies de Tchoubatovo. On pouvait compter les quarante feux avec leurs jardins potagers où s'élevaient de hautes meules de foin et de paille, et des gerbes de blé, gracieusement disposées en figures ornementales. Chaque feu avait son puits, et les grues élancées, avec leurs seaux, s'élevaient au-dessus, comme des sentinelles silencieuses, appelées à défendre contre un ennemi extérieur le hameau solitaire, jeté au milieu de la steppe.

Une demi-heure plus tard, ils avaient laissé de côté quelques cabanes et s'arrêtaient devant la maisonnette de Marko Andreïevitch. Celle-ci ne se distinguait en rien des autres ; seulement, la bâtisse pour les bêtes était plus imposante et le vaste grenier à blé brillait tout neuf sous les rayons du soleil. Dans la cour se pressaient une vingtaine de paysans et de paysannes en costumes de travail. On voyait qu'ils étaient venus directement des aires pour organiser une petite fête. A peine Cyrille entrait-il dans la cour que toute

la bande vint, à tour de rôle, lui demander la bénédiction.

— C'est le nouveau batiouchka, disaient-ils entre eux ; — et comme il est jeune !... ajoutaient les paysannes, qui, on ne sait pourquoi, soupiraient profondément.

Puis Marko l'invita à entrer dans la maison. Dans la pièce étroite, au plafond enfumé, éclairée par des fenêtres toutes petites, étaient assis à une longue table une dizaine de paysans, pour la plupart d'un âge respectable. C'étaient les chefs de famille des métairies. Ils se levèrent et quittèrent la table. Cyrille se signa devant les sombres icones, suspendues dans un coin, et salua les assistants.

— Bonjour ! dit-il, en s'adressant à tous.

On entendit un bruit confus de voix répondant au salut, puis le baise-main commença. Immédiatement après, de derrière le poêle, sortit une femme svelte, aux joues vermeilles, pimpante, vêtue d'une jupe de couleur, et la tête ornée d'une coiffure de soie.

— Voilà ma femme ! dit Marko.

Et la femme de Marko demanda aussi la bénédiction.

— Eh bien ! commençons, dit Cyrille.

Dieménti délia le paquet et lui présenta les vêtements sacerdotaux. Les paysans le regardaient avec curiosité, et remarquaient combien les prêtres

actuels étaient jeunes. Lorsque Cyrille eut revêtu les vêtements, tous sortirent dans la cour; et là, sous les rayons brûlants du soleil, devant une table sur laquelle était placé un vase rempli d'eau, eut lieu la consécration du nouveau grenier à blé de Marko Chibénko.

— Et maintenant, veuillez partager notre repas, ce que Dieu nous envoie, dit la femme de Marko.

Cyrille accepta l'invitation, et rentra le premier dans la maison. Là, tout était déjà transformé. La table était recouverte d'une nappe blanche et garnie de soupières et d'assiettes, avec des perches frites et des pâtés aux légumes et aux poissons. Deux grosses carafes d'eau-de-vie étincelaient parmi toutes ces victuailles.

— Je vous prie de prendre place ici, batiouchka! fit la maîtresse de la maison, en indiquant dans un coin, sous les icones, la place d'honneur, où l'on ne faisait asseoir que les hôtes les plus respectables. Cyrille s'assit; à côté de lui se plaça Dieménti; tout autour de la table se rangèrent une quinzaine de paysans, parmi lesquels ne se trouvaient que deux femmes.

— Tout d'abord, acceptez un petit verre d'eau-de-vie! fit Marko, qui, avec sa femme, ne prenait pas part au repas, en versant à Cyrille d'abord, puis aux autres convives une pleine rasade d'eau-de-vie.

Tous vidèrent entièrement leur verre. Cyrille, seul, en prit à peu près le quart, et le reposa sur la table.

— Eh ! batiouchka, qu'est-ce que cela? Il faut tout boire, fit avec un accent persuasif le maître du logis.

— Non, je ne le puis pas, répondit Cyrille : le verre est trop grand !

— C'est une offense pour moi. Comme cela, mon grenier ne sera pas plein non plus. Tout le monde le sait.

— Eh ! pourquoi avons-nous prié Dieu, mon hôte? N'est-ce pas pour que le grenier soit plein? demanda gravement Cyrille.

— Certes; mais cela est une chose à part.

Les paysans, l'air sérieux et occupé, fixaient des yeux leurs assiettes et se taisaient; seul, Marko répétait son « certes ». Mais un instant plus tard, il se remit de son trouble, et dit :

— Et, maintenant, prenez-en un autre, afin que, dans le temps à venir, Dieu envoie également d'autre grain dans mon grenier !

Ce disant, il remplit les petits verres; Dieménti tendait déjà la main pour reprendre le sien; mais, en ce moment, Cyrille dit :

— Mon avis est qu'un seul verre doit suffire à un homme.

Les paysans s'entre-regardèrent étonnés. Die-

ménti retira précipitamment sa main et se mit à en caresser sa barbe luxuriante. Mais la maîtresse de la maison prit ces paroles pour une plaisanterie, et dit :

— Eh bien ! batiouchka, prenez donc encore un petit verre ; autrement, à vous regarder, les autres ne boiront pas non plus.

— Mais pourquoi boirais-je, si cela m'est nuisible et désagréable ? Du reste, il ne convient pas à un prêtre de boire ainsi.

— Ah ! nos prêtres boivent toujours sec ! dit l'un des convives, heureux de placer son mot.

Quelques-uns répondirent à cela par un beuglement d'approbation ; d'autres, comme s'ils avaient vaguement compris la maladresse de cette phrase, se troublèrent.

— Et, selon moi, n'est pas un vrai batiouchka celui qui ne veut pas boire avec nous, lâcha un autre convive.

Un silence général s'ensuivit.

— Et comment vous appelle-t-on et où se trouve votre maison ? demanda Cyrille en se tournant vers l'auteur de cette apostrophe.

— On m'appelle Sidor Tovkatch, et ma maison, batiouchka, si vous voulez me faire l'honneur de venir chez moi, est la troisième après celle de Marko, répondit le paysan.

— Eh bien, je saurai cela à l'avenir, et je n'irai

jamais dans la maison de Sidor Tovkatch ; comme je ne peux pas boire d'eau-de-vie, je ne suis donc pas un batiouchka pour lui.

Tovkatch rougit jusqu'aux oreilles, et se trouva tellement sot qu'il ne sut que répondre.

Cyrille continua :

— Et aux autres qui consentent à me considérer comme un batiouchka, bien que je ne boive pas d'eau-de-vie, je vais dire pourquoi je n'en bois pas ou très peu. Je n'en bois pas, parce que je tiens à ma santé, que je veux vivre longtemps, et, avec cela, garder toute ma raison. Et l'eau-de-vie, si on en boit plus qu'il ne faut, nuit à la santé et abrège la vie. Tu devrais vivre soixante-dix ans, mais tu bois beaucoup d'eau-de-vie, et tu n'en vivras que cinquante. Tu es un homme sensé, et tout le monde te respecte ; mais l'eau-de-vie trouble ta raison, affaiblit tes forces, et voilà que d'homme sensé que tu étais tu es devenu un fou, et tout le monde se moque de toi. Jugez ainsi s'il est avantageux d'en boire !

— Il s'ensuit, en effet, qu'il n'y a aucun avantage, confirma quelqu'un.

Les hôtes, troublés, n'offrirent plus d'eau-de-vie à personne, ayant décidé que le vrai festin aurait lieu après le départ du batiouchka.

Quand on eut fini de manger le pâté doux aux prunes, Cyrille se leva, et tous les autres suivirent

son exemple. Lorsqu'il sortit de la maison, des conversations à voix basse s'engagèrent :

« C'est celui-là qui est un savant, un vrai savant, malgré qu'il soit si jeune ! Et comme il est sérieux ! Et notre Tovkatch, en voilà un qui est tombé juste ! Quelle ignorance ! » etc., etc.

Lorsque Cyrille, accompagné de Dieménti, fut prêt à monter en voiture, Sidor Tovkatch s'approcha de lui en ôtant respectueusement son bonnet.

— Je vous demande pardon, batiouchka, fit-il tout confus; j'ai lâché mon mot par pure ignorance... Mais pour le penser, devant Dieu, je vous assure que je ne le pense pas.

Et il demanda la bénédiction à Cyrille.

— Venez me voir, Sidor, avec vos autres paysans; nous causerons. Voyez-vous, y il a parmi vous peu de gens qui savent lire et écrire, vous n'avez pas d'école et vous dépensez beaucoup d'argent en eau-de-vie ! Vous êtes tous dans l'aisance.

Sidor écouta cette invitation dans un silence respectueux.

Ils furent reconduits en voiture, non par Marko lui-même, mais par l'un de ses jeunes ouvriers.

— Ils sont de vrais enfants ! dit Cyrille, en s'adressant à Dieménti, assis à côté de lui; comme des enfants, ils croient à tout ce qu'on leur dit,

au bien comme au mal. C'est pourquoi il ne faut pas négliger une seule occasion de leur enseigner le bien et la vérité! N'est-ce pas, Dieménti Iermilytch ?

— Cela va de soi ! répondit Dieménti, d'une part flatté de ce que le savant archiprêtre entrait en conversation avec lui, et, d'autre part, regrettant profondément de n'avoir pu rester dans la maison de Marko. « Je m'imagine, pensait-il, le cœur navré, ce qu'ils vantent à cette heure le nouveau batiouchka et comme, pendant ce temps, ils lampent ferme, une carafe n'attendant pas l'autre ! »

VIII

— Ah! maintenant, nous allons peser sur eux! Maintenant, c'est la semaine du Père Rodion qui va commencer! dit le chantre Dieménti au diacre Siméon, le samedi après vêpres.

— En effet, Dieménti Iermilytch, il faudra peser! Quelle riche semaine! Si c'était la semaine du Père Rodion, nous aurions dans le tronc au moins quarante roubles. Pensez donc: un mariage, trois enterrements, la consécration du grenier, l'extrême-onction de la vieille Mirochnitchikha, — rien que des cérémonies importantes!... Et nous avons quatorze roubles et demi!... C'est honteux; à dire vrai, c'est honteux.

En un mot, les desservants inférieurs de Lougovoïé étaient mécontents de la première semaine du nouvel archiprêtre. Quant au Père Rodion, personne ne savait ce qu'il pensait. Il reçut en silence le rapport du diacre sur l'état du tronc de la semaine, et ne répondit même pas à la question de Dieménti: « Qu'en dites-vous, Père Rodion? » Selon toute apparence, en homme sensé, il ne

s'était pas encore formé une opinion bien définie sur ce nouveau phénomène.

En revanche, dans le village, circulaient sur son compte toutes sortes de bruits. Antoine, qui s'en était si heureusement tiré avec un rouble pour son mariage, raconta aux paysans la vérité sur cette affaire.

— Vois-tu, nous avons péché à cause de toi, nous l'avons blâmé, lui disaient les paysans, et il est comme cela!

Le dimanche, des métayers vinrent à la messe et apprirent à quelques-uns des habitants de Lougovoïé ce qui s'était passé chez Marko, lors de la bénédiction du nouveau grenier, ce qui anima encore davantage la discussion sur le nouvel archiprètre.

Il faut pourtant dire que les habitants du village n'avaient nullement le dessein d'arriver à des conclusions déterminées. Toutes les discussion se bornaient pour la plupart à l'énoncé des faits.

— Il a dit à la Mirochnitchikha : « Toi, ma vieille, tâche de guérir ; quand tu te lèveras et que tu gagneras quelque chose, tu t'acquitteras envers moi; si tu meurs, ce sera dans l'autre monde que tu me payeras, » racontait quelqu'un.

— Voyez-vous, comme il est!... Dans l'autre monde. Hum! faisaient observer les auditeurs.

— Lorsqu'on a enterré Prochka, l'enfant de la Andreïkha, celle-ci a donné quatre piataks (1). Jetant alors un regard autour de lui et voyant que dans la maison il n'y avait en tout qu'un petit pot et demi, il prend l'argent et dit : « Bon, je te remercie, mais je veux te rendre la monnaie. » Il fouille dans sa poche et en sort un demi-rouble : « Tiens, dit-il, achète pour ton aîné de l'huile de foie de morue ; il faut qu'il en prenne, car il est scrofuleux. »

— C'est extraordinaire. Un homme sensé ne ferait pas cela.

— Cela dépend... de l'idée qu'a l'homme en le faisant.

— Et aux métayers il a dit de ne pas boire plus de deux verres d'eau-de-vie. « En boire plus, a-t-il dit, est préjudiciable. »

— Deux verres, ce n'est pas assez pour un moujik, c'est même très peu.

— Ce n'est même rien du tout. Par exemple, en cas de baptême. Est-ce que deux verres sont suffisants, en cas de baptême? Ou bien, un mariage... Non, c'est impossible.

C'était en automne. La journée était brumeuse et la pluie menaçait. Cyrille assistait à une cérémonie religieuse. Maria Gavrilovna venait à

(1) Piatak, pièce de cinq copeks.

peine de se lever et avait passé son négligé du matin. Fiokla entra tout à coup dans la chambre et annonça :

— Une voiture vient de s'arrêter devant la maison, une voiture de la ville, d'après son aspect.

Le cœur de Maria Gavrilovna battit très fort. Elle courut sur le perron.

— Maman !

En trois secondes, elle se trouva dans les bras d'Anna Nicolaïevna Fortificantoff.

— Et vous vous êtes décidée à venir de si loin, toute seule !

— D'abord, ce n'est pas si loin, rien qu'une cinquantaine de verstes ; ensuite, je ne suis pas venue toute seule, mais bien avec le cocher.

Le fait était que la mère s'ennuyait de rester si longtemps sans voir sa fille, et elle avait résolu de lui rendre visite. Moura en eut une joie indicible ; elle se mit à rire aux éclats, à sauter ; elle courait l'embrasser à chaque instant et finit par fondre en larmes.

— Maman, c'est de joie, fit-elle.

Anna Nicolaïevna fut contente de l'appartement occupé par Moura. Ce qui la froissait quelque peu, c'était la présence de Fiokla, qui engagea immédiatement la conversation avec elle, en lui déclarant qu'elle était une pauvre veuve et quelle servait tous les archiprêtres. Mais lorsque Moura eut

quitté la chambre, elle s'approcha plus près d'Anna Nicolaïevna et lui dit avec un accent de mystère :

— Faites donc attention, matouchka. Ils ne savent pas vivre. Un autre batiouchka aurait déjà une paire de vaches, à cette heure, une douzaine de brebis, de la volaille, et eux n'ont rien. C'est honteux à dire, nous achetons la farine! Être batiouchka et acheter de la farine! Jamais cela ne s'est vu chez nous. J'ai été chez trois archiprêtres, on y vendait même toujours la farine. Non, il faut que vous leur appreniez à vivre!

Si blessant que cela fût pour Anna Nicolaïevna, elle prit néanmoins note de la communication de Fiokla. Comment cela se faisait-il, en effet, qu'en vivant depuis plus de deux mois dans une paroisse qui était considérée comme riche on n'eût rien mis de côté?

— Eh bien, raconte-moi donc comment tu vis, ici, dit Anna Nicolaïevna à Moura.

— Je suis bien, je suis contente, répondit-elle.

— Non, explique-moi comment tu passes ton temps?

— J'en passe la plus grande partie à lire. Cyrille est tantôt à l'église, tantôt à célébrer quelque part une cérémonie religieuse, tantôt à l'école, ou bien à se promener dans le village.

— Et tu restes seule?

— Oui, qu'est-ce que cela fait?

— Et tu n'as lié connaissance avec personne? Il y a ici une châtelaine pourtant. Je suppose qu'il aura été la voir.

— Qui? Cyrille! Pour rien au monde! Il a dit : « Si j'avais affaire à elle, j'irais la voir, mais autrement, non; — je ne sais pas ce que c'est que cette personne-là. » J'ai fait connaissance avec la famille du prêtre; il y a six demoiselles qui ne sont pas bien amusantes.

— Il s'ensuit donc que tu meurs d'ennui.

— Cyrille me dit toujours : « Lie connaissance avec les moujiks; à chaque pas, on rencontre là un type intéressant. »

Anna Nicolaïevna se mit à rire; puis elle pensa : « Je crois réellement et je suis même sûre qu'il doit avoir une araignée dans le plafond. »

Cyrille arriva, et exprima son contentement à propos de la visite de sa belle-mère.

— Vous verrez comme il fait bon ici à la campagne, et vous viendrez vous y établir vous-même, dit-il.

— Quant à cela, excusez-moi! Jamais vous ne parviendrez à me décider à cela! répondit avec un accent de dignité blessée Anna Nicolaïevna.

La question de domicile s'identifiait pour elle avec celle de l'avancement ou de la disgrâce. Être envoyé dans la capitale, c'était un avancement accompagné d'un accroissement de revenus; —

dans un village, c'était une disgrâce, accentuée par la diminution de ces mêmes revenus ; c'est pourquoi la supposition de Cyrille renfermait pour elle une offense mortelle. Durant la journée, Anna Nicolaïevna put se convaincre par elle-même que chez Cyrille on achetait toutes les provisions, et que Fiokla avait raison. Pour chaque bagatelle, Fiokla courait chez l'épicier : la crème qu'on avait servie pour le thé coûtait presque aussi cher qu'à la ville.

— Écoute, ma petite, cela coûte fort cher d'acheter ainsi les moindres choses. Est-ce que vos revenus sont si grands?

— Cyrille me donne tout ce qu'il reçoit, jusqu'au dernier sou.

— Et combien cela fait-il, par exemple, pour un mois?

— Vingt, vingt-cinq roubles à peu près.

— C'est tout ce que vous recevez? Une jolie paroisse, il n'y a rien à dire! ah! Nous sommes bien tombés, merci!... C'est pour les études à l'Académie, la licence! Et combien dépensez-vous par mois?

— Une cinquantaine de roubles.

— Où les prenez-vous, alors?

Maria Gavrilovna se troubla, et rougit.

— Il n'importe, petite mère! Nos revenus aug-

menteront plus tard... Nous nous récupérerons de nos pertes.

Anna Nicolaïevna la regarda d'abord avec étonnement; puis, soudain, une idée illumina son esprit.

—Je comprends! fit-elle, d'une voix sépulcrale: tu as touché au capital de ta dot?

— Petite mère, qu'est-ce que cela fait? Ce n'est que le commencement; plus tard, cela ira mieux; je suppléerai à ce qui manquera. Seulement, n'en dites rien à Cyrille. Il ne le sait pas, il vit comme un enfant innocent.

Anna Nicolaïevna ne répondit point, mais elle fronça les sourcils d'un air belliqueux, et résolut d'en causer « sérieusement » avec son gendre.

Le lendemain, lorsque Cyrille fut parti pour une cérémonie religieuse, Anna Nicolaïevna reçut plusieurs visites. La première qui vint fut l'épouse du Père Rodion. C'était une femme d'assez grande taille, de large carrure et de forte corpulence. En dépit de ses cinquante ans passés, elle se présenta vêtue d'un mantelet rose pâle, et avec un ruban bleu aux cheveux, dans lesquels, du reste, on n'apercevait pas le moindre fil d'argent. Il faut dire pourtant que la coquetterie n'était pour rien dans cette toilette. La matouchka croyait tout simplement qu'elle ne pourrait mieux exprimer son res-

pect à la femme de l'archiprêtre de la cathédrale qu'en revêtant un costume gai.

— Veuillez m'excuser ; mais je viens porter plainte contre votre gendre, commença presque de prime abord la matouchka. Jugez-en vous-même, de grâce : il a introduit de nouveaux usages — ne rien demander aux paroissiens : « Tu donneras, dit-il, ce que tu pourras. » Et eux, ils la connaissent, ce sont des malins, et ils ne donnent alors que des sous. Le croiriez-vous ? Mon mari, dans des cas très rares, n'avait que soixante roubles par mois ; ordinairement, quatre-vingts, cent et jusqu'à cent vingt même. Et maintenant, notre revenu est de vingt, vingt-cinq roubles. Comment voulez-vous qu'on puisse vivre avec cela ? J'ai une demi-douzaine de filles !... Je comprends bien que cela provient de l'inexpérience !... C'est un jeune homme ; on sait ce que c'est. Pourtant, pourquoi n'irait-il pas chez mon mari, le Père Rodion ; pourquoi ne lui demanderait-il pas conseil ?... Pour n'être pas archiprêtre comme votre gendre, mon mari n'en est pas moins un homme expérimenté.

Après la matouchka vinrent chez Anna Nicolaïevna les femmes du diacre et des chantres. Celles-ci n'osèrent même pas prendre place sur les chaises qui leur avaient été indiquées. La femme de l'archiprêtre de la cathédrale les inti-

midait. Malgré cela, elles déclarèrent unanimement qu'avec les maigres revenus qu'on touchait depuis l'arrivée du nouvel archiprêtre il n'y avait pas moyen de vivre.

— Je le comprends parfaitement moi-même, répondait Anna Nicolaïevna, émue par toutes ces commisérations : soyez sûres que les choses ne demeureront pas en cet état. Je lui parlerai. A cause de ma fille, je lui parlerai.

Les femmes qui agissaient, cela va sans dire, sous l'inspiration de leurs humbles maris, s'en allèrent, l'espoir au cœur.

— J'ai à te parler, mon cher gendre, dit, les sourcils froncés, Anna Nicolaïevna à Cyrille.

Le crépuscule tombait. Moura, assise sur le perron, à la table à thé, terminait la lecture d'un chapitre de roman. Anna Nicolaïevna profita de son absence pour commencer et achever cette conversation qu'elle supposait bien devoir lui être désagréable.

— Je suis à vous, chère Anna Nicolaïevna ! dit Cyrille cordialement.

Il devinait d'ailleurs de quoi il allait être question et quel ton ne tarderait pas à prendre sa belle-mère.

— Je ne comprends pas tes façons d'agir !... je ne les comprends pas ! Tu n'es que depuis deux mois ici, et déjà tous ceux qui t'entourent sont mécontents.

— Pas tous, Anna Nicolaïevna, pas tous !

— Tous ! Le Père Rodion est excessivement mécontent ! Le chantre et le diacre se plaignent de n'avoir plus de quoi vivre. Enfin, tous.

— Et les paroissiens ? Je suppose qu'ils ne sont pas encore venus se plaindre à vous ?

— Si tu crois que je vais me mettre à causer avec les paroissiens ? Mais cela n'a aucune importance, qu'ils soient ou non contents. De grâce, mon ami, tu les as gâtés ! Ils donnent pour les cérémonies religieuses ce qu'ils veulent, les revenus du clergé ont diminué des deux tiers. Je ne peux même pas m'expliquer cela, c'est tout simplement une folie !

— Mais cela nous suffit. Grâce à Dieu, nous mangeons et buvons assez bien et nous ne nous habillons pas non plus avec des peaux de bêtes.

Anna Nicolaïevna fixa sur lui ses regards comme si elle cherchait à deviner s'il était vraiment innocent ou s'il feignait seulement de l'être.

— Écoute, Cyrille, dit-elle en baissant la voix, à vivre comme cela, sans savoir ce qui se passe sous ton nez, tu n'auras bientôt qu'à aller mendier ton pain. Ton revenu est de vingt-cinq roubles par mois, et vous en dépensez cinquante. Comprends-tu ?

Cyrille la regarda du coin de l'œil, rougit, se tassa sur lui-même, et se mit à froisser nerveu-

sement le pan de sa soutane avec laquelle il jouait en causant.

— Cela, c'est la faute à Moura. Je n'en savais rien ! grommela-t-il et, se levant rapidement, il ajouta :

— Je vous remercie, Anna Nicolaïevna, pour la communication que vous m'avez faite. Nous allons changer cela.

— Oui, nous allons changer cela ! Certainement, il faut que cela change. — Je ne dis pas cela, Cyrille, parce que je regrette l'argent ou pour une autre cause semblable. Il faut pourtant garder quelque chose pour les jours malheureux. C'est seulement un conseil que je te donne.

Cyrille regardait par la fenêtre et se taisait. Anna Nicolaïevna, convaincue qu'elle avait produit l'effet désirable, sortit sur le perron pour prendre le thé.

— Que faisiez-vous donc là depuis si longtemps? demanda Maria Gavrilovna.

— Rien... C'est comme cela... Mes bottines sont étroites... cela me prend du temps, de les mettre...

Cyrille resta longtemps seul dans la pièce. Lorsqu'il sortit enfin, il faisait déjà sombre et Anna Nicolaïevna ne put distinguer l'expression de sa physionomie.

Le lendemain matin, sa belle-mère repartit pour la ville, en emportant le « capital » (afin de le placer dans une banque. « Cela sera plus sûr comme cela, » dit-elle à Moura. Du reste, elle lui laissa quatre cents roubles « pour les besoins imprévus » ! En partant, elle n'adressa aucune parole de remontrance à Cyrille, persuadée qu'elle en avait dit assez. Quant à Moura, elle lui murmura à l'oreille, en la prenant à l'écart :

— Je te souhaite, Moura, d'être heureuse et j'espère que tu le seras. Mais, dans le cas où cela n'irait pas à ta guise, viens à l'instant même chez moi. Tout ce que nous avons t'appartient.

« Je n'ai besoin de rien : quoi qu'il arrive, je resterai avec Cyrille, » pensa Moura, et quand sa mère fut loin, elle vint à son mari, lui prit la main et lui dit doucement :

— Tu sais, Cyrille... je...

Elle n'acheva pas et rougit. Cyrille embrassa tendrement sa main et dit :

— Ma pauvre Moura !...

IX

— Moura, je voudrais bien calculer ce que nous dépensons pour vivre! C'est intéressant à savoir, dit un jour Cyrille à Moura.

Celle-ci comprit que c'était là « l'œuvre de petite mère »; mais comme, au lieu d'agir franchement, Cyrille usait de moyens détournés, elle résolut à son tour d'employer la ruse.

— Soit! répondit-elle; elle prit un crayon et du papier, et se mit à faire à haute voix le calcul des dépenses.

Profitant de l'ignorance complète de Cyrille, elle mettait tout à des prix réduits de moitié. En fin de compte, il se trouva qu'ils dépensaient près de vingt-cinq roubles par mois, c'est-à-dire presque autant qu'ils gagnaient. Elle obtint même un excédent de quelques dizaines de copecks.

« C'est sans doute pour me faire peur que Anna Nicolaïevna m'a dit cela! » pensa Cyrille.

Et il raconta à Moura sa conversation avec sa belle-mère.

— Tu vois pourtant ces chiffres, répondit

Maria Gravrilovna, avec l'accent d'une sincérité parfaite.

Cette conversation eut pour résultat que Fiokla continua à s'indigner de la façon dont était organisé le ménage de l'archiprêtre, et que tout resta dans le même état.

Quatre mois s'étaient déjà écoulés depuis l'installation de Cyrille à Lougovoïé. Ses rapports avec le clergé et ses paroissiens s'étaient déjà précisés à ce point que le Père Rodion, qui comptait toujours que « le jeune homme reviendrait à la raison », dit un jour au Père Siméon et à Déménti :

— Non, ce n'est pas la jeunesse; c'est une toquade, mes amis! Voilà ce que c'est!

—Précisément, Père Rodion, c'est une toquade, acquiescèrent les desservants, et, de plus, une toquade de mauvais chicaneur.

— Il faut changer cela! déclara le Père Rodion.

— Nécessairement, confirmèrent les desservants.

Il y avait, en effet, nécessité de réfléchir à cela. Les paroissiens de Lougovoïé, non seulement s'empressèrent de profiter des usages nouveaux, mais en abusèrent tout simplement. Des gens qui étaient loin d'être pauvres donnaient des bagatelles, même pour de grandes cérémonies reli-

gieuses. Il y en avait qui, pour un enterrement, glissaient dans la main dix copecks. Tout d'abord, le clergé y trouva son compte, en exigeant le double pendant la semaine du Père Rodion. Mais, dans les derniers temps, les paroissiens se mirent à ruser. Ils s'efforçaient, par tous les moyens, de tirer en longueur les cérémonies religieuses, de façon qu'elles tombassent toutes dans la semaine de l'archiprêtre, en ne laissant au Père Rodion que les plus pressantes. Parmi la vingtaine de mariages, célébrés pendant cet automne, cinq ou six seulement échurent au Père Rodion ; le reste alla au Père Cyrille. L'usage de ne payer qu'à sa convenance plut donc beaucoup aux paroissiens de Lougovoïé.

Lorsque le Père Rodion se fut convaincu que c'était « non la jeunesse, mais bien une toquade », il revêtit sa soutane de gala, coiffa sa calotte, et se rendit ainsi en grande tenue chez l'archiprêtre. En partant, il dit à sa matouchka qu'il avait l'intention de causer avec lui sérieusement.

La première qui l'aperçut fut Fiokla. Et son aspect officiel, et sa visite en elle-même lui parurent tellement extraordinaires qu'elle se précipita dans la chambre, et annonça à Cyrille :

— Le Père Rodion vient chez nous, en calotte et soutane neuve !

— Ah ! qu'il soit le bienvenu !

Le Père Rodion, marchant lourdement, les larges manches de sa soutane flottant au vent, monta sur le perron. Cyrille alla à sa rencontre et le fit entrer dans la chambre.

Après avoir dit bonjour à Moura, qui se trouvait là, le Père Rodion se laissa tomber sur une chaise, et dit :

— Il y a longtemps que je ne suis pas venu chez vous, Père Cyrille.

— Oui, oui ! Vous n'êtes venu chez moi qu'une seule fois, Père Rodion.

— Mais vous-même, vous n'avez pas été chez moi plus souvent, Père Cyrille. Vous savez, quand on demeure tout près et qu'on se voit souvent, on ne s'aperçoit pas de la rareté des visites.

Tout d'abord, on avait pu croire que le Père Rodion avait voulu tout simplement faire une visite ; mais après deux ou trois observations banales, il toussota de côté, et dit :

— C'est à proprement parler pour affaires que je viens vous voir, Père Cyrille.

— Ah ! De quoi s'agit-il, Père Rodion ?

— De quelque chose d'assez important !

Ce disant, il prit sa barbe de la main gauche, et la caressa, puis la lâcha pour recommencer le même manège. Moura se leva, et sortit doucement. Elle avait compris qu'elle le gênait.

— Père Cyrille, cela ne peut continuer ainsi, déclara de prime abord le Père Rodion ; — jugez-en vous-même : j'ai six filles adultes, et personne ne les demande en mariage... Il est donc indispensable que je songe à les nourrir, à les habiller ;... enfin, il faut aussi amasser pour elles une dot quelconque... Et j'en ai six, pourtant, six !

— Père Rodion !...

— Puis, prenez aussi, par exemple, Dieménti. Il a également un tas d'enfants, et il faut leur apprendre quelque chose à eux tous. Mais je dois vous dire que ce n'est même pas de cela qu'il est question, mais tout simplement de pouvoir les nourrir. Et on n'y arrive même pas, Père Cyrille...

— Père Rodion !...

— Non, permettez, Père Cyrille, laissez-moi achever. Vous savez, je ne suis pas causeur, cela m'est difficile à dire ; mais, puisque j'ai commencé, laissez-moi, de grâce, aller jusqu'au bout. Pendant quatre mois, j'ai attendu vainement que vous arriviez vous-même à le comprendre ; mais je vois que ce n'est pas le cas. « Eh bien ! pensai-je : ouvre la bouche ! » Et je l'ai ouverte. Ne vous fâchez pas contre moi, Père Cyrille ; mais, en vérité, cela ne peut continuer ainsi, Père Cyrille. Non, cela ne se peut pas !

— De quoi parlez-vous donc, Père Rodion ? Vous avez l'air de vous plaindre de quelqu'un...

— C'est précisément cela ! Je me plains ! De qui ? De vous, de vous, Père Cyrille ! Vous avez résolu de nous réduire à la mendicité... Avant votre arrivée, non seulement nous gagnions ce qui était nécessaire pour notre subsistance et le reste ; mais nous pouvions même mettre quelque chose de ce côté pour les jours du malheur. Et maintenant, — c'est terrible à dire, — nous ne gagnons même pas de quoi vivre. Dans l'espace de quatre mois, vous, excusez-moi, Père Cyrille... vous avez complètement gâté les paroissiens, vous avez abîmé la paroisse.

— Abîmé !

— Oui, abîmé : Lougovoïé était considérée comme la meilleure des paroisses de village dans tout le district, et maintenant... maintenant, c'est la plus misérable de toutes...

Le père Rodion, qui était sorti de chez lui avec la ferme intention de se contenir et de parler avec calme, n'avait pu garder son sang-froid, aussitôt que la conversation était tombée sur la paroisse. Pendant quinze ans, cette paroisse avait été un objet d'envie pour tout le district, et voilà que, tout à coup, un blanc-bec quelconque, venant à peine de revêtir la soutane, se mettait à faire le malin, et la réduisait à un

état tel qu'il ne restait plus qu'à abandonner tout. Et le Père Rodion éleva la voix en continuant :

— Non, Père Cyrille, il faut laisser cela. Certes, vous êtes jeune, vous n'avez pas d'expérience ; mais lorsque ce défaut d'habitude est cause de souffrances pour les autres, on peut bien demander des conseils...

— Vous me reprochez de ne pas fixer de prix pour les cérémonies religieuses, de permettre à chacun de payer selon ses moyens ? demanda Cyrille, lorsque le Père Rodion se fut arrêté.

— Justement, justement ! se hâta de dire le Père Rodion ; là est tout le mal, la racine de tout le mal.

— Mais je ne peux pas faire autrement, Père Rodion, je ne le peux pas ! C'est contraire à ma nature, à toutes mes idées... Je ne le peux pas !

— Permettez, Père Cyrille, cela est injuste : vous êtes seul et nous sommes trois, et chacun de nous a sa famille. Nous vivions ici tranquillement à la gloire de Dieu, et cela ne portait préjudice à personne. Mais voilà que vous arrivez et que vous dites : « Non, il est nuisible de les laisser vivre dans ce monde, il faut les faire disparaître. » Mais nous sommes nés sur cette terre, Père Cyrille, et vous, excusez-moi, vous êtes un homme de passage. Nous vivons comme tout le monde et vous

voulez non seulement vivre vous-même à votre guise, mais encore nous forcer d'y vivre aussi, nous autres. Est-ce juste ?

Cyrille devint pensif. Il songeait combien ses idées, à lui, étaient différentes de celles du Père Rodion. Voilà pourquoi il n'a même pas essayé d'expliquer sa conduite au vieux prêtre. Qu'ils croient que c'est un caprice, l'inexpérience ou toute autre chose, peu importe! cela, ils peuvent encore à la rigueur le comprendre. Mais croire à un système entier dont la source est une tout autre conception de la prêtrise, de la vocation du pasteur, cela, on ne peut certes pas le dire ! Le dire, ce serait déclarer la guerre ouvertement.

— Peut-être n'est-ce pas juste, Père Rodion ? Mais je ne puis agir autrement, fit-il pensif et lentement.

— Comment? Même en comprenant que c'est injuste, vous continueriez à agir ainsi ?

— Oui, oui... je continuerai à agir ainsi, Père Rodion, parce que je ne puis pas faire autrement.

— Mais vous n'êtes pas seul ! Notre bien-être dépend de vous !

Cyrille se leva et, quelque peu énervé, se mit à marcher dans la chambre.

— Écoutez-moi, Honorable Père Rodion, j'avais prévu tout cela et prié Son Éminence de me

donner quelque village éloigné, où je fusse seul; mais il m'a envoyé ici. Eh bien! la faute n'en est donc pas à moi, puisque ce n'était pas là ce que je souhaitais. Quant à moi, je resterai tel que je suis... Je vous le dis franchement, Père Rodion, et vous allez bien le comprendre : je ne suis pas venu ici pour les revenus. Des revenus, j'aurais pu en avoir à la ville, et de meilleurs que ceux de votre Lougovoïé, si je l'avais voulu. Songez donc un peu, Père Rodion : voilà un homme qui sort de l'Académie, avec de bonnes notes, qui pourrait obtenir le meilleur emploi de la ville et qui s'en va dans un village ! Est-ce qu'il n'a pas bien réfléchi à ce qu'il fait? Et croyez-vous, après cela, que vos raisonnements auront de l'influence sur moi ?

— Donc, il faut laisser tout espoir, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas cela. Allez chez Son Éminence et priez-la de me transférer dans une autre paroisse plus petite. Vous pouvez ajouter que j'en serai fort aise.

Le Père Rodion se leva, prit son bonnet et sa canne et dit d'un air sombre :

— Au revoir !

En sortant, il pensa : « Il faut croire que ce savant est tout simplement un fou ! »

Chez lui, il trouva, cela va sans dire, et le chantre Dieménti et le diacre Siméon. Ils étaient assis dans

l'antichambre. Leur agitation était si grande qu'ils ne se trouvaient même pas en état d'engager une conversation; et ils restaient là, silencieux, les yeux fixés sur le mur.

Lorsque le Père Rodion rentra, ils se levèrent tous les deux et comprirent immédiatement que les négociations avaient mal tourné. S'il en eût été autrement, le Père Rodion leur eût adressé tout de suite la parole : « Ah ! vous êtes là, voilà qui tombe bien! » Tandis qu'il était passé à côté d'eux sans dire un mot, comme s'il fût devenu tout à coup muet. Un instant plus tard, il sortit sans calotte et dit :

— Dieménti, mon ami, va, attelle le cheval bai à la britchka; mon domestique est absent. Je vais chez la châtelaine.

« Ah ! pensèrent en même temps le chantre et le diacre, l'affaire n'a pas réussi ! » Dieménti s'en alla atteler le cheval bai, et le Père Siméon se mit en devoir de l'aider. Cinq minutes plus tard, la britchka sortit de la cour avec le Père Rodion en grande tenue, le pain bénit à la main. Dieménti prit place sur le siège de la britchka et se dirigea vers la maison de la châtelaine.

Le Père Siméon se rendit chez lui. Mais, au bout d'une heure à peine, il se hâta d'accourir de nouveau chez le Père Rodion, parce que la britchka était de retour. C'était un mardi, jour exempt de

service. Vers les six heures, devant la maison de l'archiprêtre, s'arrêta un homme à cheval, selon toute apparence un garde ou un commis de l'économat : saluant Cyrille, assis sur le perron, il lui remit une petite enveloppe avec l'inscription : « Au Père Cyrille Obnovlénsky. » Cyrille ouvrit l'enveloppe et en sortit une carte de visite sur laquelle, en dessous de la ligne lithographiée avec le nom de Nadiéjda Alexéïevna Kroupeïeff, se trouvaient tracés ces mots d'une écriture fine et ferme : « Prie instamment le Père Cyrille de venir la voir pour une affaire importante. S'il est nécessaire, on enverra immédiatement une voiture. »

— Mais oui, je n'ai pas de chevaux, fit Cyrille, machinalement.

— Alors, batiouchka, faut-il vous en envoyer tout de suite?

— Si Madame la châtelaine a quelque chose d'important à me communiquer, certainement.

— Tout de suite.

Le messager tourna bride et partit au galop... « Une affaire de grande importance, » pensait Cyrille; qu'est-ce que cela pouvait bien être? Une cérémonie quelconque? Elle l'aurait dit alors, car il faudrait emporter les vêtements sacerdotaux et emmener un desservant.

— Qu'en penses-tu, Moura, qu'est-ce que cela peut bien être?

— Selon moi, voici ce que c'est : le Père Rodion a eu le temps de porter plainte contre toi à la châtelaine, et alors elle t'appelle pour te faire une remontrance.

Cyrille se mit à rire.

— Quoi! une remontrance? Serait-elle doyenne, par hasard? Sais-tu, Moura : je crois qu'il vaut mieux ne pas aller chez elle.

— Non, je suis d'avis qu'il faut y aller. Tu l'as promis, on va t'envoyer une voiture... On pourra penser ainsi que tu as eu peur. En outre, ce que je viens de te dire là n'est qu'une supposition. Peut-être a-t-elle réellement quelque chose de grave à te communiquer. Et ce qui importe le plus, Cyrille... il y a longtemps que je voulais te le dire.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est?

— Eh bien! tu feras connaissance avec elle et tu me la feras faire aussi, — j'aurai ainsi quelqu'un avec qui je pourrai causer. Je suis toute seule sans cela.

La voiture ne se fit pas attendre longtemps. Cyrille revêtit la soutane, peigna ses cheveux qui étaient déjà devenus passablement longs et partit.

La maison de la châtelaine se trouvait à trois verstes à peu près de l'église, à l'écart du village. C'était presque une métairie composée de bâtisses pour les ouvriers, le bétail, le dépôt de grain,

pour la forge, etc. La maison même où demeurait la propriétaire laissait à peine entrevoir son toit noirci par le temps à travers les arbres du jardin. Celui-ci était énorme, mais sans ordre aucun et très négligé.

La voiture traversa le jardin, et s'arrêta devant le perron. Une bonne femme proprette, que Cyrille avait plusieurs fois aperçue à l'église, se tenait sur les marches du perron; elle le salua, en disant !

— Veuillez entrer, batiouchka, la barynia vous attend.

Lorsque Cyrille se mit à monter le perron, la bonne femme demanda sa bénédiction. Puis elle le conduisit dans l'appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces vastes, presque vides, il entra dans la salle à manger et s'arrêta sur le seuil. Une table ronde, recouverte d'une nappe blanche et garnie de vaisselle, était placée au milieu. Sur la table se trouvait un samovar bouillant. Devant la table était assis, sur une chaise haute, un gamin de six ans à peu près, aux magnifiques yeux noirs; et, à côté de lui, Nadiéjda Alexéïevna en personne, que Cyrille avait vue à l'église, le premier jour qu'il avait dit la messe. Elle posa sur la table le pot au lait qu'elle tenait à la main, se leva rapidement, et alla à sa rencontre:

— Je suis bien aise que vous ayez consenti à venir, dit-elle cordialement.

La figure brune était très agréable, les yeux foncés reflétaient l'intelligence ; d'une taille presque haute, svelte, elle se tenait toute droite, ce qui lui donna, comme il sembla à Cyrille, un air quelque peu provocant. Somme toute, elle produisait une impression favorable. Elle paraissait avoir trente ans à peu près.

— On m'avait dit que vous aviez une affaire importante à me communiquer.

— Oui, si vous voulez ! Je vous en prie, prenez place... Je vais vous servir du thé... C'est mon fils.

Cyrille salua, et s'assit. Le gamin laissa là son thé, et examina avec étonnement le convive, vêtu d'une longue soutane, et portant des cheveux longs.

— C'est un prêtre, mon chéri ! C'est la première fois qu'il voit un prêtre d'aussi près, expliqua la maîtresse de la maison, qui continua : Oui, il s'agit d'une affaire importante. Voyez-vous, il y a quelques heures, j'ai reçu la visite du Père Rodion, votre adjoint.

— Et il s'est plaint de moi ? demanda Cyrille, en souriant.

— Oui. Il dit que vous avez gâté les paroissiens, et que, depuis votre arrivée, le clergé est tombé dans la misère.

— Et vous m'avez fait venir pour me donner une verte réprimande...

— Mais pas du tout, bien au contraire! répondit Mme Kroupeïeff en appuyant sur ses paroles.

Cyrille la regarda attentivement.

— Au contraire? Vous approuvez donc ma façon d'agir?

— Pas tout à fait... Mais nous y reviendrons plus tard. J'ai promis au Père Rodion de vous parler. Il était très ému. Il est certain qu'il ne s'arrètera pas là, et ira chez l'archevêque. Vous devez ne pas perdre cela de vue.

— Moi?

— Mais oui.

— Je n'ai rien fait qui soit contraire à la loi, et je ne crains personne!

— Ah! vous ètes comme cela! Dites-moi, est-ce vrai que vous avez fait vos études à l'Académie et que vous ètes un grand savant?

— Que j'aie fait mes études à l'Académie, c'est exact; mais que je sois un grand savant, cela, certainement, n'est pas vrai.

La châtelaine plaça devant Cyrille une verre de thé; et, indiquant la crème et les tartines, lui dit:

— Prenez donc, je vous en prie.

— Je vous remercie. J'ai l'habitude de boire le thé avec ma femme.

— Faites-moi faire sa connaissance. Vous me permettez d'aller la voir ?

Cyrille salua, et dit :

— Elle sera très heureuse ! Elle est toute seule ici !

— Voilà qui est bien ! Dès demain, j'irai la voir... Et quant à votre clergé, quel est votre avis? Croyez-vous que ses griefs ne soient pas fondés ?

— Je ne le pense pas. Il est vrai qu'il gagne maintenant très peu. C'est possible qu'avec de la famille cela ne lui suffise pas pour vivre. Mais je ne puis pas laisser subsister les procédés commerciaux qui sont en pratique maintenant dans l'Église.

— Savez-vous? Il y aurait moyen de remédier au mal... Si, par exemple, on payait au clergé des appointements fixes ?

— De quelle source ?

— Eh bien ! quand ce serait de mes revenus à moi? Pourquoi donc me regardez-vous avec tant de surprise?

— Que voulez-vous? A quel propos donneriez-vous votre argent pour une chose qui vous est, en somme, étrangère? Est-ce que cela ne doit pas surprendre?

— Voyez-vous comme vous êtes? Vous vous

trouvez chez moi pour la première fois, et déjà vous me dites des choses blessantes.

Elle prononça ces mots avec une sévérité badine, comme on parlerait à des personnes amies. Cyrille se troubla. Il n'avait pas une très haute opinion de son habileté à causer avec les dames, et admettait parfaitement qu'on pût trouver dans ses paroles les plus simples ce qu'il n'avait pas eu du tout l'intention de dire.

— Excusez-moi, je me suis peut-être mal expliqué.

— Non, non; j'ai plaisanté, se hâta-t-elle de dire, en voyant son trouble. Je voulais seulement vous faire entendre que je ne comprends pas pourquoi vous ne voulez pas admettre que j'aie le désir sincère de prêter la main à une bonne cause. Dites? Ne fût-ce que par ennui?

Elle se mit à rire.

Cyrille répondit sérieusement:

— Ce n'est pas cela, seulement. Je ne croyais pas que cette cause vous parût bonne.

Ils convinrent de faire plus tard un compte exact des dépenses nécessaires à cet effet, et il fut décidé, en principe, que Mme Kroupeïeff allouerait de ses propres deniers des appointements fixes au clergé, à condition qu'il renoncerait à tout autre revenu. Puis la propriétaire répéta sa promesse d'aller voir Moura le lendemain.

Cyrille revint à la maison de très bonne humeur. Venu ici dans le seul but de faire une œuvre utile à son prochain, il souffrait, au fond de l'âme, en voyant que le résultat de son activité était le mécontentement de ses collaborateurs. Maintenant, les causes de ce mécontentement seraient écartées. « J'étais toujours convaincu qu'il y avait de braves gens au monde, » pensait il, et, en revoyant Moura, il se mit à faire devant elle l'éloge de Mme Kroupeïeff. Et Moura fut très heureuse d'apprendre qu'elle devait faire le lendemain sa connaissance.

X

Nadiéjda Alexéïevna Kroupeïeff demeurait depuis presque cinq ans à Lougovoïé, sans jamais le quitter.

Le jardin, vaste et négligé, dans lequel s'élevait la maison de briques, avec ses murs brunis par le temps et son toit qui penchait, était autrefois considéré comme un jardin modèle. On y trouvait de larges allées de lilas touffus; on y comptait une multitude de petits coins ombragés, des clairières verdoyantes, soigneusement entretenues, des berceaux recouverts de lierre et de vigne vierge. Le jardin était célèbre pour ses cerises qui étaient connues jusque dans le chef-lieu du gouvernement, et c'était à qui en achèterait. Il y avait aussi pas mal de pommiers et de poiriers; on y cultivait enfin la framboise et même le raisin.

Tout cela se passait avant l'affranchissement des serfs, lorsque vivait et gouvernait à Lougovoïé le père de Nadiéjda Alexéïevna Kroupeïeff, le

vieux Kroupeïeff, terrien passionné, qui savait tirer profit de la terre et des gens. Il avait voué une sollicitude toute particulière à son jardin, et pris, pour l'entretenir en bon état, un jardinier expert, d'origine allemande, qu'il payait fort cher. Aussi le jardin était-il soigné comme une personne vivante. Il avait été partagé en petits lots, et chaque lot avait son gardien particulier qui répondait sur sa propre tête de chaque arbrisseau, de l'ordre, de la propreté, et même de la fertilité de la terre de ce lot.

Les vieux Kroupeïeff moururent cinq ans après l'affranchissement. Le chagrin les conduisit l'un après l'autre au tombeau. La propriété passa dans les mains de leur fils André, qui, avec les institutions nouvelles, prit du service dans les États provinciaux, et fut nommé juge de paix dans le district. Avec lui, les revenus ne firent que décroître. Cet homme, maladif et nerveux, aimait la nature, les prairies couvertes d'herbe verte, les champs de blé jaunissants et le jardin ombreux; mais il aimait tout cela comme un artiste très capable de contempler des heures entières quelque beau paysage, et absolument incapable de s'occuper à le faire valoir. La propriété, qui était grande, donnait un revenu assez bon, mais qui n'était même plus la moitié de ce qu'il aurait pu être. André ne s'en apercevait même pas, content des

rentes actuelles qui suffisaient à ses besoins. Il en dépensait la moitié, dissipant l'argent d'une façon absurde, n'acquérant rien et ne procurant de plaisir ni à lui-même, ni aux autres. L'autre moitié était dévolue à sa sœur Nadiéjda Alexéïevna, qui demeurait à Moscou, chez une tante paternelle et entretenait de ses revenus et sa tante, et sa nombreuse famille.

Nadiéjda Alexéïevna avait vingt-deux ans lorsqu'elle reçut la nouvelle de la mort de son frère. André succombait à l'âge de trente-six ans, ayant oublié de se marier, et Nadiéjda Alexéïevna se trouva être l'unique héritière de cette vaste propriété. Ce changement se fit sentir à elle par son côté le plus désavantageux. Jusqu'à présent, elle recevait directement de son frère de l'argent « tout fait » pour ainsi dire; maintenant il fallait songer à régir son bien. Mais elle ne trouvait personne à qui le confier. La jeune fille elle-même n'entendait rien aux affaires; Lougovoïé ne l'attirait pas; dès l'âge de huit ans, elle avait pris l'habitude de vivre dans une grande ville bruyante, puisque ses vieux parents, après l'affranchissement des serfs, s'étaient établis définitivement à Moscou. C'est là qu'elle avait fait ses études, d'abord sous la surveillance rigoureuse de son père; plus tard, elle avait été livrée à elle-même, puisque la tante, qui, en tout, dépendait d'elle, n'osait même pas

élever la voix en sa présence et, bon gré mal gré, cédait à tous ses caprices.

Le développement de son intelligence avait suivi une marche capricieuse, étant étroitement lié à sa nature nerveuse et originale. Du vivant de ses parents, elle étudia avec application, se conduisit avec sagesse et modestie, et passa de classe en classe au nombre des meilleures élèves. Après leur mort, elle devint triste, durant une année entière ne toucha pas à un livre et demeura une seconde année dans la même classe. A quatorze ans, elle se réveilla, et tout à coup, à la surprise de sa tante, se révéla comme une fillette très vive et même très étourdie. Son intelligence aussi s'aiguisa du même coup; un désir de savoir extraordinaire et presque anormal s'empara d'elle; elle se jeta avec une égale ferveur sur tous les livres qui lui tombaient sous la main. Elle obligea sa tante à s'abonner à un cabinet de lecture, et en dévorait les volumes, l'un après l'autre, jusqu'à l'hébètement. Dans la famille de la tante, où il y avait pourtant beaucoup d'enfants de tout âge, elle se sentait néanmoins complètement isolée. Cela tenait au traitement favorisé dont elle se voyait l'objet, puisqu'elle était la source du bien-être de toute la famille ; on lui réservait toutes sortes de privilèges : le meilleur morceau, des vêtements plus coquets, une chambre plus

confortable, un lit plus moelleux, outre l'affection et le dévouement que lui témoignait toute la famille. La fillette impressionnable s'apercevait de tout cela, et, peu à peu, elle acquit la conviction qu'elle était un être à part et, dans tous les cas, supérieur aux enfants de sa tante dont elle était entourée. Avec le temps, cette conviction finit par se transformer en un profond mépris pour ses parents. La plupart du temps que lui laissaient libre les travaux du lycée, elle le passait dans sa chambre avec ses livres, auxquels elle s'était attachée presque maladivement. Quant aux amis de sa tante, qui ne l'intéressaient guère, elle ne les remarquait presque pas, et il ne lui était pas possible d'en acquérir d'autres.

Et voilà qu'à dix-sept ans, lorsqu'elle eut achevé ses études au lycée et fut devenue une jeune fille presque complètement formée, elle se trouva seule, avec sa nature sauvage, fuyant toute relation mondaine, avec sa conception cahotique de la vie, où il y avait de tout, hormis de ce qu'il est utile de savoir dans l'existence, avec son mépris nettement accentué pour les gens qui l'entouraient et étaient ses seuls proches.

Après le temps du lycée, elle commença à languir... Ses études lui prenaient, en effet, la plus grande partie de la journée, et, maintenant, elle s'apercevait qu'elle avait trop de temps à sa dis-

position. Fortuitement, elle fit la connaissance de deux ou trois personnes; fortuitement aussi, elle alla aux cours de l'École supérieure des jeunes filles, qui venait à peine d'être fondée à Saint-Pétersbourg, et donnait lieu à une foule de discussions. Mais les connaissances qu'elle avait faites restèrent à l'état d'ébauche. Involontairement, elle transporta dans ce nouveau milieu la manière d'envisager les gens qui lui était propre dans la famille de sa tante; elle les considérait avec méfiance, et ne se liait avec personne. L'École supérieure ne l'avait pas satisfaite non plus. Ayant l'habitude d'étudier dans les livres, qu'on peut lire en une fois, la lenteur solide avec laquelle s'enseigne la science, fragmentée en sections, parties, leçons, lui pesait. Tout ce qui était système et esprit de suite provoquait son indignation. Elle ne pouvait sans dépit entendre la phrase qui commençait presque chaque nouvelle leçon : « Dans notre leçon précédente, nous nous sommes arrêtés, » etc. Pourquoi « arrêtés »? Elle ne supportait pas cet arrêt. Dès la première leçon, elle aurait voulu, sans se lever de place, épuiser le sujet jusqu'au bout. Elle finissait par trouver les livres appropriés, s'y plongeait et lâchait les cours, de sorte que ceux-ci, qui pour tant d'autres furent une révélation, et servirent en même temps de trait d'union entre des gens d'opinions et de caractères

différents, ne lui donnèrent aucun profit et ne firent que l'irriter.

La nouvelle de la mort de son frère la trouva dans cet état de mécontentement d'elle-même et de ce qui l'entourait. Ses nerfs étaient détraqués. Elle n'avait personne à qui confier sa peine, parce qu'elle se méfiait de tout et ne se liait avec personne. Tout son être avait soif d'un changement quelconque. A la suite de cette mort, le changement survint de lui-même. Il fallait faire quelque chose de ce domaine.

Vers cette époque, le fils aîné de la tante avait eu le temps de passer par le régiment et de prendre sa retraite avec le grade de sous-lieutenant, contre sa volonté, d'ailleurs, ce fut lui qui, se sentant tout à coup un penchant très vif pour l'économie rurale, partit pour Lougovoïé.

La postérité de la tante était alors casée en différents endroits. Les uns étaient mariés, les autres placés dans des pensionnats; la maison devint encore plus ennuyeuse que par le passé. Quoique Nadiéjda Alexéïevna eût très peu de points de contact avec la vie de cette famille, la présence de tous ses membres donnait à la maison une animation à laquelle elle était accoutumée. Alors l'idée lui vint qu'il existait encore un monde immense qu'elle ne connaissait pas du tout, et elle pensa que ce monde lui plairait peut-être plus que

celui qui l'entourait journellement. Habituée à ne consulter personne et à n'agir que selon sa propre volonté, elle ne perdait jamais beaucoup de temps à se décider. En un instant, elle décréta qu'elle irait à l'étranger et, deux semaines plus tard, elle se trouvait en Allemagne, en compagnie, cela va sans dire, de sa tante, à laquelle elle avait presque ordonné de la suivre. La tante ne pouvait désobéir, parce que c'eût été abandonner non seulement la nièce, mais encore ses revenus.

Pendant près de deux ans, Nadiéjda Alexéïevna traîna après elle la vieille femme, en s'arrêtant pour deux, trois semaines, tantôt à Berlin, tantôt à Hambourg, tantôt à Vienne, tantôt faisant un saut à Madrid, et, de là, revenant à Athènes. Tout cela était nouveau et intéressant; mais rien de ce qu'elle avait vu ne fit une impression assez profonde sur l'âme de la jeune fille pour s'en emparer entièrement et l'entraîner d'un côté ou d'un autre. Elle ne se prenait toujours à rien, ni à personne, se trouvant toujours sous l'influence de sa solitude et de son mécontentement profond. Cette course folle d'un coin de l'Europe à un autre était au-dessus des forces de la vieille tante qui en gémissait, mais en cachette, craignant que sa fantasque nièce ne lui dît : « Eh bien! retournez à Moscou : je resterai bien seule. » C'est pourquoi elle fut transportée de joie lors-

qu'elles s'arrêtèrent à Rome six mois entiers; Nadiéjda Alexéïevna, avec une ardeur inconcevable qui lui était venue aussi inopinément que toutes ses autres toquades, visitait les musées et les environs de la Ville Éternelle, étudiant les uns et les autres avec le zèle d'un savant, munie de livres et de guides. Il semblait que ce monde du passé, si nouveau pour elle, se fût emparé de son esprit; mais cet enthousiasme ne dura pas plus de six mois; puis vinrent de nouveau le mécontentement et l'apathie. La vieille tante dut recommencer à faire ses malles.

Elles se rendirent à Paris.

Ici se termina l'histoire de la vie errante de Nadiéjda Alexéïevna. Ce qui se passa à Paris et après peut être conté en deux mots.

Jusqu'à vingt-quatre ans, elle ne pensait point à l'amour; l'idée ne lui vint pas qu'elle pût appartenir à un homme quelconque. Il lui semblait que dans ses veines ne circulait qu'un sang dénué d'ardeur, tellement cette idée était loin de son esprit. Ceux qui lui avaient fait, par hasard, la cour à Moscou ou à l'étranger lui parurent des effrontés et ne récoltèrent que des paroles blessantes. Malgré cela, l'amour s'éveilla en elle avec la même fougue que tous ses autres sentiments et s'empara de son cœur avec une force telle qu'elle pouvait se manifester dans une nature nerveuse

comme la sienne. Ceci coïncida avec la connaissance qu'elle fit d'un certain M. Thénard, qui avait deux ans de moins qu'elle, et qui possédait toutes les qualités extérieures nécessaires pour devenir l'objet du premier amour d'une jeune fille de vingt-quatre ans qui n'avait jamais aimé. De grande taille, élégant, d'une physionomie ouverte et belle, dont la brune pâleur semblait l'indice d'anciennes luttes intérieures, le jeune ingénieur gagnait l'affection par sa gaieté et sa franchise. La vieille tante ne put jamais comprendre comment il s'était fait qu'après trois semaines seulement de fréquentation Nadiéjda Alexéïevna Kroupeïeff se fût métamorphosée en Mme Thénard, et tînt déjà maison dans une des rues écartées de Paris.

M. Thénard lui-même ne comprenait pas non plus grand'chose à cette histoire. La belle jeune Russe fixa son attention, et il se mit très sincèrement à lui faire la cour. Voyant qu'elle s'était réellement éprise de lui, il lui offrit le mariage parce qu'elle était très riche. Ses parents partageaient sa façon de voir, et l'approuvaient. C'était une famille bourgeoise, de condition moyenne qui vivotait tant bien que mal avec trois mille francs de rente. L'entrée dans la famille d'une riche propriétaire russe ne pouvait qu'être agréable à tous. A peine furent-ils installés à trois, c'est-à-dire Nadiéjda Alexéïevna avec son mari et

la tante, que commença l'immigration graduelle chez eux de tous les Thénard. La tante était terrifiée, ne savait où donner de la tête, mais n'y pouvait rien, car la nièce était inaccessible. Nadiéjda Alexéïevna avait l'air de ne s'apercevoir de rien. Elle s'était donnée tout entière à son nouveau sentiment, passait tout le temps avec son mari, et ne lui permettait même pas de la quitter un instant. Paris, qu'ils visitaient ensemble, s'était concentré pour elle dans l'homme aimé. Au théâtre, à la promenade, en voiture, elle semblait regarder, non le monde qui l'entourait, mais le reflet de ce monde dans les yeux de son mari. Quant à ses nouveaux parents, elle les connaissait superficiellement, et semblait ne faire aucune attention à eux. Cela dura près d'un an. Elle donna le jour à un fils, et se releva comme un être tout nouveau.

Comme si, en donnant la vie, elle eût en même temps achevé le cycle de son amour, elle se leva, l'esprit dégrisé, froide et sombre, et tout de suite témoigna le plus profond mépris à la famille des Thénard qui remplissaient en maîtres son appartement. Pourquoi étaient-ils là ? Qu'étaient-ils pour elle, ces étrangers, avec qui elle n'avait rien de commun, sauf sa fortune qu'à la grande terreur de la tante ils se partageaient cavalièrement. Plus étrangers que tous les autres lui apparut son mari.

C'est alors seulement, quand ses yeux furent dessillés, qu'elle reconnut en lui un bourgeois ordinaire très borné, très calculateur, pour lequel pas une note sympathique ne vibrait dans son cœur. Le résultat de cette découverte fut un grand scandale. Elle pria les Thénard de la laisser tranquille, prit son enfant, et partit pour la Russie, sans en rien dire, même à son mari. Elle se rendit directement à Lougovoïé, où elle trouva le cousin intendant consumé par le délirium tremens, le renvoya avec sa tante à Moscou, en leur promettant de leur venir en aide, et s'établit définitivement dans l'ancienne maison au milieu du jardin délaissé. Puis elle s'adonna tout entière à l'éducation de son fils, ne voyant ni ne recevant personne. Six mois après son départ de Paris vint à Lougovoïé le jeune Thénard, son mari; elle le reçut très poliment, lui permit de passer une semaine dans une aile séparée de la maison, puis lui donna de l'argent et le pria de ne plus revenir. Après cela, elle entra en correspondance très suivie avec un avocat de Moscou; et, à l'époque où elle avait lié connaissance avec Cyrille, elle attendait, de jour en jour, le prononcé de son divorce.

Une semaine après la visite de Cyrille à la châtelaine, le Père Rodion reçut d'elle une invitation à venir la voir. Il s'y rendit avec la consolante pensée qu'elle avait réussi à vaincre la

résistance de Cyrille. Les desservants l'attendaient en caressant le même espoir. Mais une heure après à peine, il revint chez lui courroucé et la figure empourprée d'émotion. Le chantre n'osa même pas l'interroger et s'en alla tout droit vers la britchka, pour aider le cocher à dételer le cheval. Quant au diacre, le Père Siméon, il se plaça à l'écart et, croisant humblement sur sa poitrine ses maigres mains, il regarda timidement Dieménti et le cocher. Mais voici que l'une des filles du Père Rodion approcha de la maison une chaise et la plaça dans la cour près du seuil. Le Père Rodion sortit de son côté en costume d'intérieur, c'est-à-dire dans un veston court et un pantalon à carreaux. Il s'assit et regarda d'une telle manière le diacre et Dieménti que ceux-ci s'approchèrent immédiatement de lui.

— Réjouis-toi, armée du Christ! Un grand profit t'attend! fit le Père Rodion sans les regarder et avec un accent tel que l'armée ne songea pas du tout à se réjouir.

— Oui, il faut croire que c'est un profit, dit avec une amère ironie le diacre Dieménti.

— Vous ne le croyez pas? Eh bien! voilà : la châtelaine nous alloue de ses deniers des appointements fixes. A moi et à l'archiprêtre, cinquante roubles par mois, au Père Siméon trente, et à toi, Dieménti, vingt-cinq. Êtes-vous contents? Hein?

Les desservants ne comprenaient évidemment pas et ils restaient silencieux et perplexes.

Que pouvait-on, en effet, dire à cela, quand la paroisse de Lougovoïé, dans les mois les plus mauvais, rapportait au clergé le double de cette somme ; que pendant les saisons d'hiver, lorsque le monde se mariait, faisait chanter des *Te Deum*, etc..., il se trouvait des mois où même le chantre Dieménti gagnait jusqu'à soixante-dix roubles? C'était une raillerie, une offense, tout ce que l'on voudra, mais non une proposition sérieuse. Renoncer au revenu, au droit de surfaire et de marchander, c'était se mettre à la discrétion des paroissiens et dans l'obligation d'accomplir sans réplique toutes les cérémonies religieuses.

Comme ses desservants ne répondaient pas à sa question ironique, et que, du reste, la réponse à faire était trop évidente, le Père Rodion ne demanda plus rien, mais déclara nettement :

— Dès demain, je vais chez l'archevêque,... dès demain. Pourquoi vient-il nous troubler ici? Il veut nous réduire à la mendicité ! Il faut lui couper les ailes.

Mais ici surgit une petite difficulté. Pour aller à la ville, il fallait, non pas en demander la permission à l'archiprêtre, mais lui en faire part. Le Père Rodion était tellement irrité contre Cyrille que, pour rien au monde, il n'aurait voulu aller

chez lui ou même le rencontrer. Il résolut de lui écrire. On porta dans la cour de l'encre et du papier et là, en présence des desservants et de la matouchka elle-même, qui sortit toute rouge d'indignation, il écrivit :

« Vénérable et très cher Père Cyrille,

« Pour affaires de famille, j'ai un besoin urgent de m'absenter et d'aller au chef-lieu ; je crois de mon devoir de notifier cette absence à Votre Révérence.

« Avec respects,

« Père Rodion Manuscriptoff. »

La lettre fut mise sous une enveloppe, fermée par un énorme cachet en cire, et envoyée à Cyrille par le gardien de l'église. Cette missive, Cyrille la prit pour une simple notification. Il ne comprit pas le sens mystérieux de ces simples paroles. Il était, lui, très heureux de l'intérêt que la châtelaine avait témoigné aux besoins du clergé et à lui personnellement ; cinquante roubles paraissaient être une très convenable rémunération. Aussi quelle allégresse éprouvait-il à l'idée que maintenant on ne trafiquerait plus des cérémonies religieuses dans sa paroisse et, ce qui était le plus important, que les desservants n'auraient plus contre lui aucun sujet de mécontentement ! Il résolut d'en causer d'abord avec le Père Ro-

dion, et d'annoncer le nouveau règlement aux paroissiens à l'église, le dimanche suivant.

Le lendemain, à la pointe du jour, le Père Rodion se mit en route. La matinée était froide, un vent assez aigre soufflait du Nord. Le vieux prêtre portait une chaude soutane en drap, avec le col relevé, par-dessus lequel était noué un cache-nez de laine tricoté, un haut bonnet en castor, et des caoutchoucs profonds doublés de feutre, comme en plein hiver. Il avait fait atteler deux chevaux à sa britchka, comptant ainsi arriver plus tôt à la ville, se reposer, recueillir ses idées, et, le lendemain, se rendre chez l'archevêque. De dessous le haut col relevé ne sortaient que deux gros yeux ronds, avec d'épais sourcils froncés, qui fixaient d'un air dur le dos du cocher. Quand il se fut décidé à aller voir l'archevêque, le Père Rodion ne dormit pas de la nuit, réfléchissant, très agité, au discours qu'il allait tenir... « Je ne suis pas un savant, soit, raisonnait-il; mais je suis vieux, et je n'ai jamais donné lieu à aucun reproche; il faudra bien qu'il prenne mes paroles en considération. »

Arrivé à la ville, il descendit chez son ancien ami, le diacre de l'église des Marchands. Tous deux étaient camarades de séminaire, tous deux avaient été vertement fustigés à cause de leur paresse, et c'est en raison du même vice qu'ils

s'étaient vu exclure en même temps quand, après avoir passé quatre ans en philosophie, ils manifestèrent l'intention d'y prolonger leur séjour. Le Père Rodion réussit du reste quand même à se glisser dans la prêtrise, tandis que son ami perdit bientôt sa femme, et resta ainsi diacre à tout jamais. C'était un homme très long et très mince, à la face rougeaude. En sa qualité de veuf éternel, il buvait fortement pour noyer son chagrin; mais il était assez raisonnable pour ne boire que pendant deux semaines par mois, — celles où il n'était pas de service.

Manuscriptoff tomba juste sur une de ces semaines; c'est pourquoi il eut beau expliquer à son ami la cause de son chagrin, l'autre ne put arriver à le comprendre : toutes les cinq minutes, approchant ses lèvres du petit verre, il demandait :

— Pourquoi, Rodion, vas-tu chez l'archevêque? et il ajoutait tout de suite : — Quelle envie te prend donc de faire cette visite? Vois, je suis diacre depuis si longtemps, et je n'y suis jamais allé... A quoi bon? Maintenant, personne ne me remarque, et je vis tranquillement, tandis que, si j'y allais, si je me faisais voir, on me dirait tout de suite : « Eh toi! trogne enluminée, demande ta mise en disponibilité! » Je suis d'avis que nous autres, nous devons tâcher de ne pas être remarqués...

Mais le Père Rodion était d'un avis différent ; et, le lendemain, vers huit heures, il se trouvait déjà dans la salle de réception de l'archevêque avec une foule d'autres solliciteurs. Il était coiffé d'une calotte et avait revêtu une petite soutane grise râpée, pour mieux attirer l'attention sur sa pauvreté.

Ses vieilles jambes tremblaient de timidité : les battements de son cœur s'accéléraient de minute en minute. A mesure que s'approchait l'heure de la sortie de l'archevêque, ses pensées s'embrouillaient de plus en plus. Par moments, il oubliait même le fond de l'affaire qui l'amenait, et il lui semblait qu'à la question habituelle de l'archevêque : « Qu'as-tu à me dire, Père ? » il ne serait pas en état de répondre un seul mot. Mais quand, dans la chambre voisine, séparée de la salle de réception par une portière en soie brune, se fit entendre le bruit doux des souliers de l'archevêque qui s'approchait, le Père Rodion se sentit mal au cœur, et il eut comme un éblouissement.

Enfin la portière s'écarta en livrant passage à l'archevêque, vêtu d'un cafetan de soie claire, d'une petite calotte et l'inévitable chapelet à la main. Caressant sa barbe blanche, il commença le tour de la salle, et s'arrêta tout d'abord devant un marguillier, qui demandait une attestation d'éloges. Le Père Rodion était le troisième. Il s'aperçut

tout à coup que dès l'entrée de l'archevêque toute crainte avait disparu de son âme, comme il arrive souvent dans les moments les plus critiques. Il ne lui resta qu'une certaine fatigue de l'émotion qu'il avait éprouvée, et à la place du brouillard qui enveloppait ses idées apparut la perception très nette de ce qu'il devait dire.

Son tour vint. L'archevêque l'examina et lui dit d'un air badin :

— Je ne te connais pas, Père. Tu vis donc bien heureux que tu ne viens jamais me voir?

— Je n'ai pas l'habitude de déranger sans nécessité Votre Éminence! répondit d'un ton ferme le Père Rodion, et il ajouta :

— Je suis le Père Rodion Manuscriptoff.

— De quel endroit?

— Du bourg de Lougovoïé.

— Du bourg de Lougovoïé... Lougovoïé... Ce nom me semble connu, mais je ne me rappelle pas bien pourquoi. Qu'est-ce qu'il te faut donc, Père Rodion Manuscriptoff? Tu as un nom qui sonne bien!

— Je suis de ce bourg de Lougovoïé, Votre Éminence, où vous avez daigné envoyer, comme archiprêtre, un étudiant de l'Académie, — Obnovlénsky, expliqua le Père Rodion.

— Obnovlénsky... Cyrille? s'écria l'archevêque.

Et un sourire agréable illumina ses traits.

— Celui-là, je le connais. C'est un licencié, un homme très intelligent et un bon chrétien.

Ce témoignage eut le don de plonger immédiatement le Père Rodion dans la tristesse. Il ne s'attendait pas du tout à ce que Cyrille fût si bien vu par l'archevêque. Au contraire, il était plutôt enclin à penser que c'était pour une faute quelconque qu'on l'avait envoyé dans un village, tandis que tant d'autres étudiants de l'Académie, qui n'étaient même pas des licenciés, obtenaient les meilleures places de la ville. Comment ferait-il maintenant pour exposer sa plainte? Et voilà que l'archevêque, comme pour ajouter à son trouble, dit en s'adressant à tous les assistants :

— Je vous cite ce jeune prêtre comme exemple à suivre. Il est premier licencié de l'Académie, et il est parti de son plein gré dans un village pour servir « les humbles et les petits ».

Les solliciteurs prirent des physionomies onctueuses et chacun se mit à calculer dans son for intérieur comment ce petit incident pourrait servir à la réussite de sa propre demande. Mais le Père Rodion, qui ne quittait pas des yeux l'archevêque, s'aperçut que sa figure prenait tout à coup un air soucieux. Et c'est aussi avec un accent rempli d'inquiétude que Son Éminence lui adressa la parole :

— Tu as à me dire quelque chose qui le concerne?

— Oui, Votre Éminence.

— Viens, viens, cela m'intéresse.

Et l'archevêque, d'un geste, lui fit signe de le suivre.

Le Père Rodion fut très content. Dans une pièce particulière, où il n'y avait pas de solliciteurs indiscrets, il raconterait tout, sans hésiter. Ils traversèrent une galerie longue et étroite, garnie de chaises, puis tournèrent à gauche et entrèrent dans le salon aux meubles moelleux et larges, aux petites tables artistement sculptées, avec, aux murs, un grand nombre de tableaux de sujets assez mondains, à ce que crut voir le Père Rodion. Là, l'archevêque s'arrêta, s'assit et indiqua une place au Père Rodion qui, n'osant pas désobéir, s'assit aussi, tout en s'efforçant d'occuper le moins de place possible.

— Eh bien, conte-moi cela, Père. Ce jeune pasteur m'intéresse beaucoup! fit l'archevêque, et ses mains potelées se mirent à égrener machinalement le chapelet.

— Je n'ai rien de consolant à communiquer à Votre Éminence, commença avec un accent contrit le père Rodion, comme s'il regrettait profondément d'être obligé de causer du désappointement à l'archevêque.

Et il exposa, dans le plus grand ordre et sans omettre le moindre détail, de quoi il s'agissait, il

l'exposa consciencieusement, sans rien ajouter ni exagérer.

L'archevêque l'écoutait avec une attention profonde; mais sa physionomie n'exprimait ni approbation ni blâme. Puis, lorsque le Père Rodion eut décrit en termes douloureux le dernier épisode : l'allocation des appointements par la châtelaine, Son Éminence se leva tout à coup et se mit à marcher, l'air rêveur, dans la chambre. Le Père Rodion se leva également et resta debout en suivant la promenade de l'archevêque, non seulement avec ses regards, mais avec tout son corps. Mais voici que l'archevêque s'arrêta.

— Oui, oui, fit-il pensif; et dis-moi, mais en bonne conscience de prêtre, dis-mois, n'inspire-t-il pas aux paroissiens de certaines idées? Par exemple, des idées contraires aux autorités établies?

— Non, Votre Éminence, quant à cela, non, répondit vivement et même chaleureusement le Père Rodion. Je ne voudrais pas assumer sur mon âme un tel péché. Quand cela n'est pas, je dis franchement : Non!

La physionomie de l'archevêque se rasséréna de nouveau. Il s'approcha du Père Rodion et, lui posant la main sur l'épaule, il dit d'un ton simple, presque amical :

— Toi, je te comprends, Père Manuscriptoff;

je te comprends, parce que je suis moi-même un pécheur. Mais il faut savoir le comprendre aussi, lui. Nous autres, nous nous sommes éloignés de la vie des apôtres, et lui, ce jeune prêtre, veut s'en rapprocher. Juge donc : au point de vue religieux agit-il mal? Non, pas mal, certes; mais bien. La châtelaine est aussi une femme d'un caractère très noble et il faut lui envoyer des remerciements. Mais, au point de vue matériel, on t'a fait des torts, je le reconnais, certes. Ta famille est-elle nombreuse?

— J'ai six filles, Votre Éminence, répondit le Père Rodion.

— Six filles! s'écria l'archevêque avec surprise et même avec une certaine nuance de terreur : Dieu t'a béni, il n'y a pas à dire.

Et il se remit de nouveau à marcher.

— Oui, oui, disait-il en lui-même, comme à part, c'est la collision de deux éléments : le charnel et le spirituel. Il aurait dû se faire moine. Mais non, il ne l'a pas voulu, il a le goût de l'action, il veut vivre avec les hommes dans la société! Il ferait un missionnaire magnifique, oui, oui!... Eh bien, que réclames-tu donc, en définitive? demanda-t-il enfin en s'arrêtant.

— Ce que trouvera bon d'ordonner Votre Éminence, répondit humblement le Père Rodion.

— Vois-tu, le malin, — ce que je trouverai bon.

Mais je ne trouve rien, moi. Je ne peux pourtant pas lui dire : « Laisse-là les bonnes entreprises et conduis-toi mal! » C'est pourtant mal que les ecclésiastiques trafiquent des choses sacrées, très mal; mais nous sommes obligés de fermer les yeux là-dessus, parce que nous avons peu de moyens et que la chair est faible. Que veux-tu donc que je fasse pour toi?

— Votre Éminence! Obnovlénsky m'a chargé de vous demander s'il vous plairait de le transférer dans une autre paroisse...

— Non, ceci, je ne puis pas le faire! Cela ressemblerait à une punition, et je n'ai pas de raison pour le punir. Mais je puis faire autre chose : je puis te transférer, toi.

A cette proposition, le Père Rodion baissa la tête et répondit d'une voix navrée :

— Ce n'est pas à moi de vous indiquer ce qu'il y a à faire, Votre Éminence.

Alors l'archevêque regarda sa montre et dit qu'il avait trop longtemps bavardé. Le Père Rodion partit, après avoir reçu l'ordre de s'en aller chez lui et d'attendre son transfert. Il aurait bien voulu dire un mot en faveur du diacre Siméon et du chantre Dieménti; mais l'idée lui vint que ce n'était pas la peine de se mêler des affaires des autres.

Le jour même, le Père Rodion revint à Lougo-

voïé avec de sombres pensées. Il allait en ville dans l'espoir de reconquérir son ancien bonheur, et il en résultait, Dieu savait quoi. Pendant quinze ans, il avait paisiblement vécu à Lougovoïé, s'était monté un ménage, construit une vaste et solide maison, et voilà qu'il lui fallait abandonner tout cela et aller à la recherche de quelque chose de nouveau et d'inconnu, recommencer, dans ses vieux ans, à organiser un nouveau nid. Et tout cela, c'était la faute à ce fou de licencié, qui, par surcroît, par une sorte de miracle, se trouvait être dans les bonnes grâces de l'archevêque. Il ne comprenait ni n'approuvait cette faveur. Tant d'années s'étaient écoulées depuis qu'il était au monde, et il n'avait jamais encore entendu parler de ces nouveautés dont on pouvait fort bien se passer.

Il trouva à la maison les desservants qui l'attendaient.

— J'ai obtenu ceci, qu'on va probablement me transférer dans des lieux inconnus, leur dit-il d'un ton bref et sombre.

— Et qu'est-ce qu'il adviendra de nous? demanda Dieménti.

— De vous? Mais il faut croire qu'il n'en adviendra rien.

Les desservants partirent immédiatement. Chemin faisant, ils se disaient : « On voit bien que la peau nous touche de plus près que la chemise. »

XI

Cet hiver, à Lougovoïé, fut long et triste. Dès la fin de novembre, la neige était tombée et avait coloré en blanc tous les alentours. Les maisonnettes basses des paysans étaient noyées dans cette neige qui les enveloppait presque jusqu'au toit. Mais en décembre le temps s'adoucit, la neige fondit, et tout, — les neiges comme les champs, — se transforma en fange, où s'embourbaient gens, animaux et chariots. Vers Noël vint de nouveau la gelée, forte et sèche, et alors commença le vrai hiver du Midi, sans neige, venteux, moins rigoureux en soi qu'il ne le paraît au méridional, habitué à un chaud et long été. La gelée dura, avec de courts intervalles, jusqu'au mois de février, puis vint un dégel hâtif et, par-ci par-là, sortit de dessous la terre une herbette verte.

Dans la maison de l'archiprêtre, il faisait bon. Elle était construite solidement et le chauffage était à bas prix. Fiokla ne faisait que porter des fagots de roseaux dans les chambres, et les poêles les dévoraient l'un après l'autre; ils y fondaient

comme de la neige. Maria Gavrilovna passait ses journées d'une façon uniformément triste. Elle n'avait pu se lier intimement avec Mme Kroupeïeff. Celle-ci la trouvait trop simple. Deux ou trois soirées passées ensemble avaient suffi pour épuiser bien vite tous les sujets de conversation possibles entre elles. Nadiéjda Alexéïevna la traita avec une sorte de prévenance officielle contre laquelle se brisa vite le désir de Moura d'entrer avec elle en relations suivies. L'ingénue fille de l'archiprêtre de la cathédrale partageait dans son esprit le monde en deux camps : les « instruits » et les « simples », et était convaincue qu'il suffisait à deux personnes d'appartenir au camp des instruits pour devenir immédiatement des amis intimes. Mais « l'instruction » des deux femmes était à ce point différente qu'elles n'arrivaient presque pas à se comprendre. Moura avait fini ses études au collège et lu une dizaine de livres, qu'on lui avait dit être bons et qu'il fallait absolument connaître. Elle avait été toute sa vie sous la surveillance de ses parents, et le mariage fut son premier acte d'indépendance ; Nadiéjda Alexéïevna avait mené une vie originale, remplie d'impressions variées : elle avait appris bien des choses par les livres et l'expérience personnelle, et surtout elle s'était formé des opinions précises sur la vie et les hommes. C'est pourquoi elle ne put

témoigner à Moura autre chose qu'une politesse froide, tandis que celle-ci la considérait avec admiration, et même avec une certaine timidité.

Néanmoins, toutes les semaines, et particulièrement tous les samedis, on voyait s'arrêter devant la maison de l'église une voiture dans laquelle se trouvait Nadiédja Alexéïevna avec son fils. Avec le même sourire aimable, celle-ci, sans descendre de voiture, appelait Maria Gavrilovna, l'asseyait à ses côtés et l'emmenait chez elle. Elles dînaient ensemble; après vêpres arrivait Cyrille, et une conversation s'engageait qui durait jusqu'à minuit. Pendant cette causerie, Moura restait là silencieuse, les écoutait tous les deux et s'ennuyait.

A partir de janvier, Maria Gavrilovna se mit en devoir de préparer le trousseau de son futur héritier. Cela remplissait ses journées. La femme de l'archiprêtre lui envoya une machine à coudre avec laquelle elle travaillait sans relâche. Mais Cyrille ne s'ennuyait pas. Tout d'abord, il fut très content de rester seul dans sa paroisse. Le Père Rodion fut transféré un mois après sa visite à l'archevêché. Mais l'archevêque ne se hâtait pas d'en nommer un autre à sa place. Le travail énorme qu'il avait à faire ne pesait pas à Cyrille, et il venait très bien à bout de toutes les cérémonies religieuses. Chacune de ces cérémonies était pour lui une occasion de faire connaissance avec

un côté de l'existence des paysans. Il ne refusait jamais de rester à un dîner de funérailles, ou bien de venir à un déjeuner à l'occasion d'un baptême. Il y avait là tant de prétextes pour exprimer devant les paroissiens son opinion sur tel ou tel sujet! Les paysans s'étaient habitués à cela, et l'écoutaient sans cet air d'attention de commande qui permet d'oublier immédiatement ce qu'on a appris. Il ne faisait pas de sermons à l'église, considérant ce moyen de convertir comme peu pratique. Le sermon demande une mise en scène particulière pour le paroissien; il ne se présente pas comme une simple causerie avec lui, mais comme une partie de l'office qu'on n'écoute que pour la forme. Cyrille recherchait les causeries dans le milieu où se déroulait la vie de tous les jours et à propos même de cette vie. Il lui semblait que tout son travail portait des fruits. D'abord, il avait la consolation de voir que le trafic des cérémonies religieuses avait complètement disparu. Le paroissien faisait seulement la déclaration que chez lui il y avait lieu à procéder à un enterrement, à un baptême ou à un mariage et tout s'accomplissait sans débats. Il s'aperçut également que pendant les déjeuners et les dîners auxquels il assistait les maîtres de la maison n'offraient pas plus de deux petits verres d'eau-de-vie à leurs convives et que ceux-ci se faisaient

même scrupule de prendre le second. Certes, il savait que, en son absence, ils se régalaient comme par le passé et que les cabarets de Lougovoïé faisaient de très bonnes affaires ; mais les scrupules que provoquait sa simple présence lui procuraient quand même une certaine consolation : il comptait sur la force de l'habitude.

A part son travail incessant pour le service de l'église, il consacrait aussi beaucoup de temps à l'école. Il la visitait presque tous les jours et s'affligeait beaucoup de l'indifférence témoignée par l'instituteur pour des occupations qu'il n'aimait pas.

— Pourquoi vous êtes-vous fait instituteur, si cette tâche ne vous plaît pas, si vous ne vous sentez pas la vocation? demandait Cyrille, quand l'autre, pour la centième fois peut-être, lui disait combien il était malheureux de l'existence qu'il menait.

— La vocation, répondait l'autre; mais tout homme a la vocation de manger du pain, batiouchka !

Cyrille combattait cette manière d'envisager les choses. Il démontrait avec ardeur qu'on ne devait pas vivre ainsi, qu'un tel raisonnement était, à la rigueur, bon pour le métier de cordonnier, mais non pour l'œuvre de l'enseignement des humbles. Il disait que c'était malhonnête d'envisager ainsi une sainte cause.

— Eh! batiouchka, lui répondait l'instituteur, ces mêmes paroles, je les disais aussi, il y a trois ans, mais maintenant j'ai vécu et je vois que ce ne sont que des fadaises. La vie n'est qu'ennuis. Il n'y a qu'une chose à faire : se marier en prenant en dot quelques bonnes centaines de dessiatines de terre et s'occuper de culture.

L'instituteur Kaloujneff pouvait bien avoir une trentaine d'années. Il était d'une famille de fonctionnaires de condition moyenne, avait étudié au collège, mais, en passant de sixième en septième[1], il échoua à ses examens et lâcha tout. Pendant trois ans à peu près, il se prépara tour à tour à entrer, tantôt au service militaire, tantôt à l'Université, tantôt dans une fabrique, en qualité d'ouvrier, et il finit par se faire instituteur de village, parce que c'était la chose la plus simple et la plus facile. Il n'avait aucune notion de la vie de village, mais il y allait non sans des impulsions généreuses. C'est qu'il avait entendu parler des besoins du peuple, des services désintéressés que la carrière de l'enseignement permettait de rendre aux déshérités de ce monde et qu'à lui, jeune alors, ces idées semblèrent très attrayantes. Mais la réalité se trouva être toute différente, les idées prises en l'air se dissipèrent de même et bientôt Kalouj-

1. En Russie, les classes commencent à la première et finissent à la huitième, au rebours de ce qui se passe en France.

neff se transforma en un manœuvre qui travaille pour le morceau de pain, qui ne comprend pas son métier, que ce métier ennuie et qui n'aspire qu'au changement.

Cyrille allait souvent voir Nadiéjda Alexéïevna qui le recevait toujours de la façon la plus cordiale et la plus animée. Elle recherchait toujours dans la vie ce qui sortait de la banalité ordinaire et ce prêtre de village assez instruit pour qu'on pût entrer avec lui dans des discussions théoriques, ce prêtre qui luttait contre ces mêmes vices qui lui inspiraient tant de répulsion chez les ecclésiastiques, ce prêtre qui cherchait à transporter dans la vie les idées qui lui étaient également sympathiques, était pour elle une vraie révélation. Tout d'abord, elle l'avait considéré comme un phénomène intéressant, mais en continuant à le suspecter, et elle s'attendait toujours à ce qu'il lui demandât un hivernage gratuit pour ses vaches où une dessiatine de prairies pour faucher le foin, ou n'importe quel autre don, ce à quoi d'ailleurs l'avaient habituée le Père Rodion et son prédécesseur.

Mais Cyrille ne demandait rien. Une fois, elle se hasarda même à lui poser la question, s'il n'avait pas besoin de quoi que ce fût dans le ménage, et elle lui offrit ses services.

— Je n'ai même pas de ménage, répondit Cyrille ; mais si j'en avais même besoin, je ne vous le demanderais pas, à coup sûr.

— Ah ! c'est comme cela. Mais pourquoi donc ?

— Voyez-vous : maintenant, nos relations sont celles des gens comme il faut, tandis que, si j'acceptais de vous le moindre service matériel, je me trouverais immédiatement sous votre dépendance, et votre estime pour moi baisserait pour le moins d'autant.

Nadiéjda Alexéïevna s'intéressa à ce prêtre si original. Dans les soirées qu'ils passaient à trois, où Moura avait l'air d'assister à leur causerie en qualité de témoin, elle l'amenait à développer sa conception de la vie, et, sans s'en apercevoir, lui racontait peu à peu sa propre histoire.

— Savez-vous ce que je vous dirai, lui déclarait franchement Cyrille, en écoutant les récits de sa vie à Moscou et à l'étranger ; vous n'avez pas vécu jusqu'à présent : vous n'avez agi que par boutades.

Et il se mettait à développer devant elle ses théories. La vie n'est possible qu'à la campagne, où la nature, les hommes et les besoins n'ont rien de factice. Vivre sans être utile à qui que ce soit est une chose absurde et constitue une

offense à l'humanité. Chacun peut facilement trouver un milieu où être utile. Pas n'est besoin de chercher à accomplir des actions éclatantes : il suffit de faire quelque chose d'utile aux hommes pour pouvoir l'ajouter à l'actif de son existence.

— Dites, Père Cyrille, pourquoi me semble-t-il parfois que vous êtes le premier homme parfaitement sincère que j'aie rencontré dans ma vie? lui demanda un jour Nadiéjda Alexéïevna.

— Je vous demande pardon, Madame. Il y a des gens sincères dans le monde ! J'en ai moi-même rencontré bon nombre ! répondit Cyrille avec chaleur. Vous ne les avez pas aperçus, parce que vous avez envisagé les hommes du haut de votre grandeur et superficiellement. Je suis, peut-être, le premier auquel vous avez fait l'honneur de l'examiner attentivement.

Vint le printemps. Au mois d'avril, Moura cessa ses visites à Mme Kroupeïeff. Sa position était devenue sérieuse. On avait écrit à Anna Nicolaïevna ; elle vint et amena avec elle une sage-femme. A peine la femme de l'archiprêtre eut-elle passé le seuil de la maison de Cyrille que sa figure devint plus sombre que la nuit. Son œil expérimenté s'aperçut tout de suite que le bien-être du jeune couple n'avait nullement augmenté depuis presque une année.

Par-ci, par-là, on voyait même des traces de pauvreté. Son regard, habitué à s'arrêter sur les détails, fixa avec persistance un trou de grandeur passable dans la nappe tricotée qui recouvrait la table. Rien n'avait changé dans leur installation ; mais aucun objet nouveau n'était venu s'ajouter aux autres; tout était là, comme au premier jour, c'est-à-dire qu'il n'y avait que le strict nécessaire comme dans la chambre d'un hôtel médiocre : des tables, des canapés, des lits, des commodes, quelques chaises, une glace, une pendule sur la commode et des icônes dans le coin. Elle fit le tour de la cour, de deux hangars, de la chambre à provisions. Dans la cour gisaient tristement quelques fagots de roseaux, reste du chauffage de l'hiver. Dans le hangar, nul vestige d'une voiture quelconque, fût-ce même d'une méchante britchka ; dans le second hangar, transformé en écurie, il n'y avait même pas l'ombre d'un cheval. La chambre à provisions était vide, elle aussi. La femme de l'archiprêtre jeta un coup d'œil dans la cave ; là encore, nulle trace, non seulement d'abondance, mais de la plus petite aisance. « Ils n'ont rien, ils n'ont rien amassé, pensait avec douleur la femme de l'archiprêtre : ma fille est une indigente. » Cette fois, elle prit elle-même le parti de questionner Fiokla, car on ne

pouvait pas causer avec Moura dans la position où elle se trouvait. Et les rapports de Fiokla ne servirent qu'à la navrer complètement.

— Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle, avec la commisération la plus profonde; ce qui se fait maintenant chez nous, je ne trouverais pas facilement des mots pour l'exprimer. Tout chez nous est acheté : le lait au verre, la crème, le beurre, tout, nous l'achetons chez l'épicier. Ils n'ont pas le moyen d'acquérir une vache! La châtelaine voulait même leur en donner deux; je l'ai su par un de ses intendants; il n'a pas voulu. « Je ne peux pas, répondit-il, accepter des cadeaux. » Pour aller quelque part on loue des chevaux... Le croiriez-vous? la pauvre matouchka n'ose souvent pas manger un œuf de plus. Dans sa position, songez un peu ce que c'est! Le revenu est nul. Chez ses prédécesseurs, le grenier pliait sous le poids du blé; on ne savait pas seulement où le fourrer, et puis il y avait de tout : et de la volaille, et des cochons, et des veaux... Et maintenant on ne gagne même pas d'argent. Voilà quels sont les nouveaux usages! Le diacre et le chantre meurent tout simplement de faim. — Vrai, je vous le dis.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? pensait avec désespoir Anna Nicolaïevna : est-ce là l'avenir que je rêvais pour ma fille?

Elle voulut causer avec Cyrille, mais s'avisa que cela ne mènerait à rien. « J'irai tout simplement chez Son Éminence ou j'y enverrai le Père Gabriel. Qu'il lui fasse enfin entendre raison! Sinon, je prendrai Moura et je l'emmènerai chez moi... Qu'est-ce donc que cela vraiment? S'il veut faire le saint, pourquoi n'a-t-il pas pris le froc, pourquoi s'est-il marié? Ma pauvre Moura! »

Anna Nicolaïevna ne parlait presque plus à Cyrille; elle évitait même de le regarder, et considérait Moura avec douleur et commisération.

Les couches de Moura furent heureuses; la femme de l'archiprêtre passa auprès d'elle neuf jours. Dès que Moura en fut aux relevailles, sa mère prit congé d'elle et partit. Elle ne voulut même pas rester pour le baptême, et fit seulement promettre à Moura qu'elle nommerait son fils Gabriel, en l'honneur du grand-père.

Elle partit avec la ferme résolution d'agir. Maria Gavrilovna, à peine relevée, se sentit presque complètement bien portante, et donna à son fils un lait excellent. Le poupon, lui aussi, se portait bien. Le baptême eut lieu, et le garçon fut nommé Gabriel. Ses parrain et marraine étaient Nadiéjda Alexéïevna et le chantre Dieménti, qui, se tenant à côté de la châtelaine, se sentait tout confus. En revanche, lorsque la cérémonie fut achevée, et pendant que Mme Kroupeïeff se

préparait à partir, il profita d'un instant où personne ne se trouvait à côté d'eux et, à titre de compère, la pria de lui donner une dessiatine de terrain pour la mettre en culture. Nadiéjda Alexéïevna y consentit immédiatement, ce dont le chantre se montra très content.

Peu après, survint un événement qu'on attendait depuis longtemps à Lougovoïé. Un jour, — c'était un samedi avant vêpres, — le gardien de l'église aperçut une kibitka qui se dirigeait vers l'église. Ce véhicule était de construction fort ancienne, haut sur roues, tout entier recouvert de toile cirée; attelé de deux chevaux, il faisait un bruit infernal, n'ayant pas de ressorts. Devant la porte, la kibitka s'arrêta, un morceau de toile cirée qui pendait de côté se souleva, formant comme une petite fenêtre, dans laquelle apparut une tête de femme à la figure avenante, sous un chapeau d'où s'échappaient des frisons d'un blond clair.

— Où se trouve la maison du Père Rodion Manuscriptoff? demanda la jeune femme.

— La maison du Père Rodion? interrogea à son tour le gardien; qu'avez-vous à faire dans cette maison, puisqu'elle est vide? Voilà près de six mois que le Père Rodion est parti.

La tête de femme disparut et, à sa place, émergea une tête d'homme, coiffée d'un chapeau noir

en laine d'agneau. Sa figure était brune et bronzée, ornée de petites moustaches et d'une barbiche; les cheveux étaient coupés courts.

— Bonjour, mon ami, dit-il, d'une voix assez agréable de ténor; tu es probablement le gardien de l'église?

— C'est cela même, je le suis.

— Et, moi, je suis le prêtre envoyé pour remplacer le Père Rodion. Fais-nous voir où se trouve sa maison; nous allons demeurer là-bas, nous l'avons achetée.

Le gardien ôta, sans se hâter, son bonnet, et dit, également sans se hâter :

— Venez, je vous prie.

Il les conduisit jusqu'à la maison même, et aperçut alors sur la grande route trois chariots qui s'avançaient avec des meubles et toutes sortes d'ustensiles de ménage. Puis il se rendit chez Cyrille, et lui annonça :

— Le nouveau prêtre, envoyé pour remplacer le Père Rodion, est arrivé.

— Ah! qu'il soit le bienvenu! dit Cyrille, qui pensa : « Maintenant, ce n'est plus si terrible. Mes idées ont pris racine. »

— Et il est tout aussi jeune que vous, batiouchka, ajouta le gardien.

Cyrille ne dit rien à cela, mais il pensa que tout était pour le mieux. Un jeune homme le

comprendrait plus promptement qu'un vieillard.

Le lendemain, pendant l'office, les paroissiens s'écartèrent avec surprise pour faire place au nouveau prêtre, qui s'acheminait vers le sanctuaire. Il était de petite taille et de constitution robuste ; sa figure respirait la santé et l'assurance. Il était convenablement habillé d'une soutane d'un violet foncé, et marchait d'une allure réservée et pieuse. Il monta sur l'élévation, devant le sanctuaire, se prosterna, et baisa l'icône de l'iconostase. A le voir en ce moment, on aurait dit qu'il avait l'intention de se tourner immédiatement vers le peuple, et de faire un court sermon ou, tout au moins, de déclarer : « Je suis le prêtre Macaire Siloamsky, envoyé pour remplacer Rodion Manuscriptoff. » Mais il ne le fit pas, et il entra dans le sanctuaire par la porte de côté. Là, il se prosterna trois fois ; et, saluant Cyrille, qui se tenait devant l'autel, revêtu des vêtements sacerdotaux, il se plaça modestement à une certaine distance. Il demeura ainsi pendant toute la durée de la messe, en donnant les marques d'une piété indubitable ; il murmurait des prières, se prosternait aux endroits convenables, ou inclinait seulement la tête, et sa physionomie exprimait tout le temps le recueillement de la prière. Après la messe, il s'approcha tout de suite de Cyrille, et lui demanda poliment la bénédiction :

— Permettez-moi de me présenter : le prêtre Macaire Siloamsky, dit-il.

Cyrille se présenta à son tour et le pria de passer chez lui après la messe.

— Oui, oui, certainement ; nous aurons à causer, répondit Siloamsky.

Après la messe, il prit le thé chez Cyrille.

Il se montra d'un naturel gai et communicatif, conta une foule de choses sur le séminaire, les professeurs, le recteur et l'inspecteur. Il avait achevé ses études l'été dernier, et était resté chantre toute l'année. Cyrille se rappelait l'avoir vu encore adolescent, en première, quand, lui, Cyrille, terminait ses études.

— Lorsque, avant mon départ, je suis allé prendre congé de l'archevêque, il m'a dit de vous beaucoup de bonnes choses. Il a déclaré, entre autres, que vous étiez un homme d'intelligence supérieure, et que tout le monde devrait prendre des leçons chez vous ! raconta Siloamsky.

— Merci à Son Éminence ! répondit Cyrille.

— J'espère donc que nous vivrons en bonne intelligence ! dit le nouveau prêtre, se levant pour prendre congé.

— J'en serai bien aise !

Cyrille s'abstint de toute explication, pensant que les choses s'expliqueraient d'elles-mêmes.

Le soir, les Obnovlénsky se rendirent chez la

châtelaine. C'était la première fois que Moura venait la voir après la couche. Ils prirent place dans la salle à manger, devant la table à thé. Les fenêtres, qui donnaient dans le jardin, étaient ouvertes. Les lilas s'épanouissaient déjà, et la chambre était embaumée de leur parfum. Cyrille racontait qu'il avait fait connaissance avec le nouveau prêtre, et il exprima son plaisir de ce qu'il était encore jeune et que c'était sa première paroisse.

— La routine ne l'a pas encore enlisé, et des vues intéressées n'ont pas eu le temps de s'emparer de lui. Une âme jeune est plus accessible au bien, et vous verrez qu'il sera un bon camarade pour moi !...

Nadiéjda Alexéïevna écoutait ces discours avec un sourire sceptique. Ses yeux fixés sur Cyrille semblaient dire : « Quel enfant ingénu et pur tu es encore ! Tu ne trouveras pas de camarade, parce qu'il n'y a que toi qui sois fait ainsi ! »

En ce moment on annonça le nouveau prêtre. Nadiéjda Alexéïevna résolut de le recevoir dans la pièce voisine et sortit. Mais la porte resta entrebâillée et les Obnovlénsky pouvaient entendre toute la conversation.

Siloamsky entra d'un pas grave et se mit tout d'abord à chercher les icônes. Apercevant une petite image dans un coin tout au-dessous du

plafond, il se signa trois fois et s'inclina dans sa direction. Puis il salua la maîtresse de la maison.

— Permettez-moi de me présenter ; je suis le prêtre nouvellement nommé, Macaire Siloamsky.

Nadiéjda Alexéïevna répondit par un salut, et l'invita à s'asseoir.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé? demanda-t-elle pour commencer la conversation.

— Hier ! Mais j'ai cru néanmoins de mon devoir d'assister aujourd'hui à la messe, ainsi que de me présenter à mon supérieur, le Père Cyrille. Puis je me suis empressé de vous rendre visite. Permettez-moi de croire, très honorée Nadiéjda Alexéïevna, que vous ne me refuserez pas votre bienveillance.

—Je suis à votre service.

— Pour le moment, je ne vous importunerai pas de mes prières, mais des besoins peuvent naître dans les temps à venir ; par exemple, si j'achetais une ou deux vaches, où les faire paître? ou bien, si le foin manque à qui s'adresserait-on, si ce n'est à la généreuse châtelaine ?

— Je suis toute à votre service, répéta Nadiéjda Alexéïevna, en se levant avec une physionomie devenue encore plus froide qu'à son entrée.

— Je n'ose pas vous déranger plus longtemps ! fit le Père Macaire, qui se leva à son tour et inclina

lentement la tête, en appuyant la main droite contre sa poitrine. Nadiédja Alexéïevna fit un petit signe de tête en disant :

— Par ici!... s'il vous plaît ! Cette porte donne dans le jardin... Vous avez ici vos chevaux, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en ai une paire!... C'est ma femme qui me les a apportés en dot. Ils ne sont pas mauvais, de bons petits chevaux alertes... Mes respects, Madame.

Nadiéjda Alexéïevna revint dans la salle à manger et se mit à causer immédiatement du jardinier qui depuis trois jours était gris et ne se montrait plus dans le jardin. Elle évitait généralement de dire du mal des gens, considérant cela comme une besogne dévolue aux commères.

— Pourquoi donc ne dites-vous rien de votre hôte? demanda Moura.

— Il a produit sur moi un effet fâcheux, dit Nadiéjda Alexéïevna, et elle revint à son thème sur le jardinier. Cyrille baissait tristement la tête et pensait : « A peine a-t-il eu le temps de se montrer qu'il s'est déjà empressé de vous prévenir : — Je suis un quémandeur, sachez-le! Il n'a encore besoin de rien, et il craint déjà qu'on le prenne pour un homme indépendant. C'est bizarre! D'où cela vient-il? On n'enseigne pas cela au séminaire et, quant à la vie, il a encore trop peu vécu.

Est-ce que cela serait déjà dans le sang et se transmettrait de génération en génération, comme une qualité acquise? Que c'est triste, que c'est douloureux! »

La soirée se passa sans entrain, Nadiéjda Alexéïevna se trouvant sous l'influence de sa mauvaise impression. Elle s'efforçait d'occuper ses convives, mais n'y réussissait pas. Cyrille l'écoutait distraitement et répondait à contre-cœur. Il réfléchissait à la « qualité acquise », passée dans le sang de ses confrères et « transmise de génération en génération ».

Ils revinrent de bonne heure à la maison. Moura avait hâte de revoir son enfant. A peine eurent-ils monté le perron de la maison de l'église qu'ils furent surpris de la présence inaccoutumée de visites dans leur antichambre. C'étaient le diacre Siméon et le chantre Dieménti. Ils étaient assis sur des tabourets qui avaient été placés là par Fiokla exprès pour eux. A la vue des maîtres de la maison, tous les deux se levèrent respectueusement, leurs chapeaux à la main.

— Pourquoi donc, Messieurs, restez-vous là? Pourquoi ne voulez-vous pas pénétrer dans la chambre? demanda Cyrille. Fiokla, pourquoi ne les as-tu pas invités à entrer?

— Mais, batiouchka, je les en ai priés; ils ne l'ont pas voulu! répondit Fiokla.

— Cela ne fait rien !... L'air est bon maintenant, dit, la mine attendrie, le diacre.

Cyrille les introduisit dans l'appartement. Maria Gavrilovna s'en alla dans la chambre à coucher auprès de son fils.

— Eh bien ! qu'avez-vous à me dire, Messieurs? demanda Cyrille aux desservants, après les avoir fait asseoir.

Le diacre toussa un peu, et dit, non sans une certaine hésitation :

— Nous sommes venus, Père Cyrille, pour affaire... Il y a longtemps que nous avions l'intention, moi et Dieménti Iermilytch, de venir vous parler ; mais...

Mais ici le chantre Dieménti, trouvant probablement que le diacre disait des balivernes, toussa à son tour, d'une voix tonitruante, et lâcha le mot :

— Nous sommes sur le point de périr, Père Cyrille, tout simplement sur le point de périr.

Cyrille leva les yeux sur lui.

— Comment cela? demanda-t-il.

— Tout simplement de faim, Père Cyrille. Nous avons hésité longtemps, craignant de vous importuner... Mais nous n'en pouvons plus. Nos familles sont nombreuses ; et, pour les nourrir, nous n'avons presque rien... Les appointements que nous alloue la châtelaine sont insuffisants ; de la

terre. — nous en avons très peu : les cadeaux, — il est bien défendu d'en accepter, et puis, personne ne donne rien.

— C'est vrai, cela, bien vrai, confirma le diacre.

— Ce n'est pas le superflu que nous demandons, Père Cyrille, mais des moyens de subsistance, le pain quotidien. Nos enfants pleurent ; ils veulent manger, Père Cyrille.

Cyrille se promenait déjà dans la chambre, les bras derrière le dos et la tête baissée. Il était parfaitement clair pour lui, maintenant, que le salaire du chantre et du diacre ne pouvait pas leur suffire. A lui-même, ses appointements suffisaient tout juste, et eux en avaient de moindres ; avec cela, une foule d'enfants, tandis que lui n'en avait qu'un seul, et encore ne lui coûtait-il rien. La situation de Cyrille était bien embarrassante. C'était lui la cause indirecte de leur indigence, et il se voyait impuissant à y remédier. S'il lui était resté quelque chose, il le leur aurait offert volontiers ; mais ce n'était malheureusement pas le cas. D'autre part, il ne pouvait pas renoncer aux coutumes nouvelles, introduites par lui. C'était là sa première victoire, celle qu'il appréciait par-dessus tout.

— Père Cyrille ? appela tout doucement le diacre.

Celui-là s'arrêta en le regardant.

— Nous avons, à proprement parler, une prière à vous adresser.

— Dites, dites, l'interrompit Cyrille avec impatience.

Il désirait si ardemment que cette prière renfermât quelque chose de substantiel pour eux et de réalisable pour lui !

— Nous avons peu de terrain, et, vous, Père Cyrille, vous en avez bien plus, sans escompter une quantité assez considérable du terrain de l'église. Avec cela, vous ne le cultivez pas ; ne consentiriez-vous pas à nous le louer, à nous, à raison d'une gerbe sur quatre, par exemple ?

— Et combien m'est-il dévolu de terrain ? demanda Cyrille avec animation.

— A vous, en propre, quarante-quatre dessiatines, plus six en prairies, cela fait cinquante en tout.

— Voilà qui est magnifique ! magnifique ! s'écria joyeusement Cyrille ; ensemencez-le, ensemencez-le pour vous. Quant à moi, je n'ai besoin de rien. Je n'ai pas le temps, je ne m'y entends pas, et puis ce que j'ai me suffit. Oui, oui, ensemencez-le, je vous en prie.

Les desservants le regardèrent avec stupéfaction...

— Comment donc ?... commença Dieménti.

Mais il s'arrêta, se disant qu'après tout il valait mieux se taire.

Cyrille réfléchit un instant.

— Mais dites : vous en avez assez comme cela ? demanda-t-il.

— Nous vous sommes très reconnaissants, très profondément reconnaissants ! répondirent à l'unisson les desservants, avec un profond salut.

— Eh bien ! allez en paix, et mettez-vous au travail ; seulement, ne vous fâchez plus contre moi.

Les desservants saluèrent encore une fois et s'empressèrent de partir.

— C'est un simple d'esprit, un vrai simple! dit le diacre, presque à l'oreille de Dieménti, après qu'ils eurent tourné le coin de l'église.

— Demain, dès l'aube, mettons-nous à creuser la terre ; autrement, — qui sait ? — il pourrait changer d'avis. La châtelaine l'en dissuaderait ou bien ce Père Macaire.

— Et le Père Macaire, paraît-il, n'est pas de cet acabit ! C'est un fin matois... cela se voit ; que d'onction n'a-t-il pas déployée à l'église, ce qui ne l'a pas empêché de courir, tout de suite après, chez la châtelaine pour lui soutirer, à coup sûr, quelque chose à force de prières.

— Et qu'est-ce que cela nous fait ? Maintenant,

nous voilà heureux, dit Dieménti, avec une joie sincère, en tapant sur le dos du diacre qui pliait comme l'osier sous le poids de son bras; nous avons chacun une augmentation de vingt-cinq dessiatines de terrain, ce qui, avec les quinze que nous avions, fait quarante. Mais nous sommes maintenant, nous autres, de vrais propriétaires, Père diacre! Un simple, un vrai simple d'esprit! Il lui manque quelque chose dans la tête.

Lorsque Cyrille entra dans la chambre à coucher, Moura lui demanda:

— Pourquoi as-tu fait cela, Cyrille?

— Ils souffrent, Moura; ils sont maintenant dans la détresse, répondit-il.

— Mais cette terre aurait pu nous rapporter plus de six cents roubles.

— Et tu as calculé cela? fit Cyrille avec une surprise très sincère.

— C'est Fiokla qui me l'a expliqué! répondit Moura d'un air sombre.

Et elle n'ajouta plus une parole.

Fiokla, qui, elle aussi, avait entendu cette conversation et en avait été profondément indignée, remuait dans la cuisine ses ustensiles avec un bruit assourdissant.

XII

Le Père Macaire Siloamsky appartenait à la catégorie de ces étudiants de séminaire qui, dès la première, c'est-à-dire dès l'âge le plus tendre, dirigent toutes leurs aptitudes et toutes leurs aspirations vers un seul but : l'obtention d'une paroisse. La paroisse se présente à leur imagination comme un chapitre de revenus, avec des sacs de seigle ou des mesures de millet, — dons volontaires des paroissiens aisés; avec des poussins et des poulets vivants et rôtis, avec l'odeur alléchante des pâtés aux œufs frais, avec des monceaux de blé, avec toutes sortes d'avantages et de privilèges que chacun doit accorder à un pasteur, avec un bien-être matériel où tout se trouve en abondance et tout prêt. Comme complément, il y a les charges du service : messe, vêpres, matines et les cérémonies religieuses. Mais jamais l'idée ne vient à ces jeunes gens d'apprendre à qui ils auront affaire, quels devoirs leur impose leur sacerdoce; sauront-ils prendre de l'influence

sur leurs ouailles, et quelle sera-t-elle? Leur but tant désiré une fois atteint, ils deviennent des pasteurs, — exécuteurs de cérémonies religieuses. On les appelle pour un office, ils y vont et les paroissiens, de leur côté, les rétribuent. Et les paroissiens eux-mêmes les considèrent comme des tâcherons et n'attendent d'eux aucune véritable nourriture spirituelle, à part celle qui leur est due d'après le missel et les règlements de l'Église.

Ces étudiants de séminaire limitent leurs désirs à savoir les manuels : quant aux choses littéraires, ils ne lisent que ce qu'on peut trouver dans les chrestomathies et dans les recueils classiques. Ils ne vont pas plus loin non plus en ce qui concerne la théologie. De cette façon, rien ne s'oppose à ce qu'ils suivent le chemin tracé d'avance, c'est-à dire à ce qu'ils se préparent à gouverner leur paroisse comme une source de revenus. Plus tard, quand il leur arrive de tomber par hasard dans un cercle de gens instruits, ils vous frappent souvent par des déclarations brèves, mais compétentes, dans le genre de celles-ci : que Gogol est un bon écrivain, que Tourgueneff a écrit *la Prairie de Biéjine*, et Pouchkine *le Char de la vie* et *les Démons*.

Dans leur paroisse, ils s'abonnent à la *Niva* [1]

1. Journal hebdomadaire très répandu dans les familles russes.

et au *Journal du Diocèse*, bornant là toutes leurs relations avec le monde de l'intelligence; quand on les regarde de près, on devient triste à voir leur médiocrité et leur étroitesse d'esprit, et on se demande : que peuvent-ils apprendre aux simples, quelles lumières porteront-ils dans leurs âmes? Peu à peu, avec les années, ils oublient même ce qui se trouve dans les chrestomathies et, au lieu d'élever leurs ouailles à leur propre niveau, ils descendent insensiblement au leur, en adoptant leurs préjugés et leurs erreurs.

Le Père Macaire Siloamsky, pendant son séjour au séminaire, était aussi chantre de l'archevêché. Il possédait une belle voix de ténor et il fut un temps où ses amis laïques lui conseillaient même d'entrer au théâtre. Mais il envisageait sainement les choses, ne courait pas après la gloire et « préférait à la grue qui vole le moineau dans la main », c'est-à-dire la paroisse. L'archevêché le nomma à Lougovoïé pour son mérite comme chantre, car Lougovoïé avait conservé le renom d'une très bonne paroisse. Il acheta la maison du Père Rodion et vint à Lougovoïé avec les rêves les plus chatoyants, quant à la paroisse. Mais dès le premier enterrement il fut profondément troublé de ne recevoir aucun salaire. Il ne voulait pas, dès le début, reporter ses griefs directement sur le paysan; c'est pourquoi il s'informa auprès des desservants.

— Quel est l'usage chez vous, pour la rémunération? Est-ce qu'on paye avant ou après?

— On ne paye pas du tout, chez nous! répondit Dieménti qui jeta un regard rempli de malice sur le diacre. Ce regard disait : « Voyez donc, Père diacre, quelle tête il va nous faire tout de suite. »

Mais Siloamsky ne fit pas de tête; il le regarda droit dans les yeux avec courroux :

— Ce n'est pas pour plaisanter que je vous demande cela! dit-il, avec colère; il faut bien que je connaisse les usages!

Dieménti jeta de nouveau au diacre un regard expressif qui voulait dire : « Non, observez donc sérieusement, Père diacre, observez! »

— Nos usages sont qu'on ne donne pas un sou pour les cérémonies religieuses! C'est tout à fait gratuit! complètement! Seulement, nous acceptons le pain des services funèbres et autres offrandes semblables.

— Il me semble que vous voulez m'en faire accroire, dit Siloamsky avec la même colère qu'auparavant, mais à laquelle vint s'ajouter une légère nuance d'inquiétude.

— Comment cela serait-il possible? Est-ce que je l'oserais? Père diacre, confirmez donc ce que je viens de dire.

— C'est parfaitement vrai! dit le diacre. Avant

l'arrivée du Père Cyrille, il y avait des revenus, et même d'assez bons; mais le Père Cyrille a fait disparaître cet usage.

— Comment, il l'a fait disparaître? Et de quoi vivre alors? De l'air du temps? Mais, non, je ne comprends pas, tout simplement!

« Attends, tu vas comprendre, » pensa Dieménti.

Et il expliqua :

— Vivre, il faut vivre avec les appointements! Mme la châtelaine a alloué de ses deniers des appointements : aux prêtres, cinquante roubles par mois, et à nous, beaucoup moins encore.

Siloamsky sortit machinalement de sa poche un mouchoir de couleur, et essuya la sueur qui lui couvrait le front. Il eut la sensation d'être tombé inopinément dans un piège.

— C'est cela, les usages! Une paroisse sans revenus? Ha! ha! ha! Mais nous verrons cela, nous verrons! Il faut examiner de quel droit l'archiprêtre agit ainsi! Nous verrons.

Il dit cela avec une rage non dissimulée; et, oubliant la nécessité de garder son extérieur de piété, il arrachait ses vêtements sacerdotaux avec autant d'énergie que s'il eût voulu les mettre en pièces.

Dieménti et le diacre étaient tout joyeux de sa mésaventure. Siloamsky ne leur plaisait pas, et ils

éprouvaient du plaisir à blesser son cœur avec cette déclaration, malgré la douleur que leur causait encore la perte de leurs anciens revenus. Ils s'étaient, du reste, complètement calmés à cet égard; car, sur la terre de Cyrille, qu'ils avaient partagée par moitié, verdissaient déjà les premières pousses, et ils se sentaient, en effet, propriétaires. Siloamsky se rendit d'abord chez lui; mais il n'y tint pas, saisit son chapeau, et se précipita chez Cyrille. En entrant dans l'appartement de l'archiprêtre, il oublia même de lui dire bonjour, et aborda tout de suite la question. Il se mit à crier de sa voix de ténor :

— Permettez, Père Cyrille! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quels sont ces usages? De quel droit? Sur quels fondements?

— De quoi s'agit-il? demanda Cyrille, en se levant de table et en essuyant ses lèvres avec sa serviette.

Maria Gavrilovna regardait Siloamsky avec effroi.

— Mais non, je vous demande sur quoi vous basez-vous? Où se trouve une telle loi? Faites-moi la voir, cette loi! continuait Siloamsky, qui avait complètement perdu la tête, par suite du désappointement éprouvé au sujet de cette paroisse, « la meilleure et celle qui rapportait le plus ». Bien que vous soyez archiprêtre, cela ne vous est

pas permis; non, cela ne vous est pas permis! Je vous demande pardon!

— Mais de quoi s'agit-il donc, Père Macaire? Je n'y comprends rien!

— Comment, de quoi il s'agit? Vous avez fait disparaître les revenus légitimes, et introduit je ne sais quels appointements, je ne sais quels cinquante roubles par mois... J'ai grand besoin de vos appointements, en effet!... J'ai droit au revenu légitime.

— Oui, fit alors Cyrille d'un voix ferme et grave, tels sont nos usages, et vous devez vous y soumettre.

— Pour rien au monde! Que je me soumette aux usages que vous avez inventés? Jamais de la vie! Je refuse vos appointements, et j'exige ce qui m'est dû. Mais quel droit avez-vous d'agir ainsi? C'est un abus de pouvoir! Je porterai plainte, — et vous... vous, on vous exilera dans un couvent... Ne vous imaginez pas que, parce que vous êtes licencié, tout vous soit permis. Monseigneur me connaît. J'étais chantre chez lui! Voilà!

— Quoique je n'aie pas, moi, été chantre, je vous prie néanmoins de sortir d'ici, parce que vous vous conduisez d'une manière peu convenable, fit Cyrille, dissimulant avec peine son irritation.

Comment? Ce jeune pasteur, commençant à peine à vivre de son travail, déjà exigeait avec

tant de chaleur le droit de changer sa dignité de prêtre en un métier lucratif! Cela le mettait en colère, l'indignait, et, en même temps, le chagrinait profondément. Et il avait tant espéré de sa jeunesse, qu'il avait présumée peu sensible à l'intérêt! Le Père Rodion était vieux et tout pénétré des anciens usages, et pourtant il n'avait point réclamé avec autant de violence et d'effronterie son droit aux revenus.

En s'entendant ainsi congédier sur un ton sévère, Siloamsky s'arrêta et, instantanément, se sentit comme calmé. Il n'avait pas le désir d'insulter l'archiprêtre, et ne voulait même pas se quereller avec lui. Cela n'était pas dans ses principes. Mais dans l'élan de son indignation, il ne s'était pas aperçu qu'il s'était mis à crier et qu'il se montrait, en effet, fort inconvenant et impoli.

— Je vous demande pardon, dit-il en s'adressant à Maria Gavrilovna et en la saluant, j'ai, dans mon entraînement, passé la mesure et peut-être vous ai-je dit quelque chose de blessant. Mais permettez-moi de m'expliquer.

Cyrille ne l'écoutait plus. Il marchait dans la chambre dans une agitation extrême. Son regard était troublé. Plus de six mois il s'était trouvé seul dans la paroisse et il croyait que les nouveaux usages y avaient définitivement pris racine, qu'à Lougovoïé ils étaient devenus une loi contre la-

quelle on ne pouvait plus s'élever. Mais ce qui le tourmentait le plus était la certitude que ce jeune homme le comprenait tout aussi peu que le vieux Père Rodion, et même moins. Qu'était-ce que cela? Devait-il donc vraiment rester seul à lutter?

« Est-il possible, se disait-il, que l'atmosphère routinière, au milieu de laquelle se développe la jeune génération des pasteurs, les ait pénétrés si profondément que leur intelligence reste fermée à toute haute idée spirituelle, à toute conception idéale de leur mission? Ont-ils donc réellement une mission? Ils n'en ont pas d'autre que celle qui est commune à tous les hommes : de vivre pour son plaisir, et assurer à sa vieillesse la tranquillité et l'aisance. »

Cyrille s'arrêta et attacha sur Siloamsky un regard de tristesse. Puis il dit à voix basse et comme fatiguée:

— Qu'avons-nous besoin de nous expliquer, Père Macaire! Il est évident que nous ne nous comprendrons jamais. Nous sommes dissemblables, trop dissemblables même. Nous différons quant à nos idées, nos tendances, nos aspirations. A vous, il faut un revenu, et moi, je n'en veux pas; le revenu vous fait plaisir, et, moi, il me blesse. Vous êtes venu ici pour assurer votre avenir, et moi pour servir les humbles et les pauvres. Encore une fois, qu'avons-nous

donc besoin de nous expliquer? Tout est clair, sans cela. Je ne vous dirai qu'une chose : faites ce que vous voudrez ; mais je ne renoncerai pas aux usages que j'ai introduits. C'est tout ce que je puis vous dire !...

Et Cyrille se laissa tomber sur le canapé, pâle et défait. Siloamsky le regarda du coin de l'œil, puis porta son regard sur Maria Gavrilovna, lissa son chapeau, se tourna vers la porte, et sortit.

Durant toute une semaine, Siloamsky dissimula sa rage et n'entreprit rien du tout. Après la profession de foi qu'il avait entendue de la bouche de Cyrille, sa résolution de se faire rendre justice, coûte que coûte, avait été tout à coup ébranlée. Il comprit que ce n'était pas là un simple caprice de la part de Cyrille; et, chose bizarre, il l'avait défini de la même manière que le Père Rodion, en disant : « C'est une toquade. »

Une semaine se passa. Un soir, Siloamsky invita chez lui le diacre, le Père Siméon, et lui offrit d'un air aimable de prendre du thé avec lui et la matouchka. Celle-ci était une très gentille blonde qui parlait d'une voix sonore de poitrine et zézayait légèrement.

— Savez-vous que c'est terrible, tout à fait terrible ! disait-elle au diacre.

Et, à ces paroles, ses gentils yeux clairs se remplissaient de larmes.

— Nous avons fait des dépenses, acheté cette maison, et voilà la surprise qui nous attend! Est-il possible que les autorités souffrent un tel arbitraire?

— Oui ! elles le souffrent pourtant ! Moi et Dieménti Iermilytch, nous l'endurons depuis un an! fit le diacre, avec une commisération hypocrite, sans mentionner, il va sans dire, le don du terrain fait par Cyrille.

— Et dites-moi, je vous en prie, Père diacre, qu'est-ce au juste que la châtelaine? demanda Siloamsky.

— La châtelaine! Mais c'est un personnage comme ci, comme ça... Après tout, Dieu sait ce qu'elle est. Nous ne la voyons même jamais. Elle est là dans son jardin comme un ours dans sa tanière. Elle ne se lie avec personne, et s'éloigne des ecclésiastiques.

— Hum! cela veut dire que c'est une personne suspecte; cela arrive, en effet.

— Il n'y a que le Père Cyrille avec qui elle se soit liée d'amitié. Ils se voient très souvent.

— C'est cela! C'est suspect, très suspect. J'irai voir l'archevêque, et je lui en ferai rapport.

— A l'archevèque? Je ne vous le conseillerai pas!

— Pourquoi donc? L'archevèque est bien disposé pour moi. J'étais chantre chez lui, je chantais dans le chœur.

— Comment donc ! Il chantait même des soli ; oui, confirma la matouchka, non sans une certaine fierté.

— Je ne vous le conseille pas quand même, fit le diacre ; non.

— Mais pourquoi donc? Dites-le-moi, je vous en prie ? C'est tout simplement inique. Il n'y a pourtant pas de loi qui autorise cela, il n'y en a pas !

— Je l'admets. Seulement, le Père Rodion parlait aussi comme vous ; mais quand il eut vu l'archevêque, les choses se gâtèrent. L'archevêque lui dit : « Ce prêtre, c'est-à-dire le Père Cyrille, je le cite comme exemple à suivre à tout le diocèse, et j'approuve très sincèrement toutes ses actions. » Voilà ce qu'a dit l'archevêque. Et lorsque le Père Rodion a insinué qu'on pouvait peut-être le transférer, c'est-à-dire transférer le Père Cyrille, l'archevêque lui a répondu : « Non, je n'ai pas de raisons pour le punir, au contraire, mais, toi, Père Rodion, je puis te transférer, » et il le transféra, en effet. Voilà quelles sont les opinions de Monseigneur !...

— Oh ! quant à cela, soit, répondit d'un ton assuré Siloamsky ; autre chose est le Père Rodion, autre chose est votre serviteur : ne confondons pas.

— Bien sûr ! fit la matouchka, puisque je vous

dis qu'il chantait même des soli ! Ce n'est pas donné à tout le monde.

En un mot, Siloamsky résolut de suivre l'exemple du Père Rodion et de se rendre chez l'archevêque. Il partit avec la matouchka qui était originaire de la ville.

Déjà, après le voyage du Père Rodion, des bruits s'étaient répandus dans le chef-lieu sur le jeune prêtre Obnovlénsky, qui, reçu licencié, était parti pour une paroisse de village et y avait introduit des coutumes inusitées, en renonçant à tout revenu. Mais alors ces bruits ne circulèrent pas longtemps parmi les ecclésiastiques. Personne n'y insista : le Père Rodion, lui-même, ne les conta, dans un élan d'indignation, qu'à deux ou trois amis ; mais, après sa conversation avec l'archevêque, il ne jasa plus et ne répondit même pas aux questions.

Les Siloamsky visitèrent tous leurs amis, dont le nombre était grand. Le Père Macaire alla voir les batiouchkas, et son épouse les matouchkas. Siloamsky passa même chez le recteur du séminaire, le Père Méjoff, et lui raconta tout.

— Oui, oui, je l'avais bien prévu, et j'ai prévenu Son Éminence. Déjà, à l'époque où il revint de l'Académie, on pouvait remarquer en lui un certain esprit d'éloignement et d'outre-cuidance.

— Il a toujours été quelque peu fou, et main-

tenant il l'est devenu tout à fait! fit le jeune Méjoff qui assistait à cette conversation et qui remplissait depuis peu, et avec succès, les fonctions d'inspecteur du séminaire. — De grâce, dites, quelle raison peut avoir un licencié pour s'exiler dans un village! Y a-t-il là un grain de bon sens ?

— Savez-vous ce que je vais vous dire, Siloamsky? déclara le recteur : n'allez pas encore chez l'archevêque ; je veux le voir moi-même d'abord et lui parler sérieusement. Il est indispensable de réunir nos efforts pour faire entendre raison à ce jeune homme. Ou bien faites ceci : présentez-vous chez l'archevêque, demain, vers les dix heures ; j'y serai aussi.

Le récit des bizarreries de Cyrille fit très rapidement le tour de toutes les maisons ecclésiastiques de Kherson, et, le soir du même jour, arriva aux oreilles du Père Gabriel Fortificantoff et d'Anna Nicolaïevna.

— Enfin, qu'est-ce que cela veut dire, je vous en prie? s'écriait Anna Nicolaïevna ; le voilà devenu maintenant la fable de la ville, du gouvernement tout entier. Et c'est mon gendre, le mari de ma fille! Mais cela ne peut continuer ainsi. Père Gabriel, il faut que tu prennes tes mesures. Tu dois aller voir l'archevêque ; prie, exige, fais je ne sais quoi ; enfin... il faut sauver notre fille!

Le père Gabriel, qui avait un caractère tranquille et, dans toutes les circonstances de la vie, s'en tenait au proverbe : « A le moudre, tout devient farine, » se rendit néanmoins, sur les instances de sa femme, chez le recteur pour lui demander son avis. Ils résolurent d'aller ensemble chez l'archevêque et y arrivèrent en même temps. Devant la porte, ils aperçurent le carrosse de l'archevêque attelé de quatre chevaux deux à deux. Ils se hâtèrent de monter. Le recteur marchait en avant, avec gravité ; derrière lui, trottant à petits pas, montait, plein de superbe, Siloamsky, et, à une certaine distance, la tête baissée et pensif, s'avançait lentement le Père Gabriel Fortificantoff. L'archevêque les reçut immédiatement. Il portait une soutane d'un vert foncé chatoyant et le froc. Dans la main droite il tenait une canne solide à pomme d'or, et dans la main gauche un chapelet, non à grains de soie tricotée, comme d'ordinaire, mais un chapelet de gala, fabriqué de certaines pierres rares et précieuses. Il était évident qu'il se rendait quelque part en visite.

— Ah ! quel triumvirat respectable ! fit-il d'un ton enjoué. Et je sais déjà pourquoi vous êtes venus. Toi, chantre, tu es venu porter plainte contre Cyrille Obnovlénsky ; c'est cela, n'est-ce pas? Je le reconnais à ton regard. Et le Père

recteur est là pour te prêter l'appui de son autorité. Quant à toi, Père Gabriel, je suppose que tu es venu uniquement pour tenir compagnie à ces messieurs. Eh bien, de quoi s'agit-il? Parlez, qui est-ce qui va parler?

— En effet, Votre Éminence! commença Siloamsky.

— Eh bien, voilà! J'ai bien deviné, tu es venu te plaindre. Pas de revenus, hein? C'est cela?

— De mon côté, je crois de mon devoir de faire observer..., intervint avec importance le recteur. Mais l'archevêque ne le laissa pas achever non plus.

— Vous n'avez pas honte, mes amis? fit-il d'un ton d'admonestation sévère. Vous devriez vous réjouir de l'apparition de ce jeune prêtre, qui dédaigne le bien-être de la vie à la ville, qui repousse les honneurs, qui sert avec désintéressement son prochain! Qu'y a-t-il là de mauvais? Eh bien, toi, Père recteur, qui es si ferré sur les dogmes, dis-moi : Qu'est-ce qu'il y a là de mauvais en substance?

— Votre Éminence! Il trame quelque chose de suspect avec la châtelaine! fit vivement Siloamsky, craignant que l'archevêque ne l'interrompît à son premier mot.

Cette déclaration amena une expression de surprise sur la physionomie du recteur, tandis

que le Père Gabriel rougissait d'indignation.

— Sot! fit sévèrement l'archevêque! Ce mensonge mériterait qu'on t'exilât dans un couvent pour un mois. Il n'y a rien de suspect dans ses actions; son âme est pure comme celle d'un enfant.

En disant ces mots, l'archevêque se dirigea vers la sortie. Le triumvirat restait là, déconcerté par la tournure inattendue qu'avait prise la conversation.

Lorsqu'ils sortirent dans la cour, le carrosse n'était plus là. Comme s'ils étaient mus par le même sentiment, tous les trois se dispersèrent dans des directions différentes. Siloamsky disparut plus rapidement que les autres; il se sentait honteux d'avoir gâté tout, en jetant sa note discordante relative à la châtelaine.

Après cet épisode, il se produisit, dans les relations entre les desservants de Lougovoïé, une sorte d'accalmie. Siloamsky, revenu de la ville, ne fit semblant de rien. Sur l'accueil de l'archevêque, ni lui, ni sa matouchka ne soufflèrent mot. Lorsque le diacre, dont la curiosité était grandement excitée par cette affaire, se hasarda une fois à demander à Siloamsky ce que lui avait dit l'archevêque, celui-ci répondit d'un ton de simplicité et d'ingénuité parfaite :

— Non, savez-vous, j'ai changé d'avis, et je

ne suis pas allé voir l'archevêque. On n'est pas bien à son aise pour dire du mal d'un camarade. Cela ressemble à de la calomnie. Non, voici ce que j'ai résolu de faire : je resterai ici quelque temps ; puis je demanderai mon transfert ailleurs sans même alléguer de motifs.

A l'égard de Cyrille, Siloamsky était très poli et très respectueux : jamais il n'élevait la voix en sa présence et, pour lui prouver encore mieux son humilité, il envoya sa femme faire une visite à Moura. Les matouchkas causèrent pendant un quart d'heure en observant très habilement les conditions de la plus stricte politesse. Moura rendit la visite, mais leurs relations en restèrent là.

Enfin, Siloamsky n'y tint plus. Ne recevant pas de revenus et n'ayant pu ni ensemencer, ni affermer sa part de terrain, il considéra le temps passé à Lougovoïé comme perdu pour lui. C'est pourquoi il alla encore une fois à la ville, déploya la plus grande énergie, mit en mouvement toutes ses relations de chantre et obtint quand même son transfert.

Au mois de juillet, la vieille maison du Père Rodion resta de nouveau déserte, et Cyrille, à sa complète satisfaction, demeura seul dans sa paroisse.

XIII

Cependant, un malheur menaçait la population de Lougovoïé et de tout le district. Pendant presque tout le mois de mai et celui de juin, pas une goutte de pluie n'était tombée. Le seigle, qui s'était déjà élevé à une demi-archine, jaunit prématurément et donna un épi sans grains. Il fut donc perdu et on ne le faucha que pour la paille. On espérait que, pour la Saint-Jean, le temps changerait, que la pluie viendrait et ranimerait le froment; mais cet espoir ne se réalisa pas, et le froment, à peine levé, commença à se faner, sans même avoir eu le temps de monter en épi. La steppe, à des dizaines de verstes à la ronde, présentait un spectacle lamentable ; ce n'étaient que champs jaunis et prairies brûlées. Le bétail errait tristement sur les pâturages stériles, épuisé par la faim et la chaleur implacable, s'arrêtant au milieu des champs dénudés et regardant durant de longues heures le ciel où n'apparaissait pas le moindre nuage. Par moments, une sorte de fureur s'emparait des bêtes et elles se précipitaient en troupe,

frappant la terre sèche de leurs sabots, vers la petite rivière des prairies ; mais n'apercevant qu'un lit sinueux et étroit, puisque la rivière était tarie depuis longtemps, elles se mettaient à gémir avec une tristesse inexprimable. Dans les puits, on conservait l'eau comme de l'or, on donnait à boire aux bêtes à la main, craignant que les puits ne fussent mis à sec et qu'on n'eût bientôt à mourir de soif. Les paysans avaient pourtant une provision de blé de l'année précédente, qu'ils s'efforçaient de ménager le plus possible. Avec cela, la confiance ne les quittait pas. Lorsque le seigle fut perdu, on espéra dans le froment; lorsque le froment commença à jaunir, on espéra dans le millet. Mais voilà que juillet tirait à sa fin et la Saint-Élie [1] se passa sans pluie; août vint, et toutes les espérances s'évanouirent.

Partout, tant à l'église qu'aux cérémonies religieuses, Cyrille ne rencontrait que des visages sombres et il devenait de plus en plus sombre lui-même. En passant devant les cabarets, il entendait des cris, des chansons et des injures qui sortaient de là et il pensait qu'en de meilleurs temps ces cris retentissaient plus rarement et moins bruyamment. Et il pensait aussi à l'organisation bizarre de cet être, de ce paysan à l'intel-

1. D'après les croyances populaires russes, il pleut toujours à la Saint-Elie.

ligence fermée qui, dans les jours de famine, trouve encore de l'argent à dépenser en boisson. Il les arrêtait, les admonestait, essayait de les ramener à la raison.

— Batiouchka! lui répondaient-ils, à moitié ivres : nous mourons tous de faim. Au moins comme cela, c'est plus gai de mourir.

— Il ne faut pas mourir, il faut lutter, disait Cyrille ; mais il s'arrètait, comprenant que ce n'étaient là que paroles pour eux vides de sens puisque toute lutte semblait impossible. « Non lutter, mais supporter patiemment, humblement, en attendant le mieux, » pensait-il.

A partir de la mi-août survinrent des cas d'épizootie. Le bétail expirait d'épuisement et de soif au milieu même des champs où il se trouvait. Des lamentations s'élevaient dans tous les coins du village.

— Il en adviendra de nous comme de nos bêtes! disaient les paysans; et, regardant leur vache expirée, ils éclataient en larmes amères, tout comme si quelqu'un de leurs proches fût mort.

Cyrille revenait chez lui, sombre et agité. Des pensées pénibles remplissaient sa tête. Il voyait devant lui des gens menacés de famine et qui ne pouvaient rien sur l'avenir. Il leur disait des paroles de consolation; mais en même temps, il était forcé de convenir en lui-même, le cœur doulou-

reusement serré, que ces paroles ne pansaient les plaies de personne, et qu'il leur fallait un secours effectif, un secours en action, en vivres. Une sorte d'indécision s'emparait de lui. Il y avait des moments où il lui semblait que toute cette activité, dont il faisait si grand cas naguère, n'était qu'une vaine amusette, rien de plus. Que faisait-il? Il exhortait au bien, il éclairait les esprits; peut-être avait-il ramené une âme égarée au bien ; mais voilà qu'il fallait à présent conserver la santé et même la vie aux gens et il se sentait impuissant. Il avait cessé d'accepter les revenus, bien! Mais maintenant, ce n'était plus un mérite, parce que les paysans ne pouvaient plus rien lui donner.

Un jour, on vint l'appeler à un enterrement, juste au moment où il dînait avec Moura. Le messager était un petit gars vêtu d'une chemise sale et usée, nu-pieds, la figure pâle et toute couverte de taches. La morte était sa mère.

— De quoi est-elle morte? demanda Cyrille d'une voix qui trahissait l'inquiétude; il y avait à peine trois jours qu'il avait rencontré cette femme, courbée sous le poids des seaux remplis d'eau qu'elle rapportait du puits à la maison.

— Eh, Dieu le sait! répondit le petit avec un regard vide. Il faut croire que c'est à cause de la nourriture.

— Qu'est ce que cela veut dire : à cause de la

nourriture ? continuait à interroger Cyrille avec une inquiétude toujours croissante, le cœur envahi par un pressentiment terrible.

— Elle a mangé hier d'une bouillie au son et ça lui a noué les boyaux.

— Au son, entends-tu, Moura ? fit-il, d'une voix sourde. Ils mangent du son... Voilà où nous en sommes !...

Il marchait dans la chambre comme pris de délire. Une tempête s'élevait dans sa poitrine. Il sentait qu'une force invincible le poussait, le menait quelque part, vers l'accomplissement de quelque grande action, et qu'il cessait de s'appartenir à lui-même. Moura le considérait avec surprise et effroi ! Elle dit tout doucement au petit gars : « Va, le batiouchka ira chez toi ! » Et lorsqu'il fut sorti elle demanda à voix basse :

— Qu'as-tu ? Cyrille.

Elle se leva, et s'approcha de lui. Sa figure était pâle, ses grands yeux brillaient comme ceux d'un malade. Elle lui prit la main ; il s'arrêta.

— Qu'as tu, Cyrille ? répéta, d'une voix tremblante, Moura.

— Ah ! Moura ! gémit-il, en laissant tomber sa tête contre sa poitrine.

Moura l'entendait pleurer, essayait de le calmer, mais n'y comprenait rien.

— Cyrille, pourquoi pleures-tu ?

— Comment ! tu ne le vois donc pas ? C'est la famine qui commence : voilà la première mort causée par la faim. Par la faim, Moura !... Et cela au milieu des hommes, au milieu des villes animées, où le commerce marche et où les hommes s'amusent et se livrent à tous les plaisirs et à tous les excès ! Mais c'est terrible, Moura ! Il n'est pas permis de rester les bras croisés devant ce spectacle. Il n'est pas permis de manger ce dîner nourrissant quand, là-bas, une femme se meurt d'une bouillie au son... Non ! non ! il faut agir !

Il disait cela d'une voix entrecoupée, en regardant la fenêtre par où l'on apercevait le village. Il se figurait que la mort entrait déjà dans toutes les chaumières et que son secours arrivait trop tard, comme lui-même arrivait trop tard pour cette femme morte d'une bouillie au son.

— Mais que pouvons-nous faire, Cyrille ? Nous sommes pauvres nous-mêmes, répondit Moura.

Mais Cyrille ne l'entendait plus. Il endossa bien vite la soutane, s'empara de son chapeau et sortit rapidement de la chambre. Il se dirigea, presque en courant, vers la maison de la châtelaine. Le vent gonflait les pans de sa soutane et, marchant ainsi à grands pas, les bras ballants, il ressemblait à un oiseau colossal, rasant la terre.

— Où court donc ainsi notre batiouchka ! se

demandaient les paysans étonnés; quelque chose a dû arriver chez lui. Et qu'il est pâle! On dirait la mort! Et comme ses yeux brillent !...

Cyrille ne s'aperçut pas qu'il avait fait trois verstes à pied. Il ouvrit avec bruit la petite porte du jardin et traversa l'allée, sans se soucier de l'aboiement furieux du chien de garde qui, quoiqu'il l'eût vu souvent, ne pouvait se réconcilier avec sa soutane. Il monta le perron et entra dans l'antichambre. La femme de chambre vint à sa rencontre.

— Où est Nadiéjda Alexéïevna? demanda-t-il, et, sans attendre la réponse, il passa dans la salle à manger.

Nadiéjda Alexéïevna venait à peine de se mettre à table. A côté d'elle, sur une chaise haute, était assis son fils, la serviette au cou. En jetant un regard sur Cyrille, elle posa la cuiller et se leva. L'aspect de Cyrille était tellement extraordinaire qu'elle ne pensa même pas à l'inviter à dîner et lui demanda tout de suite :

— Qu'y a-t-il? Dites-moi vite, est-il arrivé quelque chose à Maria Gavrilovna, au petit Gabriel?

— Non, non, c'est la famine! Les gens meurent de faim! répondit-il d'une voix éclatante et, levant le bras, il le tendit lentement dans la direction du village. Là! ajouta-t-il.

L'accent de sa voix, ses mouvements devinrent

majestueux. Comme si la vocation se fût éveillée en lui, il lui fallait, en ce moment, être simple ; il ne pouvait seulement qu'appeler, exhorter, prêcher. Une heure plus tôt, ces paroles eussent paru emphatiques, ce geste eût paru théâtral ; maintenant, il semblait tout naturel.

— Où, là ? demanda Nadiéjda Alexéïevna.

Elle savait qu'on ne s'attendait pas à une bonne récolte dans le village; chez elle aussi, la moisson était très maigre, quoique à un degré bien moindre, puisque les champs étaient vastes et que le blé avait donné par-ci, par-là. Mais elle était loin de soupçonner qu'on en fût arrivé à la famine.

— Dans le village !... répondit Cyrille avec la même voix inspirée. — On est venu me chercher à l'instant même pour un enterrement : la Tierpielikha est morte d'une bouillie au son ! Cela veut dire qu'il n'y a absolument plus rien à manger ! et nous autres, vous et moi, nous mangeons des plats savoureux et nourrissants en goûtant toutes les jouissances de la vie... Écoutez, Nadiéjda Alexéïevna, je donnerai tout ce que je possède, mais ce sont des miettes insignifiantes. Il faut un secours sérieux. Vous pouvez leur venir en aide et vous le devez ; vous le devez, et vous le ferez, vous qui avez bon cœur !

Jamais il ne se serait décidé à lui dire tout cela dans un temps ordinaire. Il aurait cru ainsi être

importun, s'ingérer dans les affaires d'autrui, quémander, fût-ce même pour les autres. Mais, maintenant, il ne s'occupait plus de toutes ces finesses des usages mondains ; il envisageait les choses en elles-mêmes et ne voyait devant lui que ce fait terrible : la mort occasionnée par la faim. Sa pâle figure manifestait une inspiration austère ; ses regards brûlants pénétraient profondément dans l'âme. Il n'était plus ce prêtre modeste qui, quelquefois, n'osait même pas formuler ses opinions et qui, même lorsqu'il s'animait, cherchait évidemment à réprimer son élan et à adoucir ses expressions. Devant Nadiéjda Alexéïevna se tenait un prophète inspiré, drapé de longs vêtements bibliques, à la pâle figure d'ascète, à la physionomie dolente de martyr.

Elle fut troublée tant par son récit que par son aspect et ses manières. Elle se sentit aussi envahie par des sentiments élevés ; un désir invincible la prit d'accomplir, de concert avec lui, une belle action.

Tout inondée de ce sentiment, elle prit la main de Cyrille, et la serra fortement, puis elle se rendit rapidement dans la pièce voisine, d'où elle revint un instant après, et lui tendit un petit rouleau de billets de banque.

— Il n'y a pas grand'chose ici, fit-elle, d'une voix grave et émue, à peine trois cents roubles.

Mais j'en ai encore à la ville... ; je puis les retirer. Attendez,... ajouta-t-elle, en portant la main à son front, comme si elle réfléchissait à quelque chose : il faut que je parle à mon intendant.

On appela l'intendant. Ce vieillard à longue barbe, aux yeux fins et pénétrants, avait servi déjà sous le vieux Kroupeïeff. C'était un ancien serf. Il était devenu intendant, après la gestion absurde du jeune Kroupeïeff et le régime d'ivrogne de son cousin, et maintenant il régissait toute la propriété.

— Avons-nous une provision de blé? lui demanda Nadiéjda Alexéïevna.

— Pas énorme, seulement ce qui reste de l'été dernier, répondit-il. Si c'est pour le vendre, ce n'est pas la peine : il y aura peut-être près de cent pouds de froment et un quarantaine de tchetvertes de seigle. Il y aura bien trois cents pouds d'orge ; mais nous en aurons peut-être besoin. D'ailleurs, avec la piètre récolte de cette année, tout cela ne nous suffira pas à nous-mêmes.

— Bon, tu peux te retirer.

Mais l'intendant ne s'en allait pas, ayant évidemment quelque chose à dire.

— Barynia, il y a là quatre paysans qui demandent qu'on leur donne au moins une mesure de seigle à chacun... Ils disent que sans cela ils n'auront plus qu'à mourir de faim.

— Qu'on la leur donne tout de suite, à l'instant même !

— Bien, barynia.

— Maintenant, allons! dit Cyrille.

— Allons, répondit-elle.

Et, ayant donné quelques ordres relativement à son fils, elle fut très vite prête à partir. Il sembla, à elle comme à lui, qu'il leur fallait absolument aller à pied, qu'aller en voiture là où régnaient la famine et la mort eût été chose inconvenante et blessante. Ils prirent la grande route qui traversait la steppe. Et, de nouveau, les passants s'arrêtaient avec surprise à la vue du prêtre et de la châtelaine qui se rendaient en hâte dans le village, la figure inquiète et agitée. Ils marchaient en silence. Nadiéjda Alexéïevna pouvait à peine suivre Cyrille.

La mort de la Tierpielikha n'était que le premier indice du malheur qui allait fondre sur Lougovoïé. Celle-ci était morte accidentellement, parce que, affamée, elle s'était jetée avec avidité sur la bouillie au son, et en avait trop mangé. Mais la famine régnait déjà dans la moitié du grand bourg. Le pain manquait totalement, et il restait très peu de son de l'année précédente, seulement ce qu'avaient laissé les cochons. Dans quelques-unes de ces familles, on avait essayé de tuer ce qui survivait du bétail; mais les pauvres animaux

étaient à ce point maigres et épuisés qu'ils n'étaient plus mangeables. Les enfants se vautraient dans les cours, pâles, le ventre gonflé. Cyrille et Nadiéjda Alexéïevna commencèrent leur tournée par le bout du village ; et, à chaque maison, leur désespoir allait croissant. Presque partout se trouvaient des malades, qui restaient étendus sur les poêles, sans surveillance aucune, parce que les valides avaient autre chose à faire. Les hommes avaient fait quelques tentatives pour aller travailler au loin; mais la distance était trop grande, puisque dans tout le district la récolte était mauvaise. Avec cela, le prix de la journée baissait au point qu'il ne valait vraiment pas la peine de travailler. Il était évident que la vraie famine durait déjà depuis plusieurs semaines, et que maintenant les conséquences s'en faisaient sentir sous une forme plus aiguë.

— Pourquoi donc ne disiez-vous rien? Pourquoi personne ne s'est-il adressé à moi pour me demander du secours? demandait Nadiéjda Alexéïevna.

A ses questions, on ne répondait que par le silence. Et il lui sembla que, même à présent, on acceptait son secours comme à contre-cœur, avec méfiance. « Si ce prêtre ne m'accompagnait pas, pensait-elle, ils ne m'ouvriraient pas la porte de leurs maisons », et cela lui semblait naturel et

compréhensible. Combien d'années n'avait-elle pas vécu côte à côte avec les gens du village, sans jamais s'intéresser à ce qui se faisait là-bas, à quoi pensaient et comment vivaient ces gens. Elle s'était renfermée dans son mépris pour le monde, et ne s'occupait que de son amour pour son fils. Mais ce n'étaient pas ces villageois qui avaient suscité dans son âme le mépris du monde. Non, c'étaient les autres, et elle s'éloignait aussi de ces braves gens, et on ne la voyait que pendant les grandes fêtes à l'église, d'où elle se hâtait de revenir à la maison pour se renfermer de nouveau, solitaire, dans son château délâbré, entouré d'un vaste parc. De cette indifférence, on la payait maintenant en se méfiant d'elle.

Ils marchèrent ainsi jusque bien avant dans la nuit, et revinrent au presbytère épuisés de fatigue. Moura ne pouvait comprendre ce qu'était devenu Cyrille, et s'était forgé toutes sortes d'idées terrifiantes.

— Ah ! si tu pouvais voir ce qui se fait là-bas, s'écria Cyrille, tu quitterais tout, et tu t'en irais à ton tour. Des affamés et des malades, — et nul secours. Qu'il est donc terrible, le sort de ces pays retirés ! Aussi longtemps que tout va bien, ils vivent au jour le jour, sans rien demander à personne. Il faut qu'un malheur arrive pour qu'on voie qu'ils sont absolument perdus, comme dans

une île au milieu de l'Océan. Mon Dieu ! combien y a-t-il dans la capitale et les villes de ces gens qui possèdent de l'intelligence, de l'instruction et du cœur, mais qui sont désœuvrés ou ne s'occupent que de quelque besogne absurde. Mais venez donc ici, venez dans ce milieu isolé, ignorant et pauvre! Ici, un travail vivifiant vous attend. Et combien est grande avec cela la cruauté humaine! En vérité, — *homo homini lupus est*, — des épiciers avides ont immédiatement profité du malheur pour élever le prix des vivres à des proportions inouïes, comme en temps de guerre. C'est terrible !

— C'est bien triste! fit Moura avec une sincère commisération ; mais nous n'y pouvons rien... Nous ne possédons rien nous-mêmes.

Cyrille se tut, mais fronça les sourcils. Nadiéjda Alexéïevna regardait, l'air pensif, par la fenêtre. Elle pensait combien ces époux étaient mal assortis. Lui, un enthousiaste chaleureux, un idéaliste, presque un fanatique de son idée, capable, pour l'amour d'elle, d'oublier tout au monde ; elle, un être borné, que chaque action sortant du cadre de la vie ordinaire ne faisait qu'étonner. Elle ne le comprenait pas du tout, et lui était si peu attentif à sa propre situation qu'il ne semblait pas s'en être jusqu'à présent aperçu.

Cyrille se mit à écrire des lettres. Il s'adressait

dans les termes les plus énergiques à toutes les autorités possibles du chef-lieu du gouvernement, leur dépeignant, sous les couleurs les plus sombres, la situation de Lougovoïé : il demandait un médecin, de l'argent, du pain. Puis il composa un appel pour être inséré dans le journal, appel dans lequel il suppliait les citadins de venir en aide aux malheureux. Cela fait, il remit le tout au gardien de l'église, lui fit prendre un bon cheval chez la châtelaine, et l'envoya ainsi équipé à la ville. Après quoi, il se rendit de nouveau au village. Il était près de trois heures du matin. On s'éveillait déjà dans les chaumières. Nadiéjda Alexéïevna fit venir sa voiture, se rendit dans sa maison, et, s'étant convaincue que son fils dormait d'un sommeil profond, retourna immédiatement au village.

Ils travaillèrent ainsi sans relâche pendant quarante-huit heures. Partout où ils rencontraient le besoin, ils distribuaient du pain et de l'argent ; mais ils s'occupaient plus particulièrement des malades, qui étaient fort nombreux. Ils essayaient de comprendre cette maladie ; mais ils n'en venaient pas à bout : il y avait de la fièvre et du délire ; Cyrille croyait à un typhus de famine, mais sans fondements réels, puisqu'il n'en connaissait pas les symptômes. Pendant ces deux jours, il eut à enterrer trois personnes, ce qui faisait quatre

avec la Tierpielikha. Le troisième jour, une aide bénévole vint s'associer à eux. C'était la femme du scribe de l'endroit, âgée d'une quarantaine d'années à peu près, à la figure entièrement ravagée par la petite vérole, mais au cœur bon. Elle était autrefois Sœur de charité, était allée même en Turquie, et se rappelait quelque peu la façon de traiter les malades. Elle se mit tout de suite à les frotter, à leur appliquer des compresses, des cataplasmes et des sinapismes, et même à administrer des remèdes. Le troisième jour, un médecin arriva de la ville ; et, pour le moment, l'assistance du chef-lieu se réduisit à cet envoi.

XIV

Maria Gavrilovna passait maintenant des journées entières à pleurer. Cyrille la laissait seule. De temps à autre, une ou deux fois par jour, il passait chez lui, lui faisait distraitement part de ses impressions, et repartait. Moura avait essayé dix fois de lui parler, sans pouvoir y réussir. Mais, un jour, elle le força de l'écouter.

— Cyrille, que fais-tu donc? Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-elle, en tenant son mouchoir préparé, car les larmes coulaient à tout moment de ses yeux.

Cyrille la regarda d'un air vague, comme s'il n'avait pas compris la question.

— Mais regarde donc à qui tu ressembles? Tu as la figure toute bouleversée! Mais tu tomberas malade, tu mourras!...

— Laisse donc, Moura, il ne faut pas du tout songer à cela; c'est mon devoir, et je l'accomplis!

— Tu t'es toi-même forgé ce devoir; tu oublies que tu as femme et enfant!

— Oui, Moura, tu as raison! Il y a des mo-

ments et même des heures où je l'oublie. Mais peut-on encore s'en souvenir à la vue de tant de douleurs et de souffrances ? fit Cyrille d'un air pensif.

— On ne peut soulager toutes les souffrances ni guérir toutes les douleurs.

— Ne dis pas cela, ne parle pas ainsi, Moura, je t'en prie ! car c'est ainsi que parlent les gens qui ne veulent soulager aucune souffrance, guérir aucune douleur. On ne peut les guérir toutes, soit ; mais apaise celles que tu vois, fais ce qui est en ton pouvoir. Et où as-tu pu acquérir cette maudite sagesse pratique qui étouffe la voix de ton cœur? Ah ! Moura, si tu savais comme il m'est douloureux de t'entendre parler ainsi !... Tu es ma femme ; nous sommes unis par des liens indissolubles, et tu me saisis par le pan de mon habit en voulant me retenir à la maison lorsque je vais accomplir l'œuvre sacrée de miséricorde et de pitié ! Nous sommes si jeunes encore pourtant ; ce n'est que dans ces années de jeunesse que l'homme s'abandonne volontiers aux élans généreux et immole son bien-être personnel. Elles viendront, les années calmes de l'âge mûr où, nous aussi, nous croupirons probablement dans l'indifférence pour tout ce qui n'est pas notre petit nid. Mais à quoi bon se hâter, Moura, à quoi bon ?

— Je ne comprends pas cela, Cyrille, — non, je ne le comprends pas. Je ne vois qu'une chose: c'est que tu ne m'aimes plus du tout! Tu préfères tout le monde à moi et à notre fils!...

— Allons donc, Moura! C'est vrai que j'aime tous les hommes; mais, toi et Gavrucha, je vous aime d'une façon particulière. Que veux-tu que je fasse, si je ne puis agir autrement? Non, non, Moura, ajouta-t-il, avec un élan de vigueur et presque de gaieté, en s'approchant d'elle et en l'embrassant au front, ne dis pas cela, ne m'arrête pas! Tu te portes bien, et notre fils aussi; vous n'avez pas besoin de ma sollicitude en ce moment; et, là-bas, si tu savais, si tu voyais combien on en a besoin!

Il partit, et Moura se remit à pleurer. Et voilà que Fiokla vint à son tour avec ses doléances.

— Que se passe-t-il donc chez nous? Je ne le comprends plus du tout, s'écriait-elle en s'essuyant les yeux avec son tablier. A vous voir, matouchka, vous êtes une malheureuse, une vraie malheureuse! Vous n'avez même pas à manger comme il faut, rien que des œufs et du lait, — on dirait une nonne.

Moura ne se nourrissait, en effet, maintenant, que d'aliments secs; Cyrille avait distribué à ses paroissiens ses appointements du mois d'août, et

ils se contentaient de ce que Fiokla prenait à crédit chez les épiciers.

Celle-ci continua :

— Jour et nuit, toute seule, avec le petit; on dirait, non une femme mariée, mais une veuve malheureuse. Et le mari, notre batiouchka, qui se promène là-bas, avec cette dame... Qui sait ce que c'est! Je ne dis pas, Dieu m'en préserve, qu'il y ait là quelque chose de mal, non; mais, pourtant, Dieu seul sait...

Moura regardait par la fenêtre pour se soustraire aux regards de Fiokla; mais ces dernières paroles avaient comme brisé quelque chose en elle, et elle éclata en sanglots.

Elle avait vu par la fenêtre Cyrille qui suivait le chemin du village se rencontrer avec un petit homme gros, — elle savait que c'était le médecin envoyé de la ville; puis une calèche les avait rejoints dans laquelle se trouvait Nadiéjda Alexéïevna. Cyrille et le médecin prirent place dans la voiture, et tous les trois partirent pour le village. Moura se détourna de la fenêtre. Était-ce la conséquence de l'irritation de ses nerfs ou des allusions de Fiokla? mais elle ressentit en ce moment une franche inimitié pour Nadiéjda Alexéïevna.

Un bruit sourd dans la cour de l'église la fit tressaillir. Elle essuya ses larmes, et courut sur le

perron. Lorsqu'elle aperçut la voiture qui s'était arrêtée devant la maison, son cœur battit fortement, et elle sentit sa poitrine se serrer. Quelques minutes plus tard, elle se trouvait évanouie, dans les bras d'Anna Nicolaïevna, et le vieux diacre Obnovlénsky la soutenait de ses mains tremblantes.

On porta Moura dans la chambre, et on la posa sur un canapé : elle était toujours évanouie. Pendant qu'on cherchait à la faire revenir à elle, Fiokla se hâta d'exposer brièvement la situation aux nouveaux arrivés.

— Le croirez-vous, chère matouchka? disait-elle à voix basse, ce qu'elle souffre, c'est inconcevable; toute la journée, elle reste là, seule avec l'enfant; elle n'a même pas de quoi manger; — vrai! le Père Cyrille court les maisons, toujours avec cette dame!...

Et ainsi de suite. Le vieux diacre écoutait, la tête basse, se sentant coupable pour son fils. On l'avait fait venir exprès d'Oustimievka pour ramener, par ses exhortations paternelles, son fils à la raison. Quoiqu'il fût convaincu qu'il n'y réussirait pas, il n'avait pourtant pas osé désobéir à l'ordre de la femme de l'archiprêtre de la cathédrale, et il s'était laissé emmener.

— Je n'espérais pas, il est vrai, trouver ici quelque chose de consolant, disait, les larmes

aux yeux, la femme de l'archiprêtre ; — mais j'étais loin de m'attendre à pareille chose de la part de ton fils ; — non, je ne m'y attendais pas.

Et le diacre restait toujours assis, la tête penchée, les bras posés sur ses genoux. Il savait ce que son fils allait lui dire. Il dirait : « Mais, père, c'est selon l'Évangile ; je suis le Samaritain qui a chargé le blessé sur ses épaules et lui a pansé les plaies. » Et le vieillard ne trouverait rien à lui répondre.

Moura revint à elle, et se leva du canapé.

— Ah ! s'écria-t-elle, tout à coup, mon lait a tourné ; qu'est-ce que je vais donner à Gavrucha ?

Pressée de questions par sa mère, elle se tut d'abord, puis finit par tout raconter. Anna Nicolaïevna déclara qu'elle ne souffrirait pas qu'elle fût ainsi exposée à la risée de tous, et qu'elle allait donner à son gendre une leçon telle qu'il eût à se raviser au plus tôt.

Elle ordonna à Moura de faire ses malles immédiatement. Fiokla approuva complètement cette décision, et se mit à aider activement sa maîtresse.

— Oui, oui, c'est cela, notre chère matouchka ! Et soyez sûre qu'il reviendra ainsi à la raison, disait-elle.

Moura eut peur de cette résolution ; elle priait sa mère d'attendre un peu, de réfléchir ; mais la femme de l'archiprêtre était implacable.

— S'il vous aime, toi et son fils, sois certaine qu'il accourra immédiatement vous chercher ; mais s'il ne vous aime pas, que le diable l'emporte ! déclara-t-elle résolument.

Le diacre, qui avait entendu ces paroles, ne put supporter qu'on parlât ainsi de son fils, et sortit. Il se rendit au village pour chercher Cyrille et le prévenir du malheur qui le menaçait. Mais pendant qu'il cherchait Cyrille les malles furent faites, et Moura, toute en larmes, partit pour la ville avec sa mère et son fils...

Le médecin diagnostiqua à Lougovoïé une épidémie de typhus de famine.

C'était un homme à l'aspect quelque peu comique, petit, replet, à larges épaules. M. Sapojkoff (c'était le nom du médecin) marchait à pas menus, mais très fermes, en soulignant, pour ainsi dire, chacun de ses mouvements, et en avançant tantôt une épaule, tantôt une autre. Il avait une face rougeaude, à large barbe carrée et tirant sur le fauve, un nez retroussé, de grands yeux gris et des cheveux épais coupés en brosse. Il était toujours vêtu d'un costume de toile grise, avec une casquette de même étoffe, dont la visière s'élevait perpendiculairement au-dessus d'un vaste front.

Il se mit à l'œuvre avec la plus grande énergie, et, du coup, traita Nadiéjda Alexéïevna et Cyrille comme d'anciens amis.

— Vous feriez bien, ma petite dame, de dormir un peu; vous versez la potion dans l'oreille du malade, au lieu de la mettre dans la bouche, disait-il à Nadiéjda Alexéïevna.

Cela était un peu exagéré. Nadiéjda Alexéïevna exécutait très ponctuellement ses devoirs de Sœur de charité; mais le jour de l'arrivée du médecin, elle était, en effet, très fatiguée par le manque de sommeil. Elle n'avait pas fermé les yeux depuis quarante-huit heures. Quant à Cyrille, Sapojkoff lui dit qu'il ferait un excellent garde-malade. Il loua l'habileté de la femme du scribe, la priant toutefois de ne plus appliquer de sinapismes. Il n'avait qu'un seul gros défaut, — c'était de jurer à tout moment dans les termes les plus énergiques.

— Pourquoi faites-vous cela? lui demanda Cyrille avec douceur. Est-ce que vous ne pouvez pas vous en passer?

— C'est absolument impossible, batiouchka, absolument! répondait l'autre, — et, tenez, par exemple, moi, je suis un médecin assez habile; comme vous voyez, les gens guérissent. Eh bien! si on m'òtait le droit de m'exprimer à ma fantaisie, mon habileté s'en irait à tous les diables. Cela aide, vous savez, cela aide beaucoup. Il faut dire aussi, batiouchka, qu'il y a une dizaine d'années, lorsque j'étais encore blanc-bec, j'exerçais

dans un lazaret militaire; c'est là que j'ai pris cette habitude.

Il ajouta que la présence des femmes le gênait toujours ; car, devant elles, il faut se taire.

— Mais vous, batiouchka, vous me surprenez, disait-il à Cyrille. J'ai vu bien des batiouchkas dans ma vie, des jeunes et des vieux, des importants et des modestes. Mais tous, ils s'enfermaient pour la plupart, en pareil cas, dans leur chambre. Ils craignaient terriblement de contracter le mal. Vous, vous êtes un batiouchka courageux !

Sapojkoff travaillait sans relâche, et il réussit à enrayer sensiblement la maladie. Cela lui était d'autant plus facile que maintenant on ne mangeait plus de son nulle part, car il y avait du pain dans toutes les maisons. Ayant appris que les marchands avaient profité de la disette pour élever le prix des vivres, Sapojkoff courut au marché, sorte de bazar dans lequel se trouvaient des boutiques. Là, il se posa en chef redoutable, et se mit à vociférer :

— Eh ! vous autres ! criait-il en frappant des pieds, je vais vous apprendre à vivre... Savez-vous ce que je puis faire ? Je puis vous fourrer tous en prison si vous ne vendez pas vos produits à des prix raisonnables, et faire venir tout de suite de la ville une compagnie de soldats. Avez-vous compris ?

Et pour prouver sa puissance, il ajouta quelques jurons énergiques.

Le bazar prit peur, et rétablit aussitôt les prix normaux. D'ailleurs, ce petit médecin agissait en toute occasion avec la même énergie. Il voyait que ses aides bénévoles étaient épuisés de fatigue, car il n'y en avait que trois, tandis que les malades étaient au moins une trentaine. Il se mit donc à la recherche des vieilles femmes ; il les conduisait auprès des malades, et les forçait à les soigner.

— Et après ?... tu ne fais que gâter l'air inutilement, leur disait-il à cette occasion. Quoi, tu crains la contagion ? tu crains la mort ? Qu'est-ce que cela fait, la mort ! Si tu meurs, on t'enterrera, tu pourriras, les vers te mangeront et voilà tout ! Va vite. Il n'y a pas à lanterner !

Les paysans étaient enchantés de lui ; ce qui leur plaisait surtout, c'était qu'il jurait terriblement.

— Je puis vous certifier que beaucoup d'entre eux guérissent rien qu'à cause de cela ! disait-il à Cyrille. Il leur suffit d'entendre des termes familiers pour que leur courage se réveille.

Le diacre Obnovslénsky trouva, sur l'indication des paysans, son fils à l'autre bout du village. Dans la maison où il entra, il faisait quelque peu sombre. Il se sentit comme entouré d'une atmosphère d'hôpital. Il aperçut dans la pièce deux

groupes. L'un, au milieu duquel se trouvait Nadiéjda Aléxeïevna et le médecin, était occupé auprès d'un lit élevé. Là, sous une pelisse de mouton, était couchée une femme d'âge mûr, la tête rejetée en arrière et les yeux fermés. Le médecin examinait le thermomètre. Le diacre cligna des yeux, cherchant à apercevoir Cyrille ; mais il ne le vit pas. Alors il tourna ses regards vers le second groupe. Sur la couchette basse du poêle était étendu un gamin, recouvert d'une espèce de caraco de femme. Cyrille le tenait par la main. Le diacre s'approcha de lui. Jetant un regard sur son fils, il fut effrayé par la maigreur et la pâleur de sa figure. Cyrille ressemblait lui-même à un malade.

— Cyrille! dit-il à voix basse, tout près de son oreille, et, lorsque celui-ci leva ses yeux, le diacre secoua la tête.

Cyrille quitta le bras du malade, se leva et embrassa son père.

— Vous voyez, père, ce qui arrive chez nous : c'est terrible, dit-il ; et se tournant vers le médecin et Mme Kroupeïeff, il ajouta :

— C'est mon père, le meilleur des hommes.

Le médecin se leva et lui tendit la main. Nadiéjda Alexéïevna salua en le regardant fixement.

— Sortons un instant, dit le diacre à Cyrille.

Cyrille prit son chapeau et ils sortirent dans la cour.

— Vois-tu, je ne suis pas venu seul. Ta belle-mère est là aussi. Elle est fort en colère et ta femme est aussi mécontente.

— Et vous ? demanda Cyrille. Êtes-vous également mécontent ?

— Il ne s'agit pas de moi. Anna Nicolaïevna veut emmener ta femme et ton fils...

Cyrille devint pensif, réfléchissant si cette décision était bonne ou mauvaise. Puis il dit :

— Oui, ils feront bien de partir. Ils seront mieux là-bas. Ici, ils sont tourmentés et souffrent du besoin. Quand tout cela sera terminé, Moura reviendra.

— Et tu ne t'ennuieras pas tout seul, Cyrille?

— Non, fit celui-ci d'une voix ferme.

Le diacre s'assit sur le remblai, et Cyrille rentra dans la maison.

Le vieillard renonça à l'idée de ramener son fils à d'autres pensées. Le ton dont parlait Cyrille ne lui laissait aucune espérance à cet égard. Évidemment, il était profondément pénétré de sa vocation, et nulle circonstance, nulle perte personnelle, si lourde fût-elle, ne pourrait le détacher de l'œuvre à laquelle il s'était voué tout entier. Et, chose étrange! jusqu'à ce moment, il avait été agité; après avoir vu son fils, il s'était instantanément calmé, vaincu par son aspect de martyr, par son langage assuré.

Plongé dans ces réflexions, le diacre sentit tout à coup que quelqu'un s'asseyait à ses côtés. Il regarda son voisin. C'était un vieillard de grand âge, tout blanc, la face ridée, les yeux ternes et décolorés. Il pleurait en essuyant ses yeux avec son poing.

— Eh, grand-père ! à quoi bon pleurer ! Dieu est miséricordieux, dit le diacre, voulant le consoler.

— Ah ! mon petit, ce n'est pas pour cela que je pleure, fit le vieillard d'une voix tremblotante, ne distinguant évidemment pas avec sa faible vue celui qui se trouvait auprès de lui. Ce n'est pas pour cela que je pleure, c'est de joie, mon chéri, c'est de joie !

— Qu'est-ce qui te cause donc tant de joie, vieillard?

— Des hommes selon le Christ ont apparu sur la terre, pareils aux saints martyrs ! Vois le batiouchka, si jeune, et pourtant quels exploits n'a-t-il pas déjà accomplis ? Voilà huit fois dix ans que je suis de ce monde et je n'ai encore rien vu de pareil. Un véritable envoyé de Dieu !... Et puis la dame et le médecin, que de peine ils se donnent ! Ce sont des anges et non des hommes ! Des anges, en vérité. Et, sais-tu, quand on voit des gens pareils, on a honte de pécher...

Le vieillard se signait et pleurait, et le diacre attendri retenait avec peine ses larmes...

Quand il revint avec Cyrille au presbytère, il était vide. Cyrille entra dans la chambre à coucher, jeta un regard sur la table de toilette, dont tous les menus objets appartenant à Moura avaient disparu, sur le lit d'enfant où ne se trouvait que le petit matelas tout nu, et une sensation pénible d'isolement lui serrait le cœur. « Partir, sans même me dire adieu, reprocha-t-il mentalement à Moura; que nos cœurs sont donc loin l'un de l'autre ! »

Il ne causa pas longtemps avec son père. Celui-ci s'empressa de le faire coucher. A la vue de ses yeux brûlants et de ses lèvres desséchées par la fièvre, une sérieuse inquiétude s'empara de lui.

« Tu n'es pas de ce monde, » pensait-il tristement, assis à son chevet nocturne.

Il se demandait aussi comment son fils avait pu naître avec une âme aussi ardente. La mère était une femme d'un caractère aigri; lui, un homme timide et abattu. Nazaire était un tout autre homme, et Méthode, dès la troisième, rêvait déjà un emploi lucratif. « A qui ressembles-tu donc, mon fils chéri? » se demandait mentalement le vieillard, sans quitter des yeux la pâle figure de Cyrille.

Et celui-ci dormait d'un sommeil profond après quarante-huit heures de veille et de travail.

XV

C'était par une journée brumeuse. Le carillon de l'église de Lougovoïé retentissait, ce jour-là, avec une solennité toute particulière. L'église était bondée de monde, et on se pressait même dans la cour. Une foule pareille ne se voit en général, autour de l'église, que dans la nuit de Pâques. Après la semaine terrible vint la paix du dimanche. Le village respira plus librement. La science du petit médecin, l'énergie de Cyrille qui inspirait et poussait au travail le cercle improvisé des garde-malades volontaires, et la générosité de Mme Kroupeïeff avaient fait leur œuvre.

Cyrille célébrait la messe.

Jamais encore les paroissiens ne l'avaient vu ainsi. Très amaigri, les joues creuses, la figure pâle, il paraissait, dans ses vêtements sacerdotaux, d'une taille plus élevée qu'à l'ordinaire. Fatigué par la semaine poignante, il se remuait lentement, et prononçait sans hâte, avec componction, les prières. Sa voix était faible; mais un tel silence

planait dans l'air qu'on entendait distinctement chacune de ses paroles.

Nadiéjda Alexéïevna se trouvait aussi à l'église. Elle aussi avait pâli et maigri. A côté d'elle se tenait le petit garçon aux yeux noirs, son fils, qui examinait curieusement tout ce qui se passait autour de lui. Mme Kroupeïeff ne le menait jamais à l'église. Mais, cette fois, elle avait voulu lui faire voir comment Cyrille officiait et comment le peuple priait Dieu. Le diacre Obnovlénsky se glissa dans le chœur, et, modestement, accompagnait de sa voix Dieménti. Non loin du chœur se tenait le docteur Sapojkoff qui, considérant sa mission comme terminée, se préparait, ce jour-là, à repartir pour la ville.

La messe était finie. Les gens sortaient de l'église, mais ne s'en retournaient pas chez eux, et restaient dans la cour. La foule s'agitait au point que toute circulation avait dû s'interrompre. Évidemment, tous attendaient quelque chose. Il ne resta bientôt plus personne dans l'église. Seuls, le médecin et Mme Kroupeïeff étaient demeurés, tandis que Cyrille dépouillait les vêtements sacerdotaux, car Nadiéjda Alexéïevna les avait priés à dîner chez elle. La femme du scribe était également invitée; mais, en personne timide et modeste, elle se cachait dans un coin à demi obscur, n'osant pas se joindre à eux. Le Père

Siméon et Dieménti étaient occupés dans le sanctuaire, et le vieux diacre attendait dans le chœur. Enfin, Cyrille sortit du sanctuaire, et vint saluer la châtelaine et le médecin. Le vieil Obnovlénsky les rejoignit, la femme du scribe sortit aussi de son coin, et tout le monde se dirigea vers la porte.

Cyrille marchait en avant. A peine se montra-t-il sur le parvis qu'instantanément plusieurs centaines de têtes se découvrirent. Un bruit sourd et confus courut dans la foule, puis le silence se rétablit tout à coup. Cyrille s'arrêta, surpris de cette scène inattendue, et les autres l'imitèrent.

Alors le peuple s'écarta; et, du centre de la foule, se détacha un vieillard, grand et mince, comme desséché, avec une barbe toute blanche, des yeux petits et un crâne chauve. A moitié courbé, il s'appuyait sur un gros bâton, les mains en croix sur sa paume.

— Batiouchka, s'écria-t-il, d'une voix chevrotante, mais claire, pendant que sa tête se mettait à trembler; — batiouchka, et vous tous qui nous avez aidés! Dieu nous a éprouvés; et, pauvres commes nous sommes, nous ne pouvons pas nous acquitter envers vous. Mais à quel point nous sommes profondément touchés, toute la commune est là pour vous le dire. Pour ma part, je ne dirai que ceci : « Un pareil batiouchka et des

messieurs pareils, faut croire, n'ont jamais existé dans ce monde, et il n'y en aura jamais de semblables. Voilà à quel point nous sommes reconnaissants. »

Le vieillard leva la main, et essuya avec la manche de son vêtement usé les larmes qui remplissaient ses yeux.

En ce moment, où l'émotion était à son comble, il se produisit une chose encore plus inattendue. Le vieillard tomba à terre et frappa de son front la dalle. Bon nombre de paysans suivirent son exemple. D'autres saluaient jusqu'à terre, en prononçant des paroles de remerciement qui se fondaient en une sorte de murmure confus. Quelques bonnes femmes, attendries, montèrent sur le parvis; et, saisissant les bouts de la soutane de Cyrille, les portèrent à leurs lèvres. Et tous les yeux étaient mouillés de larmes.

Nadiéjda Alexéïevna, ébranlée par cette scène émouvante, s'appuya contre une petite colonne pour ne pas tomber. C'était trop d'émotion pour ses nerfs fatigués. Cyrille, au contraire, sentit un flux extraordinaire de courage et d'énergie monter à sa poitrine. Il sentit que c'était à ce moment précis qu'un lien fort et indissoluble s'établissait entre lui et ses paroissiens, et que maintenant il exerçait sur cette foule un ascendant que rien ne saurait ébranler. Il comprit aussi

que tout ce qu'il leur disait jadis n'était pour eux que des paroles vaines auxquelles ils fermaient les oreilles ; mais, s'il les leur répétait à présent, elles pénétreraient profondément dans leurs âmes et y résonneraient longtemps. Il devina la nécessité de parler à son tour et, levant le bras avec ce même geste majestueux qu'il avait alors qu'il avait appelé au secours Nadiéjda Alexéïevna, il dit :

— Mes amis, écoutez-moi ! Dieu nous a éprouvés pour nos péchés ; mais qui d'entre nous pourrait affirmer que nous ne pécherons plus à l'avenir, et que nous ne mériterons plus la même punition ? Un malheur semblable peut revenir et nous prendre de nouveau au dépourvu. Écoutez-moi donc, maintenant que vos cœurs sont purifiés par l'attendrissement : faites serment ici même de ne jamais plus vous enivrer et de remettre l'argent que vous dépensiez à boire dans une caisse commune, destinée à vous venir en aide dans les jours de malheur.

— C'est cela, c'est cela ! répondirent-ils tous : nous fermerons les cabarets et nous ferons rendre par la commune un arrêt interdisant de les rouvrir.

— Non, non, répondit Cyrille, on peut rompre l'arrêt. Vous fermerez les cabarets, et vous vous en irez à trente verstes chercher de l'eau-de-vie.

Il ne faut pas d'arrêt. Donnez-moi seulement votre parole, ici même, sur place. Voulez-vous me le promettre ?

— Nous le promettons ! gronda la foule, comme un seul homme.

A peine Cyrille eut-il descendu le dernier degré qu'il sentit que quelqu'un l'embrassait. C'était le vieillard qui avait parlé au nom de tous, et tous les paysans suivirent son exemple. Les embrassements n'en finissaient plus. Tous, et le docteur, et Nadiéjda Alexéïevna, et même le vieux diacre, qui pleurait plus que tous les autres, échangeaient des baisers avec les paysans.

Nadiéjda Alexéïevna eut à peine la force de gagner sa voiture. Pendant cette demi-heure, elle avait éprouvé tant de sensations diverses et profondes que ses nerfs à la fin cédèrent. Épuisée, elle se fit conduire chez elle.

Lorsque les convives, après avoir donné l'accolade presque à tout le village, arrivèrent, ils la trouvèrent tout à fait malade. Cyrille, au contraire, se sentait ragaillardi et animé, et parla beaucoup à table. Il rêvait tout haut à l'œuvre qu'il espérait réaliser dans ces conditions toutes nouvelles, maintenant qu'un lien indissoluble s'était établi entre lui et ses paroissiens, qu'il avait conquis sur eux une si grande influence. Il parlait d'extirper l'ivrognerie, d'introduire l'épargne qui donnerait

les moyens d'améliorer la culture, de fonder une école pour les adultes.

— Oui, oui, Nadiéjda Alexéïevna, disait-il, nous avons maintenant un terrain solide sous nos pieds. Aujourd'hui, nous avons conquis Lougovoïé. Et maintenant nous irons loin avec vous !

Nadiéjda Alexéïevna souriait d'un air maladif, et son regard restait triste et énigmatique. Elle offrait, de son air le plus aimable, les plats à ses convives, mais ne mangeait presque pas elle-même, et ne prenait pas part à la conversation. Tout de suite après le repas, on fit avancer la tarataïka pour le médecin et le vieil Obnovlénsky, qui résolut d'aller d'abord à la ville pour voir les Fortificantoff, afin de savoir dans quelles dispositions ils se trouvaient.

— Ah ! mes amis, j'ai bien de la sympathie pour vous et je regrette beaucoup d'être obligé de vous quitter, disait Sapojkoff, en s'accommodant de son mieux dans la tarataïka sur un coussin improvisé de foin. N'oubliez pas, batiouchka, de passer chez cette bonne femme... comment l'appelle-t-on donc ? Perepitchka, je crois ! il faut lui changer ses compresses, ajouta-t-il.

Le diacre embrassa Cyrille en silence et n'ajouta que ces mots : « Pense aussi un peu à toi-même, mon fils ! Ni Dieu, ni la conscience ne le défendent. »

Cyrille le pria d'embrasser toute la famille et de dire à Moura que maintenant tout allait bien à Lougovoïé et qu'il la priait de revenir bien vite avec Gavrucha. Alors la femme du scribe prit à son tour congé de la société et partit, très heureuse d'avoir trouvé une récompense de ses peines dans l'amitié des gens appartenant à une société plus élevée qu'elle.

Nadiéjda Alexéïevna et Cyrille demeurèrent seuls.

— Faisons un tour dans le jardin, dit-elle. Je voudrais prendre l'air.

Ils descendirent le perron. Le soleil restait caché ce jour-là dans les nuages ; mais ces nuages étaient calmes, d'un gris clair, semblables à un brouillard condensé et ne présageaient point la pluie. Un vent léger agitait à peine les branches des arbres ; par-ci, par-là craquaient sous les pieds les feuilles sèches qui commençaient déjà à parsemer la terre. L'air était pénétré d'une fraîcheur agréable et on respirait aisément.

Ils marchaient l'un à côté de l'autre. Le garçonnet courut en avant. Il connaissait très bien tous les recoins du jardin, puisqu'il y passait des journées entières. Ce petit sauvage civilisé n'avait presque pas vu les hommes et les considérait tous, à part sa mère et l'intendant, comme des étrangers qu'il fuyait. Ce n'était que dans les derniers

temps qu'il s'était habitué à Cyrille et avait commencé à le reconnaître comme un de ses proches.

Nadiéjda Alexéïevna, qui à tout moment tressaillait nerveusement, jeta sur ses épaules un châle blanc dans lequel elle s'enveloppa.

— Vous êtes brisée, Nadiéjda Alexéïevna, dit Cyrille en examinant sa figure pâle et son air maladif.

Elle sourit avec amertume, tressaillit de nouveau et s'enveloppa plus étroitement dans son châle.

— Mais il est temps aussi que je sois à bout de forces, que je... donne ma démission !

Et elle se mit à rire, d'un rire bref et comme forcé. Cyrille pensait : « Oui, elle est bien malade, » mais il ne répondit rien.

— Pourquoi donc ne répliquez-vous rien ? continua Mme Kroupeïeff; pourquoi ne dites-vous pas : « Comment, vous, si jeune, et déjà donner votre démission? Avoir à peine accompli une seule œuvre et dire : Je passe la main ? » Pourquoi donc ne dites-vous pas cela? Donnez-moi votre bras, je chancelle.

Cyrille ne savait pas offrir le bras aux dames et il lui semblait que les manches larges d'une soutane s'opposaient à cette politesse. Mais Mme Kroupeïeff s'approcha elle-même de lui, prit son bras et s'y appuya fortement.

— Vous avez besoin de repos, Nadiéjda Alexéïevna! dit Cyrille.

Mme Kroupeïeff n'entendit pas cette remarque ou n'y prêta pas attention.

— J'ai passé sottement ma vie! se mit-elle à dire à voix basse, comme si elle ne voulait être entendue que de lui; il n'y a eu, dans cette vie, qu'un seul fait digne d'attention, et c'est cependant ce fait qui a été la plus grosse sottise que j'aie jamais commise!... Les gens que je rencontrais n'éveillaient en moi que du mépris... Vous êtes le seul homme pour qui j'aie de l'estime.

Cyrille sentait qu'elle tremblait et que son langage grave était prêt à se transformer en sanglots.

— Eh bien! nous voilà travaillant à la même œuvre, fit-il avec douceur.

— Écoutez-moi, continua-t-elle de la même voix basse; pourquoi portez-vous la soutane? Vous n'avez pourtant pas la foi. Otez donc cet habit?

Et cette voix basse, inintelligible, semblait presque exiger.

— Qui vous a dit cela? Je crois en Dieu qui m'aide à parvenir jusqu'au cœur de ces simples gens. Sans lui, je n'y arriverais jamais, répondit Cyrille avec un accent profondément convaincu.

— Soit! Mais à quoi bon alors cet habit?

— A quoi bon ? Mais pour avoir le droit d'introducteur dans leur vie. Cet habit me sert d'introducteur.

— Ah ! gémit-elle douloureusement, tout cela, ce ne sont que des paroles. Pourquoi donc ne s'occuper que d'eux? Est-ce que moi, je ne suis pas tout aussi malheureuse et tout aussi digne de sympathie que ceux-là? Est-ce que, nous aussi, nous n'avons pas droit à notre part de bonheur ? Et je le veux enfin, ce bonheur!... Écoutez !...

Comme s'il avait été frappé d'une douleur soudaine et aiguë, il recula tout à coup et la regarda avec stupéfaction.

— Vous, vous? demanda-t-il en sentant que sa langue ne lui obéissait pas et qu'il était impuissant à dire ce qu'il aurait voulu.

Nadiéjda Alexéïevna s'approcha du tronc d'un pommier dont les branches s'étendaient au-dessus de leurs têtes et s'appuya légèrement contre lui. Elle ne regardait pas Cyrille. Sa figure, qui avait pris une teinte sombre dans cet air gris, exprimait le découragement, la tristesse et une angoisse infinie. Elle continua à parler de cette même voix faible, qui, à chaque instant, semblait vouloir se briser.

— Oui, c'est votre faute. Pourquoi m'êtes-vous apparu avec votre droiture, que je n'ai jamais rencontrée chez personne, avec votre sincérité

profonde à laquelle je ne croyais pas ? Vous m'avez poussée à sortir de ma calme léthargie, qui au moins ne suscitait en moi ni questions, ni désirs, ni inquiétudes. Je vivais comme dans un état de somnolence, vous m'avez éveillée. Avec votre air inspiré, vous m'avez électrisée et je vous ai suivi sans demander où, ni pourquoi. Et quand j'en suis arrivée à ne plus pouvoir me passer de vous, quand je me suis sentie capable de devenir votre humble esclave et vous suivre partout, vous me regardez avec surprise. Pourquoi cela ? Votre surprise n'est que feinte ; pour la première fois vous manquez de sincérité envers moi. Vous devez avoir de la sympathie pour moi, vous le devez ! C'est si naturel, nos âmes sont si proches, nous nous comprenons si bien !

— Vous me dites cela à moi, à un prêtre qui est marié !... put-il enfin objecter.

— Vous n'aimez pas votre femme, vous ne pouvez pas l'aimer ; affirmer le contraire, ce serait mentir, interrompit-elle d'un ton tranchant ; mais tout à coup sa voix tomba de nouveau et devint encore plus faible qu'auparavant. — Pardonnez-moi, ajouta-t-elle, et oubliez tout ce que je viens de vous dire... Je me suis trompée. Je partirai aujourd'hui même...

Et elle se mit à marcher rapidement dans l'allée, puis tourna à gauche où, dissimulés sous les grands

arbres, croissaient en désordre d'épais buissons.

Cyrille resta quelques instants immobile. Son premier mouvement fut de la suivre; il lui semblait que sa démarche était inégale, qu'elle allait tomber et qu'elle avait besoin d'assistance. Puis il réfléchit que sa pitié ne lui causerait que de la douleur. Il rebroussa chemin. Il crut l'entendre pleurer, mais se dirigea quand même vers la sortie. Il avait peur de tourner la tête et pensait avec terreur à la scène qui venait d'avoir lieu et qui était tout à fait inattendue pour lui.

Il revenait chez lui en grande hâte, comme s'il eût craint qu'on le poursuivît. Maintenant, il se rappelait des choses qui autrefois n'arrêtaient pas son attention. Il se rappelait l'animation qui éclairait la physionomie de Nadiéjda Alexéïevna chaque fois qu'il venait la voir, la résolution avec laquelle, sur une parole de lui, elle l'avait suivi en ouvrant sa bourse, ses greniers et ses garde-manger aux paysans, dont, la veille encore, elle ne se souciait pas. Il se rappelait, enfin, les longs regards qu'elle arrêtait sur lui lorsqu'il parlait aux paysans, surtout aujourd'hui, à la sortie de l'église. Et tout cela, avec ce dénouement inattendu qui venait d'avoir lieu, lui paraissait tout à fait bizarre et incompréhensible. Il était trop simple; il ne comprenait pas qu'on pût parler d'amour à un

homme qui avait femme et enfant, surtout quand cet homme était un prêtre.

Lorsqu'il revint chez lui, le jour baissait déjà. L'air du soir était frais et Cyrille entra dans la maison. Il parcourut les chambres et, tout à coup, pour la première fois, éprouva une sensation de solitude. Un désir lui vint de revoir Moura et son fils, et un froid douloureux lui serra le cœur.

Longtemps il erra d'un coin dans un autre en écoutant le bruit de ses propres pas. Ce bruit, qu'il n'avait jamais entendu jusqu'alors, puisqu'il n'avait pas encore été seul, lui était à présent désagréable. Des milliers de pensées tournoyaient dans sa tête et il songea combien il est difficile de concilier les exigences diverses que les hommes rencontrent dans la vie.

Fiokla entra en apportant de la lumière.

— Il y a des lettres pour vous, batiouchka ! dit-elle en le regardant de travers, car elle n'approuvait pas sa conduite et ne pouvait lui pardonner ni le départ de Moura, ni tout le reste d'ailleurs.

— Des lettres? demanda Cyrille en allant vivement à sa rencontre.

— Oui, une est là sur la table depuis longtemps. Elle vient probablement de la ville ; c'est le dizainier qui l'a apportée. Et l'autre est de la châtelaine.

Cyrille tendit la main ; Fiokla lui remit une petite enveloppe.

Dans l'enveloppe se trouvait une carte de visite, sur le dos de laquelle étaient écrits ces mots : « Je vous prie, comme un ami, d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous, aujourd'hui, et de ne garder de moi qu'un bon souvenir. Je pars immédiatement. Lorsque je serai guérie de *ma maladie*, je reviendrai et je serai votre aide. Pour le moment, je ne le peux pas. Je vous serre la main. Envoyez chez moi, comme par le passé, les gens nécessiteux : j'ai donné tous les ordres nécessaires. Que votre âme est belle et sereine ! »

Cyrille déchira lentement la carte et en laissa tomber les morceaux dans le panier. Il revit la figure pâle et souffrante de Nadiéjda Alexéïevna, lorsqu'elle lui tenait son langage étrange, ses yeux brillants et sa respiration saccadée. Et il ressentit tout à coup de la pitié pour elle comme pour un ami malade, il regretta de n'avoir pu lui serrer la main avant son départ. Elle avait pourtant sacrifié avec tant d'abnégation et ses moyens, et son temps, et sa santé. « Oui, c'est une maladie, mais elle se passera, et Nadiéjda Alexéïevna reviendra. Nous nous reverrons en amis, » pensa-t-il. Alors, il se souvint de l'autre lettre. Sous l'enveloppe, timbrée par la poste, se reconnaissait l'écriture d'Anna Nicolaïevna.

« Ce n'est donc pas de Moura, » pensa Cyrille, en décachetant la lettre.

La femme de l'archiprêtre s'exprimait en termes concis, mais majestueux :

« Cher gendre,

« Cyrille Ignatievitch,

« Tes actions insensées nous ont poussés à bout, et nous nous sommes vus obligés d'emmener ta femme, notre fille, avec notre petit-fils. Nous avions supposé, — et c'était si naturel, — que tu accourrais dès le lendemain chercher ta famille ; mais nous nous sommes trompés : tu n'y songes même pas. Ta femme pleure toute la journée; mais elle ne reviendra pas chez toi, ne fût-ce que par orgueil. Tu ne reverras ta famille que quand tu seras revenu à la raison.

« Ta belle-mère qui t'aime et qui souhaite ton bonheur et celui de sa fille.

« Anna Fortificantoff. »

A côté de la signature se trouvait un post-scriptum :

« Son Éminence est disposée à te donner un emploi à la ville, si tu le désires, dans l'église des Marchands. »

Cyrille plia la lettre et la posa sur la table. Il fit deux fois le tour de la pièce, puis s'arrêta et jeta un coup d'œil sur le village. Dans les ténèbres du soir qui allaient s'épaississant, les chaumières

des paysans semblaient des points sombres où des lumières brillaient çà et là. Un moment, il se figura que pour le souci de son bonheur personnel, pour une vie calme et aisée, il quittait cet humble village et s'en allait à la ville, dans la riche paroisse des Marchands. Mais cette idée lui parut insensée, irréalisable.

« Revenir à la raison ! Cela veut dire suivre les sentiers battus, vivre sans pensée, sans idéal. Non, jamais je ne reviendrai à la raison, jamais ! Que je demeure solitaire, qu'on me prenne même mon fils ! »

Mais il eut la sensation qu'il ne pouvait se passer de son fils et se dit que, tôt ou tard, il le ferait revenir. A son fils, il apprendrait lui-même à penser et à vivre; cette tâche, il ne la céderait à personne. Il lui communiquerait son âme ardente et ferait de lui un lutteur comme il était lui-même. Et pourquoi se considérerait-il comme solitaire? Et ces chaumières grises, où la vie était si remplie et qui avaient tant besoin de son aide ! Ne les avait-il pas conquises, ne les avait-il pas désormais attachées à lui, pour toujours !

Alors Cyrille se souvint de la Pierepitchka, revêtit la soutane, prit son bâton, et, d'un pas ferme, sortit dans la rue.

FIN

POITIERS

Imprimerie Blais et Roy

7, rue Victor-Hugo, 7.

Potapenko, Ignaty Nikolaevich
Le pope

